


UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO



LETTRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

ECRITES DES MISSIONS Etrangeres, par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jesus.

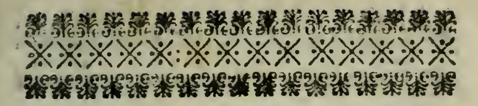
TROISIE'ME RECUEIL.



A PARIS,
Chez JEAN BARBOU, ruë S. Jacques, vis à vis le College de Loüis LE GRAND.

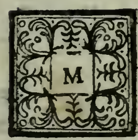
M. DCC. XIII.

Avec Approbation & Privilége du Roy.



AUX

JESUITES DE FRANCE.



MES REVERENDS PERES,

Voicy un troisiéme Recueil des Lettres de nos Missionnaires. Elles contiennent le récit du dernier voyage du Pere Tachard

aux Indes, & de celui du Pere de Fontaney à la Chine, d'où il estoit venu en France en 1700. envoyé par l'Empereur de ce grand Empire, & où il retourna l'année suivante accompagné d'une nombreuse recruë de Missionnaires, & chargé des présens magnifiques que le Roy lui avoit fait l'honneur de lui confier pour l'Empereur.

Vous trouverez dans ce Recueil, comme dans tous les autres, une suite exacte des progrés de la Religion, depuis les dernieres Relations. Nos Peres n'ont pas omis ce qu'ils ont crû devoir estre agreable aux Sçavans & aux Curieux. Il y a des observations

qui pourront estre utiles pour la Géographie & l'Astronomie, & qui serviront à rectifier nos Cartes, & à rendre la navigation plus seure de jour en jour, avec des descriptions exactes & curieuses de ce qu'ils ont rencontré de rare dans les païs où la Providence les a conduits.

Mais ce qui nous fera sans doute plus de plaisir en ce dernier Recueil, c'est la Lettre du P. le Royer, & les nouvelles qu'il écrit de sa Mission du Tonquin, dont nous n'avions rien appris depuis plusieurs années.

Le Tonquin & la Cochinchine firent long-temps partie du grand Empire de la Chine. Mais

les peuples de ces deux Etats, mécontens de leurs Gouverneurs, qui, loin du Chef de l'Empire, abusoient souvent de leur autorité, se révolterent, prirent un Roy de leur païs & secoüerent entierement le joug des Chinois. Ces deux Royaumes qui sont sur le bord de la mer, entre Siam & la Chine, obéïrent durant plusieurs siécles à un seul Prince, & ce n'est que depuis environ 200. ans qu'ils se sont divisez & qu'ils ont leurs Rois particuliers.

Le P. le Royer qui a écrit la Lettre dont je vous fais part, est un homme d'un mérite fort distingué. Il enseignoit la Théologie dans l'Université de Caën,

avec une grande réputation, quād six Jésuites partirent du College de Loüis le Grand pour aller à la Chine en 1685. L'esperance de trouver bien-tost quelque occasion de les suivre, lui fit quitter volontiers cet emploi pour venir à Paris enseigner la Philosophie; parce que le séjour de cette grande Ville lui donnoit plus de facilité d'executer son dessein. En effet, avant que son cours fust achevé, les Ambassadeurs de Siam arriverent en France, & il fut un des quinze Missionnaires que le Roi envoya aux Indes avec eux en 1687. à la priere du Roy de Siam, & celui qu'on choisit pour estre Supe-

rieur de la premiere maiſon qu'on établit dans les Etats de ce Prince.

La révolution qui arriva dans ce Royaume, de la maniere que tout le monde ſçait, obligea cette troupe Apoſtolique de ſe retirer à Pondichery ſur la coſte de Coromandel. Ils y furent quelque temps à attendre ce que deviendroient les affaires de Siam, & s'il faudroit tout à fait abandonner le deſſein d'y retourner. Enfin ils prirent le parti de ſe répandre dans les Royaumes voiſins pour y cultiver les anciennes Miſſions & pour y en fonder de nouvelles. Les uns entrerent dans celle de Maduré, dont vous nous

entendez si souvent parler; les autres allerent dans le Royaume de Bengale, où ils donnerent commencement à l'établissement que les Jésuites François y ont aujourd'hui. Il y en eut qui penetrerent dans le Royaume du Pegou, où ils souffrirent beaucoup, & où ils moururent des mauvais traitemens qu'on leur fit. Le P. le Royer sur l'ordre que le P. Tachard avoit reçû du Pape Innocent XI. de faire rentrer les Jésuites au Tonquin, passa dans ce Royaume avec le P. Paregaud, où ils n'arriverent qu'au mois de Juin de l'année 1692. aprés une longue & dangereuse navigation.

Quelques perſonnes m'ont dit ſouvent qu'elles ſouhaitteroient que nos Miſſionnaires ne ſe contentaſſent pas de mander en general qu'il ſe fait beaucoup de bien dans leurs établiſſemens, mais qu'ils ſpecifiaſſent en particulier, s'il ſe pouvoit, le nombre des converſions, des Bapteſmes, &c. qui ſe ſeroient faits chaque année. Le P. le Royer eſt le premier qui en ait eu la penſée, prévenant en cela nos ſentimens & nos deſirs; mais puiſque cela ſe trouve du gouſt de pluſieurs perſonnes dont nous reſpectons le jugement & les avis, il faudra engager nos Peres à ſe donner le ſoin de tenir de ces ſortes de Re-

gistres avec le plus d'exactitude qu'ils pourront, & de nous en envoyer des extraits, lorsqu'ils nous feront sçavoir l'état de leurs Missions.

Il est parlé dans les deux dernieres Lettres d'une Mission de Carnate & d'une persecution au Royaume de Tanjaor. Tanjaor est un Etat dans le voisinage de Pondichery. J'ay entre les mains une relation fort édifiante & fort circonstanciée de cette persécution, qui suppléra dans nos premiers Recueils à ce que les Missionnaires nouvellement arrivez en touchent assez legerement dans celui-cy. Pour Carnate, c'est une Mission que nos Pe-

res François ont établie depuis peu dans la peninſule de l'Inde, ſur le modelle & dans le voiſinage de celle de Maduré, que nos Peres Portugais ont fondée depuis long-temps. On y vit & on y travaille de la même maniere que dans celle-cy, & l'on eſpere avec le ſecours du Ciel y faire les mêmes fruits. Recommandez-en, s'il vous plaiſt, le ſuccés à Dieu, dans vos ſaints Sacrifices, & me croyez avec tout le reſpect que je vous dois,

MES REVERENDS PERES,

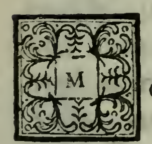
Vôtre tres-humble & tres-obéïſſant ſerviteur CHARLES LE GOBIEN, de la Compagnie de JESUS.



LETTRE DU PERE LE ROYER

Supérieur des Missionnaires de la Compagnie de JESUS dans le Tonquin, à M. le Royer des Arsix, son frere.

Au Tonquin, le 10 Juin 1700.



MON TRES-CHER FRERE,
P. C.

Ce m'est, je vous assûre, une grande consolation dans l'éloignement où nous sommes, d'ap-

prendre de vos nouvelles, & de trouver l'occaſion de vous faire ſçavoir des miennes. J'avois été pluſieurs années ſans recevoir de vos Lettres, quand les dernieres me furent renduës. Je ne ſçai ſi toutes celles que je vous ai écrites ſeront parvenuës juſqu'à vous; & c'eſt pour cela qu'il ne faut pas que vous ſoyez ſurpris de trouver ſouvent les mêmes choſes répétées dans diverſes Lettres, qui viennent l'une aprés l'autre. Nous aimons mieux avoir la peine d'écrire plus d'une fois ce qui peut faire plaiſir à nos amis, que d'être dans le doute s'ils auront appris ce que nous déſirons leur faire ſçavoir. Ne vous laſſez donc pas de nous écrire & plus d'une fois, & par pluſieurs Vaiſſeaux differens. De cette ſorte ce qui peut s'égarer ou ſe per-

dre par une voye ne manque point de se retrouver par une autre.

Il y a huit ans que je suis dans le *Tonquin*. C'est un Royaume placé entre la Chine & la Cochinchine, comme vous pourrez le voir sur toutes les Cartes. J'y arrivai avec le Pere Paregaud mon compagnon le 22. de Juin de l'année 1692. aprés une Navigation tres-longue & tres-difficile. Puisque vous souhaittez sçavoir, mon cher frere, quelque chose de plus particulier de mes travaux & de l'état de la Religion en ce païs-cy, je veux bien contenter un desir si digne de vôtre pieté, & de l'affection avec laquelle vous vous interessez à tout ce qui me regarde.

Le *Tonquin* a été long-tems une de nos plus florissantes Mis-

ſions de l'Orient. Les Peres Aléxandre de Rhodes & Antoine Marqués de nôtre Compagnie furent les premiers qui la fonderent en 1627. Dieu répandit de grandes bénédictions ſur les travaux de ces deux hommes apoſtoliques ; car en moins de trois ans ils baptiſerent prés de ſix mille perſonnes. Trois Bonzes qui avoient beaucoup de crédit parmi ces peuples furent de ce nombre ; & aprés qu'on les eût inſtruits parfaitement de tous les myſteres de nôtre ſainte Religion, ils devinrent trois excellens Catéchiſtes, qui rendirent des ſervices infinis aux Miſſionnaires dans la prédication de l'Evangile.

Les Preſtres des Idoles alarmés de voir que leurs diſciples embraſſoient comme à l'envi la Religion Chrétienne, firent

tous leurs efforts pour la décréditer, & pour rendre les Missionnaires suspects au Roy. Ils y réüssirent, on ne sçait pas comment; mais enfin les Peres furent chassez du Royaume, aprés y avoir demeuré trois ans. Les trois Bonzes convertis eurent soin de la nouvelle Chrétienté, & ils la cultiverent avec tant de zéle que les Peres étant revenus l'année suivante au *Tonquin*, ils trouverent leur Troupeau augmenté de quatre mille Néophytes. Dieu ne permit pas que l'éloignement des Missionnaires durât plus long-tems. Le Roy qui reconnut presque d'abord l'imposture des Prêtres des Idoles, vit revenir le Pere Aléxandre de Rhodes & ses Compagnons avec plaisir, & leur accorda la permission de prêcher l'Evangile dans tous ses

Etats. Ils le firent avec un si grand ſuccés qu'on compta dans le *Tonquin* juſqu'à deux cens mille Chrétiens. Les Grands du Royaume les plus attachez au culte des Idoles ouvrant les yeux alors, & s'étant joints aux faux Preſtres, qui les en ſollicitoient depuis long-tems, contre les Prédicateurs de l'Evangile, ſe plaignirent au Roy des progrez que faiſoit la nouvelle Religion, & lui remontrerent avec tant de force les maux inévitables qu'ils prétendoient que pouvoit cauſer l'établiſſement de ces étrangers dans ſon Royaume, qu'il ſe vit comme obligé de proſcrire le Chriſtianiſme & de chaſſer les Miſſionnaires une ſeconde fois. Depuis ce tems-là on a perſécuté les Chreſtiens & les Prédicateurs de l'Evangile ont été obligez de ſe tenir cachez;

mais la Religion s'est maintenuë, & graces à Dieu, le nombre des Néophytes n'est pas diminué.

Comme donc on ne souffre point les Missionnaires dans le *Tonquin*, nôtre premier soin fut de nous cacher mon Compagnon & moi en y arrivant. Nous en vinsmes à bout par une assistance toute particuliere de Dieu. Aprés avoir traversé avec beaucoup de peine & de dangers la Province de *Tanhhoa*, nous entrâmes dans celles de *Nhean* & de *Bochoin*, qui sont sur les frontiéres de la *Cochinchine*. Nous les trouvasmes dans un extrême abandon, y ayant un tres-grand nombre de Chrestiens qui n'avoient pas approché des Sacremens depuis dix ou douze ans. Je ne puis vous exprimer la joye qu'eurent ces bonnes gens de

nous voir. Ils nous marquerent beaucoup d'empressement à participer aux saints Mysteres & on les voyoit venir de fort loin pour assister au Sacrifice de la Messe & recevoir les Sacremens. Nous ne demeurasmes que quatre mois dans ces Provinces, quelque envie que nous eussions d'y rester davantage pour la consolation des pauvres Chrestiens; mais on nous rappella, & l'on nous fit passer dans la Province de l'Est, où nous trouvasmes à peu prés les mêmes besoins. Depuis ces premieres années jusqu'à maintenant nous avons parcouru presque toutes les Provinces du Royaume, où nous avons eu l'avantage de baptiser plusieurs Infideles, & d'administrer les Sacremens à un grand nombre de Chrestiens. Comme je garde un Mémoire exact du nombre

des Baptêmes, des Confessions & des Communions; je vous en ferai le dénombrement à la fin de cette Lettre.

Les Peuples du *Tonquin* ont de l'esprit, de la politesse & de la docilité. Il n'est pas difficile de les gagner à Jesus-Christ, parce qu'ils ont peu d'attachement pour leurs Pagodes, & moins encore d'estime pour les Prestres des faux Dieux. Leurs mœurs sont d'ailleurs assez innocentes, & ils ne connoissent point les vices grossiers, ausquels les autres Nations de l'Orient se livrent avec fureur. Il n'y a parmi eux que la pluralité des femmes, le droit qu'on a de répudier celles dont on n'est pas content, & la barbare coustume d'y faire des Eunuques, qui soient des obstacles à l'établissement de la Religion chres-

tienne. La pluralité des femmes & la coûtume de faire des Eunuques ne regardent guéres que les personnes de qualité, qui ne se trouvent pas embarrassez d'avoir beaucoup d'enfans, & qui veulent les élever aux premieres charges du Royaume. Il n'en est pas ainsi du droit qu'on a de répudier sa femme & d'en prendre une autre, quand on n'en a pas d'enfans, ou qu'on la trouve d'une humeur fâcheuse. C'est un usage établi mesme parmi le peuple, & le plus grand obstacle que la Loy de Jesus-Christ ait a surmonter.

Quoiqu'il ne soit pas permis, comme je vous l'ay dit, de prescher icy publiquement l'Evangile, la Religion chrestienne ne laisse pas d'y estre tres-florissante. La pluspart des Grands l'estiment, & plusieurs l'embrasse-

roient, si la crainte de perdre leurs Charges & leurs biens ne les retenoit. On a la consolation de trouver dans les Campagnes & au milieu des Bois des Bourgades de mille & de deux mille personnes, qui font toutes profession du Christianisme. Je ne doute point que si les troubles, qui ont affligé dans ces derniers tems cette florissante Mission, venoient à cesser tout à fait, & si les Ouvriers Evangeliques vivant ensemble dans une bonne intelligence & dans une paix parfaite, il venoit icy autant de Missionnaires qu'il seroit necessaire pour la grandeur de l'ouvrage; le Christianisme n'y fut en peu d'années la Religion dominante.

Pour la maniére dont je vis & dont je travaille icy au salut des ames, puisque vous estes en-

core curieux de l'apprendre, je vous l'écrirai tout simplement & comme parlant à un frere. Pour peu que nous parussions librement en public, il seroit aisé de nous reconnoistre à l'air & à la couleur du visage; ainsi pour ne point susciter de persécution plus grande à la Religion, il faut se résoudre à demeurer caché le plus qu'on peut. Je passe les jours entiers ou enfermé dans un bateau, d'où je ne sors que la nuit pour visiter les Villages qui sont proche les Riviéres; ou retiré dans quelque maison éloignée.

Lorsque je visite les Chrestiens, qui demeurent en tres-grand nombre sur les Montagnes & au milieu des Forests, j'ai ordinairement avec moy huit ou dix Catéchistes qu'il faut que je nourrisse & que j'en-

tretienne de tout. Ils apprennent aussi-bien que moy à se contenter de peu de choses. Voici l'ordre que nous gardons dans le partage de nostre tems. Je travaille toute la nuit, & il y en a, je vous asseûre, bien peu de vuides. Le tems que je ne donne point à entendre les Confessions, ou à Communier ceux que j'ay Confessez, se passe à accommoder des différens, à faire des Reglemens, à résoudre des difficultez où n'ont pû réüssir mes Catéchistes. Après la Messe que je dis un peu avant le jour, je rentre dans mon bateau ou dans la maison qui me sert alors de retraite. Les Catéchistes, qui se sont reposez durant la nuit, travaillent le jour, pendant que je prie, que j'étudie, ou que je repose. Leur travail est de prescher aux

l'Infidéles, d'exhorter les anciens Chreſtiens & de les préparer à recevoir les Sacremens de Pénitence & de l'Euchariſtie, de Catéchiſer les enfans, de diſpoſer les Catéchumenes au ſaint Bapteſme, de viſiter les malades; enfin de faire tout ce qui ne demande point abſolument le caractere ſacré de la Preſtriſe. Aprés avoir viſité un Village on va dans l'autre, où l'on recommence les mêmes exercices; ainſi nous ſommes toûjours dans l'action.

Vôtre bon cœur & voſtre tendre affection vous font croire peut-eſtre, mon cher Frere, qu'on eſt bien à plaindre de paſſer ainſi la vie toute entiere dans un travail pénible, avec des Payſans & des hommes ordinairement du petit peuple, ou dans une Retraite plus pénible enco-

re & plus mortifiante que le travail. Mais si nous pouvons vous exprimer quelque chose de nos peines, il n'y a que Dieu qui sçache quelles sont nos consolations. Elles paroistroient dignes d'envie aux personnes les plus attachées au monde, si l'on pouvoit leur en donner quelque expérience. Pour moy je puis vous assûrer que je n'ai jamais été si content en France que je le suis au *Tonquin*. A la vérité on n'a icy que Dieu, & il faut bien se garder d'attendre ou de désirer autre chose; mais quel plaisir aussi de pouvoir dire avec une effusion de cœur que nulle attache ne sçauroit démentir: *Deus meus & omnia*: Mon Dieu & mon tout; d'entendre au fond de l'ame ce que Dieu répond à cette protestation sincere & généreuse! On ne fait

nulles démarches qu'on n'apperçoive dés traces de sa protection singuliere & comme des preuves sensibles de sa présence. Dieu se donne en quelque sorte tout à nous, comme nous voulons estre tout à lui, & le centuple qu'on reçoit dans la vie présente égale ou surpasse la généralité du Sacrifice qu'on a fait pour son amour. C'est le témoignage que je suis obligé de rendre à ce bon Maistre, malgré tant d'infidélitez dont je me trouve coupable.

Il y a quatre ans qu'il s'éleva icy une nouvelle persécution contre les Chrestiens. Ce fut au mois d'Aoust de l'année 1696. Le Roy fit un Edit par lequel il deffendoit à ses sujets d'embrasser la Religion des Portugais, (c'est le nom qu'on donne au *Tonquin* à la Religion

Chrestienne) & ordonna à tous ceux qui en faisoient profession de ne plus s'assembler pour prier, & de ne plus porter d'Images ni de Médailles. Il voulut aussi qu'on arrétast les Etrangers par tout où l'on pourroit les trouver. Le Chef de nos Catéchistes fut emprisonné & chargé de Fers, les Peres Vidal & Seguéyra de nôtre Compagnie, ausquels quelque tems auparavant le Roy avoit donné une permission particuliére de demeurer dans le *Tonquin*, eurent ordre, comme tous les autres, d'en sortir incessamment. Ils furent mesme en quelque sorte traittez avec plus de rigueur; car quoique le Pere Seguéyra fust malade à l'extrémité, quand l'Ordre du Roy lui fut signifié, on l'obligea de partir sans aucun délai; mais

Dieu ne tarda pas à le récompenser ; il mourut au bout de deux ou trois jours dans le bateau, où on l'avoit jetté tout Moribond, & acheva ainsi la course glorieuse de son Apostolat.

L'Edit du Roy allarma d'abord tous les Chrétiens, & jetta les Missionnaires dans une terrible consternation, parce que dans le cours de leurs voyages ils ne trouvoient presque personne qui osast les recevoir chez soy ou les y tenir cachez. J'étois alors à visiter la Province de l'Est, où je demeurai enfermé prés de deux mois dans un lieu fort obscur, sans que qui que ce soit en eust connoissance, excepté ceux de la maison qui m'avoient donné cet azile. On abbatit presque toutes les Eglises & les Maisons

des Catéchistes dans la Province du Nord, & l'on maltraitta mesme les Chrestiens en quelques endroits ; mais dans la plusspart des autres Provinces les Gouverneurs furent beaucoup plus moderez. Ils se contenterent d'envoyer l'Edit du Roy au Chefs des Villages, afin que les Chrestiens se tinssent sur leurs gardes, & qu'ils n'irritassent pas le Prince par une conduite d'éclat contraire à ses intentions.

On m'a asseuré que le Gouverneur de la Province de *Nhean*, où il y a beaucoup de Chrestiens, ayant reçû ordre, comme les autres, de publier cet Edit, osa représenter au Roy que depuis long-tems qu'il connoissoit les Chrestiens, jamais il n'avoit rien remarqué en eux qui fust contraire à son ser-

vice; qu'il avoit dans ses Troupes plus de trois mille soldats, qui faisoient profession de cette Religion, qu'il n'en connoissoit point de plus braves, ni de plus affectionnez à sa personne. On dit que le Roy lui répondit simplement, qu'il ne pouvoit pas révoquer l'Edit qu'il avoit porté; mais que c'estoit aux Gouverneurs à voir ce qui convenoit au bien de l'Etat, & à en user dans les rencontres particulieres selon qu'ils le jugeroient à propos. Ainsi cette persécution n'a pas eu les suites fâcheuses qu'on avoit sujet d'appréhender.

Un an avant ces troubles j'avois perdu mon cher Compagnon le Pere Parégaud. Il étoit chargé d'une des plus nombreuses Eglises du *Tonquin*. Ayant appris qu'à deux jour-

nées du lieu où il résidoit, il y avoit sur des Montagnes un grand nombre de Chrestiens, qui depuis plusieurs années n'avoient point vû de Missionnaires, il résolut d'aller les visiter. On tascha de l'en détourner, sur ce que c'estoit alors le tems des chaleurs, & que d'ailleurs l'air & les eaux y sont si mauvaises, qu'il n'y a presque que les habitans de ces Montagnes qui y puissent vivre. Le Pere n'écouta que son zéle & les besoins pressans de ces pauvres abandonnez. Il parcourut quelques Villages, ses Catéchistes tomberent malades, & bien-tost il se sentit luimesme frappé. Il ne laissa pas de continuer les Exercices de la Mission, & de passer les nuits à entendre les Confessions. Mais le mal devint si violent qu'il

fut enfin obligé de se faire reporter à son Eglise. J'estois alors à trois journées de chemin du lieu de sa demeure ; il m'envoya querir pour lui administrer les derniers Sacremens. J'arrivai la veille de sa mort, je le trouvai dans une grande foiblesse, mais dans une tranquillité admirable, & dans une continuelle union avec Dieu. Il me pria de lui donner au plustost les Sacremens, qu'il reçût avec des sentimens d'amour & de reconnoissance envers Dieu, dont tous ceux qui étoient présens, furent comme moi, tres-vivement touchez. Aprés avoir passé le reste du jour dans une profonde paix & dans un désir ardent de s'unir à son Créateur, sur le soir il lui prit un redoublement, qui l'enleva vers les deux heures aprés

minuit, le 5. Juillet de l'année 1695. C'étoit un Missionnaire d'une mortification extrême, & d'un travail infatigable. Son zéle étoit si grand qu'il ne trouvoit jamais assez d'occupation à son gré, lors mesme qu'il en paroissoit comme accablé. Rien ne lui coustoit, quand il s'agissoit de faire connoistre ou aimer Dieu. Le désir de le glorifier de plus en plus l'avoit engagé à promettre par vœu de faire en toutes choses ce qu'il croiroit estre de plus parfait & de plus propre à lui procurer de la gloire. Tous les Chrestiens dont il avoit un soin admirable, l'ont regretté & le regrettent encore présentement. C'est une perte infinie pour cette Mission, où il n'y a qu'un tres-petit nombre d'Ouvriers.

Je suis présentement le seul

Jésuite François qui soit au *Tonquin*. Je demeure avec nos Peres Portugais, qui ont pour moi une bonté & une charité que je ne puis vous exprimer. Vous en serez pleinement convaincu, quand vous sçaurez qu'aprés la mort du Révérend Pere Féréïra Supérieur de tous les Jésuites du *Tonquin*, ils m'ont chargé en sa place du soin de cette Mission, quelques efforts que j'aye pû faire pour ne pas accepter un emploi, dont je me sens si incapable.

Il me reste à vous transcrire, comme je vous l'ay promis, l'Extrait de ce que j'ay fait de principal dans mes courses diverses, depuis que je suis entré en ce Royaume. Nous commencasmes mon Compagnon & moi à faire l'Office de Missionnaires avec la permission de Messeigneurs

les

les Evesques, le 4e jour d'Octobre 1692. Depuis ce jour-là jusqu'au 14 Decembre 1693. nous avons baptisé dix-sept cens trente-cinq personnes, dont il y avoit onze cens dix-sept adultes, & six cens dix-huit enfans. Nous avons confessé douze mille six cens quatre-vingt treize personnes, & donné la Communion à douze mille cent vingt-deux.

En 1694. je baptisai quatre cens soixante-sept adultes, & deux cens quatre-vingt-seize enfans. Je confessai sept mille neuf cens quatre-vingt dix-neuf personnes, & j'en communiai six mille six cens cinquante-deux.

En 1695. je baptisai quatre cens trente-cinq adultes, & quatre cens sept enfans. Je confessai huit mille sept cens quaran-

te-ſept perſonnes & j'en communiai ſept mille trois cens trente-ſept.

En 1697. malgré la perſécution où nous fuſmes obligez de vivre plus cachez qu'à l'ordinaire ; je baptiſai deux cens dix-huit adultes, & cent ſoixante & dix enfans ; je confeſſai cinq mille ſix cens ſoixante & onze perſonnes & j'en communiai trois mille huit cens quatre-vingt cinq.

En 1697. la perſécution continua ; je baptiſai deux cens quarante-ſept adultes, & deux cens quatre-vingt dix - ſept enfans ; je confeſſai cinq mille ſept cens ſoixante & trois perſonnes & j'en communiai quatre mille cinq cens quatre-vingt-treize.

En 1698. je baptiſai trois cens dix adultes, & quatre cens

vingt-cinq enfans ; je confessai huit mille six cens soixante & deux personnes, & j'en communiai six mille six cens quatre-vingt-quinze.

En 1699. je baptisai deux cens quatre-vingt-deux adultes & trois cens trente & un enfans; je confessai huit mille six cens quarante-neuf personnes, & j'en communiai sept mille quatre cens vingt-trois.

Plusieurs de nos Peres ont eu un plus grand nombre de Baptesmes & de Confessions que moi.

C'est ainsi, mon cher Frere, que nous employons le temps à cultiver l'héritage de Jesus-Christ, & à lui former chaque jour de nouveaux serviteurs.

Vous qu'il n'a point destiné à travailler comme nous, à la

conversion des Infidelles, il faut que vous priïez souvent pour eux, que vous nous secouriez de toutes les manieres qui sont en vôtre pouvoir, & sur tout que vous n'oubliïez pas de donner à vôtre propre sanctification toute l'attention que nous tâchons d'avoir pour le salut des ames.

Hélas ! qu'il y a de différence entre les secours qu'ont icy les pauvres Chrétiens avec tout ce que nous avons de bonne volonté pour eux, & les secours que vous trouvez en Europe, pour peu que vous le vouliez pour vous avancer dans les voyes de Dieu. Il ne faut pas douter que le compte que Dieu vous en demandera, ne doive estre aussi incomparablement plus sévére.

Dans l'éloignement où nous

ſommes & à l'âge que j'ay, avec une ſanté aſſez foible, & ſouvent attaquée, je ne croy pas que nous puiſſions nous revoir en ce monde. Mais que je ſerois déſolé, mon cher Frere, ſi je ne penſois que Dieu nous fera miſéricorde, & que fidelles aux attraits de ſa ſainte grace, chacun dans nôtre vocation, nous aurons le bonheur de nous retrouver éternellement enſemble avec lui.

Pour cela ſouffrez que je vous faſſe ſouvenir de ce que je me ſouviens de vous avoir mandé tant de fois, étant plus prés de vous.

1°. Jamais ne mettez de comparaiſon entre ce qui regarde le ſalut éternel, & tous les autres intérêts de quelque nature qu'ils puiſſent eſtre. Que ſert à l'hõme, ſelon la parole de nôtre Maiſtre,

de tout gagner, s'il perd son ame, ou s'il risque seulement à la perdre pour toute l'éternité. Craignez beaucoup Dieu, & ne consentez jamais à lui déplaire. Accoûtumez-vous à le voir des yeux de la foy, comme témoin de toutes vos paroles & de toute vôtre conduite. Offrez-lui vos actions, faites-les dans le dessein de lui plaire; consultez-le dans toutes vos entreprises, jettez-vous avec confiance entre les bras d'un si bon Pere; demandez-lui souvent la grace de l'aimer, & soûmettez-vous en tout à ses adorables volontez.

2°. Pour l'établissement de vôtre Maison & de vôtre Famille, n'oubliez jamais que Dieu est la source de tous les biens, que la probité, la sincerité, la droiture, l'attachement inviola-

ble aux Loix saintes de la Religion sont les veritables moyens qu'on doit prendre pour bastir solidement & pour conserver sa fortune. Que l'injustice au contraire n'aboutit qu'à se perdre d'honneur, & souvent mesme de biens. Persuadez-vous fortement que la prudence d'un homme est bien courte; quelque génie qu'il prétende avoir, quand Dieu le livre à lui-mesme & qu'il l'abandonne à sa propre conduite; & que l'esprit ne sert à un homme ainsi abandonné qu'à lui faire faire de plus grandes fautes. Si Dieu permet quelquefois qu'un homme injuste réüssisse, il ne permettra pas qu'il joüisse long-temps d'un bien injustement acquis. Une Famille sera bientôt accablée & les biens en seront bientôt dissipez, si Dieu ne veil-

le pas à sa conservation.

3°. Faites au Prochain tout le bien que vous pourrez, & ne faites jamais de mal à personne. Evitez les Procés comme le plus grand malheur qui vous puisse arriver, & conservez la paix autant qu'il sera en vous. Comme cette paix est un don de Dieu, demandez-la lui souvent, parce que vous n'en joüirez qu'autant qu'il vous la conservera. S'il vous survient quelque affaire, mettez-y le meilleur ordre que vous pourrez, mais n'employez jamais ni fourbe, ni fausseté pour soûtenir un bon droit, car alors Dieu vous laisseroit seul, & malgré vôtre bon droit vous succomberiez, & vous vous trouveriez accablé.

Voilà, mon cher Frere, ce que vous prie de méditer souvent, & de mettre en pratique

l'homme du monde, qui vous doit estre le plus attaché, & qui n'a pas, comme vous pouvez penser, moins de zéle pour vôtre salut, que pour celui des Idolâtres qu'il est allé chercher si loin. C'est,

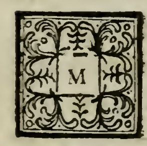
MON TRES-CHER FRERE,

Vôtre tres-humble & tres-obeïssant serviteur & Frere ABRAHAM LE ROYER, Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

LETTRE DU P. DE TARTRE,

Missionnaire de la Compagnie de Jesus, à M. de Tartre son Pere.

A Canton, le 17. Decembre 1701.



ON TRES-CHER PERE,
P. C.

Me voilà enfin arrivé à la Chine, aprés une navigation de sept à huit mois, pleine de dangers & de fatigues. La premiere chose que je vous demande, aprés que vous aurez lû cette Lettre, c'est de remercier

nôtre Seigneur de m'avoir conduit dans cette terre de promission, aprés laquelle je soûpirois depuis tant d'années. Nôtre voyage a esté singulier en deux choses : La premiere est, que jamais vaisseau n'estoit venu à la Chine en si peu de temps; puisqu'en moins de cinq mois nous nous sommes trouvés à cent cinquante lieuës des terres de la Chine. La seconde que jamais vaisseau n'a eu tant de peine à y entrer; car depuis plus de quatre mois que nous avons fait tout ce qui dépendoit de l'industrie humaine, nous n'avons pû gagner *Canton*, qui est le Port où le Vaisseau devoit hyverner. Tout ce temps-là s'est passé à essuyer des tempestes, & à errer d'Isle en Isle, dans une attente continuelle du naufrage; trop heureux aprés tous ces dan-

gers d'avoir trouvé à plus de cent lieuës de *Canton* un endroit où le vaisseau puisse estre à l'abri des vents pendant l'hyver.

C'est de cet endroit que je me suis rendu icy par terre, pour me rejoindre à la Troupe Apostolique qui y estoit déja depuis la Nativité de Nostre-Dame. Car aprés que nous eusmes pensé périr la premiere fois, le Pere de Fontaney voyant que le Vaisseau faisoit peu de chemin, s'estoit embarqué à *Sancian*, sur quelques Galeres que les Mandarins luy avoient envoyées, & avoit mené avec luy les Peres Porquet, de Chavagnac, de Goville, le Coulteux, Jartoux, Franqui & le Frere Brocard; tandis que le Pere Contancin & moy nous resterions sur le Vaisseau, pour en suivre jusqu'au bout la des-

tinée en qualité d'Aumosniers. C'est sur-tout depuis ce temps-là que Dieu nous a mis mon Compagnon & moy à toutes sortes d'épreuves. Nous sommes faits à present à voir la mort de prés, & le manquement de ressource où nous nous sommes trouvés, au milieu des plus grands périls, nous a accoûtumés à ne mettre jamais nostre confiance que dans la bonté & dans les misericordes du Seigneur. C'est à lui seul que nous sommes redevables d'estre échappés vingt fois du naufrage; car quoique nous eussions un Capitaine & des Officiers tres-habiles & tres-experimentés, les Mers où nous estions estoient si intraitables, & les orages si violens, que toute leur habileté dans la navigation leur devenoit inutile. Dieu soit beni à jamais de

nous avoir préſervé de tant de dangers. Nous ſommes préſentement au Port. Jamais je n'ay eu plus de ſanté ny plus de forces. Il ne me manque à préſent que de ſçavoir ſuffiſamment la langue pour m'employer tout entier à faire connoiſtre ce grand Dieu à un million de Chinois, que j'ay devant les yeux, & qui ne le connoiſſent pas encore.

Il y a trop peu de temps que je ſuis icy pour parler ſçavamment de l'état de cette Miſſion. Je ne veux rien mander en Europe que je n'aye vû moy-même, ou dont je ne me ſois aſsûré par le rapport de gens dignes de foy. Dans cette Lettre je ne feray que vous rendre compte des avantures les plus ſingulieres de noſtre voyage. Vous me demandaſtes à mon départ

que je vous les fisse sçavoir ; il faut vous obéïr, mon tres-cher Pere, & vous marquer le profond respect que je veux conserver pour vous en quelque endroit du monde que je me trouve. Je vous avois déja écrit de l'Isle de Gorée *a*, prés du Cap-verd, où nous trouvasmes quelques Vaisseaux François, & entr'autres celui du Capitaine de la Ruë, qui s'est rendu si fameux dans la derniere guerre par sa valeur & par ses exploits. Comme ces Vaisseaux devoient bien-tost retourner à S. Malo, nous les chargeasmes de nos lettres. Si elles vous ont esté renduës, comme il faut l'esperer, vous aurez déja appris ce qui nous estoit arrivé depuis le Port-Loüis, d'où nous partismes le 7. Mars 1701. jusqu'au Cap-

a Cette Isle est sur la côte d'Afrique.

Verd, où nous eſtions alors.

Mais aprés tout nous n'avions encore vû que des Mers pacifiques, hormis vers le Cap de Finiſterre *a*, où elles ſont aſſez groſſes pour des gens qui ne ſont pas encore emmarinés. Nous n'avions ſouffert que ce que ſouffrent les nouveaux venus, dont l'imagination n'eſt pas encore faite à voir s'abaiſſer ſous leurs pas le plancher qui les ſoûtient, ni à demeurer dans des maiſons qui tournent à tous vents. La pluſpart en furent quittes pour cinq ou ſix jours d'étourdiſſement & de maux de cœur. Il y en eut même qui ne furent pas ſi long-temps incommodez. Pour moi je payai dans une aprés-diſnée tout ce que je devois à la Mer, &

a Ce Cap eſt à la pointe la plus Occidentale de l'Eſpagne, dans la Province de Galice.

pendant que les autres étoient encore tout languissans & pouvoient à peine se soustenir; je m'estois déja fait le pied marin, comme si j'eusse esté un vieux Navigateur; & je me vis deslors en estat de faire sur nostre Vaisseau les fonctions d'Aumosnier, que j'ai toûjours exercées depuis ce temps-là.

Aprés que nous eusmes doublé le Cap de Finisterre, ce ne fut plus qu'une agréable promenade de quarante ou cinquante lieuës par jour que nous faisions sans peine à la faveur des vents alisés *a*. Nous estions tous les jours vis à vis quelque nouveau Royaume, & nous passions d'une partie du monde en l'autre tout en dormant. Nous

a Ce sont des vents qu'on trouve vers les Tropiques, sur la côte occidentale d'Afrique. Ces vents soufflent presque toûjours entre le Nord Nord-Est & l'Est.

allaſmes reconnoiſtre l'Iſle de *Fer*, *a* où les Geographes François ont fixé le premier Méridien,& aprés y avoir commencé à regler noſtre eſtime en longitude, nous fiſmes route droit au Cap-verd, dont nous découvriſmes dés le 24. Mars au ſoir les deux Montagnes qu'on nomme *les Mammelles*. N'ayant pû gagner la rade que pendant la nuit, nous donnaſmes l'épouvente à ceux de la Fortereſſe de Gorée, & à deux Vaiſſeaux Maloüins qui eſtoient moüillés tout auprés. Ils appréhendoient que nous ne fuſſions des Corſaires, ou des ennemis qui fuſſent venus là de nuit pour quelque mauvais deſſein ; & dans cette penſée ils ſe diſpoſoient déja à nous recevoir par une décharge de tout leur Canon. M. Oury noſ-

a C'eſt la plus Occidentale des Iſles Canaries

tre Capitaine en second alla avec la Chalouppe de nostre Vaisseau les tirer d'inquiétude, & leur apprendre qui nous estions. Le lendemain, qui estoit le Vendredi-Saint, M. de la Rigaudiere nostre Capitaine voulut qu'on commençast le jour par entendre prescher la Passion de Nostre-Seigneur & par adorer la Croix, ce que tout le monde fit avec de grandes démonstrations de dévotion & de religion, excepté quelques Matelots, nouveaux-convertis, qui allérent se cacher pour n'être pas obligez d'assister à cette pieuse cérémonie.

Pendant que nous demeurasmes au Cap-verd nous fismes faire les Pasques à l'Equipage. C'estoit trop pour cela que neuf Prestres que nous estions: On

ſe partagea. Les uns allerent à la Forteresse de Gorée, où ils preſcherent & confeſſerent pendant tout ce ſaint temps, les autres s'attacherent aux deux Vaiſſeaux Maloüins, où ils trouverent de quoi exercer leur zele: il y en eût qui ſe tranſporterent dans le continent d'Afrique, & qui allerent à une Ville qui s'appelle *Ruſiſque*, où ils inſtruiſirent quelques Portugais Chreſtiens. Je ſuis ſurpris que depuis que les François ſe ſont emparez de l'Iſle de Gorée, ſous M. le Mareſchal d'Eſtrées *a*, il ne ſoit encore venu à perſonne la penſée d'eſtablir-là une Miſſion. Il y auroit beaucoup de bien à faire, on y trouveroit des Chreſtiens peu réglez à réformer, de vertueux

a M. le Maréchal d'Eſtrées prit cette Iſle ſur les Hollandois, le 1 Novembre 1677.

Catholiques à entretenir dans la pieté ; des esclaves qui appartiennent aux François, à instruire & à baptiser ; des millions de Negres Mahometans plus faciles qu'ailleurs à convertir ; car comme ces peuples ne sont pas fort instruits dans leur religion, & qu'ils ne sçavent que ce que leurs *Marabous* *a* leur apprennent, en leur lisant une espece d'Alcoran, qui n'est pas celui des Turcs, mais un tissu d'impertinences & de fables grossiéres ; il y a de l'apparence qu'ils écouteroient bien plus volontiers les véritez solides du Christianisme, & qu'ils n'auroient pas beaucoup de peine à l'embrasser. Ils honorent le Prophete Mahomet, & sont fort religieux à se faire

a C'est le nom que les Negres donnent à leurs Prêtres.

circoncire. La plufpart fe meflent de Magie ; du moins font-ils acheter à tres-grand prix des pactes écrits en caracteres myfterieux , qu'ils appellent *grifgris* , & qu'ils donnent comme des remedes préfervatifs , contre toutes fortes de maux. Un de ces Negres ne crut pas , aprés dix ans de fervitude, avoir perdu fon temps d'obtenir pour récompenfe un de ces *grif-gris* ; il prétendoit en le portant eftre à l'épreuve de tous les coups de moufquet & d'épée qu'il pourroit recevoir. Il ne voulut pas cependant que nos François en fiffent fur lui aucune experience. En quittant cette terre infortunée , il n'y eut pas un feul Miffionnaire qui ne gemift devant Dieu de l'extrefme abandon où eftoient ces pauvres Negres , & qui ne

fust volontiers demeuré avec eux dans l'esperance de les gagner à Jesus-Christ.

Nous ne restasmes que huit jours au Cap-verd, parce que nous n'avions pas encore grand besoin de rafraischissement ni de repos, & que d'ailleurs ce n'est pas un lieu fort propre à séjourner. Gorée est une petite Isle, où il n'y a place que pour la Forteresse & pour quelques habitans, & à peine pusmes-nous y trouver assez d'eau pour remplir nos Barriques.

Le Bestail qu'on pourroit tirer du continent ne vaut rien, parce qu'il n'y a point de pasturages. L'air y est toûjours embrasé & la terre sterile. Dans la Campagne on voit des Elephans, des Cerfs & des Singes. Les habitations ne sont que de méchantes cases couvertes de

roſeaux, les habitans vont preſque nuds, & tout leur habit conſiſte dans une toile de coton dont ils ſe couvrent depuis la ceinture juſqu'à la moitié de la cuiſſe; c'eſt tout ce que la chaleur du païs leur permet de porter ſur eux. Ils n'ont pour nourriture que du millet, point de vin, point de bled, point de fruits. Ce qui eſt admirable, c'eſt que ces malheureux ne laiſſent pas de croire que leur païs eſt le paradis de la terre. On leur feroit une eſpece d'injure de paroiſtre leur porter compaſſion; auſſi les voit-on toûjours avec un viſage guay & riant, & ſans la crainte des coups de baſton que les Europeans ne leur épargnent guere, ils ne changeroient pas de condition contre qui que ce fuſt. Ils ſont de ces peuples qui croyent

que

que le blanc est la couleur des diables, & qui comptent parmi les prérogatives de leur Nation d'estre les peuples les plus noirs de l'Affrique. Il est certain que cette couleur ne rend point desagréable, quand c'est un noir d'Ebene bien profond & bien éclatant, comme ils l'ont effectivement presque tous.

Ce fut le 31. Mars que nous sortismes de la rade de *Gorée*, avec un bon vent. En moins de deux heures toute la coste d'Affrique disparut à nos yeux. Le Gouverneur de la Forteresse nous avoit avertis de nous tenir sur nos gardes, tandis que nous serions dans ces parages; parce qu'il avoit eu avis qu'il rodoit des Corsaires aux environs de *Cambie* a & des costes du *Sénégal* a; mais nous

a a Ce sont deux Royaumes d'Affrique, où l'on fait un grand trafic de Negres.

fuſmes aſſez heureux pour n'en point trouver. Vers les ſept ou huit dégrez de latitude Nord, les calmes nous prirent, & nous commençaſmes à reſſentir d'exceſſives chaleurs. Nous avions le Soleil preſque ſur nos têtes, & il ne faiſoit point de vent. Nos Officiers auroient bien voulu ſe baigner, mais on n'oſe le faire dans ces Mers, à cauſe des Requiems, ces gros Poiſſons, qui ſont ſi avides de la chair humaine. Nous en priſmes une aſſez grande quantité; car dans les calmes on les voit d'ordinaire à la ſuite des Vaiſſeaux; mais ceux que nous peſchaſmes n'avoient gueres que ſix ou ſept pieds de long, & ce n'eſt rien en comparaiſon de tant d'autres poiſſons plus gros qui ſont dans ces Mers. Nous viſmes des Souffleurs de plus de vingt

pieds de long. Enfin nous passasmes pour la premiere fois la Ligne; c'estoit un Dimanche; par respect pour ce Saint jour on remit au lendemain la cérémonie à laquelle les Matelots ont donné fort mal à propos le nom de *Baptesme.* Elle consiste à baigner dans une Cuve d'eau ceux qui n'ont pas encore passé la Ligne; à moins qu'ils ne donnent de l'argent à l'équipage pour se rédimer de cette véxation, qui est devenuë depuis long-temps une espece de droit incontestable.

Depuis la Ligne jusqu'au Détroit de *Java*, qui est la premiere terre des Indes que nous ayons reconnuë, c'est à dire dans l'espace de plus de quatre mille lieuës, il ne nous arriva rien de remarquable, & nostre Navigation fut tres-heureuse.

Nous trouvasmes seulement quelques calmes durant lesquels les Courans nous firent approcher fort prés des costes de l'Amérique. Nous eusmes aussi quelque gros temps dans les Mers du Cap de Bonne-Esperance, & par le travers du Banc des Aiguilles *a*. Nous n'avions point encore vû la Mer si agitée, mais nous craignions assez peu, parce que nous estions bien loin des terres. Les vents furieux, qui élevoient les vagues aussi haut que des Montagnes, ne nous empeschoient pas de faire nos quatre-vingt & cent lieuës par jour. Il y avoit de la fatigue, mais quel plaisir aussi de se voir avancer à si grandes journées vers son terme ! Avec cela

a Ce Banc est au delà du Cap de Bonne-Esperance, à la pointe la plus méridionale de l'Affrique.

nous avions le divertissement d'une Chasse & d'une Pesche toute nouvelle. On tiroit les Poissons en volant, & on prenoit les Oyseaux à la Ligne. Cela vous paroistra extraordinaire, & rien n'est pourtant plus vrai. Les Marsoüins ou Cochons de Mer sont des Poissons; lorsqu'ils paroissoient hors de l'eau, & qu'ils s'élançoient, on les frappoit à coups de dards; & les Damiers, qui sont des Oyseaux, venoient se prendre sur la superficie de l'eau à des Hameçons où estoient attachez des appas. Jamais je ne vis tant d'Oyseaux, sur tout de ces Damiers, que dans ces vastes Mers, qui sont entre le Cap de Bonne-Esperance & l'Isle de *Java*. Les froids qui se rendent sensibles en ces quartiers-là, aprés qu'on est sorti de la Zone torride,

cauſerent le Scorbut à une grande partie de noſtre Equipage, trois hommes en moururent aſſez promptement. La crainte de la mort diſpoſa deux de nos Matelots; l'un Suédois & l'autre Hollandois, à écouter plus volontiers nos inſtructions, & à faire enſuite abjuration du Luthéraniſme. Enfin nous découvriſmes les terres de *Java*.

L'endroit où nous allaſmes reconnoiſtre cette Iſle, eſtoit plus loin de ſoixante lieuës vers l'Orient qu'il ne falloit. On voit là des Montagnes auſſi hautes que celles de Voges *a*; mais en retournant ſur ſes pas vers l'entrée du détroit de la *Sonde*, les terres s'abaiſſent, & l'on découvre de belles & grandes plaines, parſemées de bocages, d'eſpace

a Ces montagnes ſéparent la Lorraine de l'Alſace.

en espace, & ornées d'une infinité d'arbres extraordinaires, de Cocotiers, de Bananiers, &c. Je ne sçay si ce païs est véritablement aussi-beau qu'il nous le paroissoit de loin. Car les yeux d'un homme enfermé dans un Vaisseau depuis quatre mois sont bien trompeurs. Toute terre luy fait un agréable spectacle. Un Rocher sur lequel il apperçoit quelque verdure, le réjoüit. Enfin rien n'est si triste que de voir toûjours un Vaisseau & toûjours la Mer. On avoit ordre de moüiller à l'Isle du *Prince a*, pour y faire en passant du bois & de l'eau, & non pas à l'Isle de *Java*, qui appartient aux Hollandois; de peur que ces Messieurs fortifiez de cinq ou six Vaisseaux d'Angleterre & de

a Elle est prés de l'Isle de *Java*, à l'entrée du détroit de la *Sonde*.

leur Nation, dont il y en a toûjours plusieurs à *Bantan a* & à *Batavie b*, ne nous inquiétassent. Neanmoins comme l'Isle du *Prince* est deserte, & qu'il y a beaucoup de Tigres, elle n'estoit propre ni à mettre nos malades à terre, ni à nous fournir les rafraîchissemens, dont nous avions besoin. Il falloit donc à tout hazard aller à l'Isle de *Java*, & jetter l'ancre près une habitation de ces Insulaires.

Un petit Brigantin garde-côte vint d'abord nous reconnoistre & nous demander de la part des Hollandois, qui nous estions. On dit au Capitaine pour l'amuser, de nous aller chercher des Bœufs, des Cabris, des Poules & d'autres rafraîchissemens

a Bantan & *b Batavie.* Ce sont les deux principales Villes de l'Isle de *Java*. Le Roy de Bantan est depuis quelques années tributaire des Hollandois.

pendant que nous écririons à Messieurs les Hollandois, qui étoient fort de nos amis. Cependant on débarqua les malades. Ils s'occupoient déja à s'enterrer tout vifs dans le sable, c'est le remede le plus promt pour guérir le Scorbut, lorsqu'on vit débusquer de derriere une pointe de l'Isle un gros Vaisseau, qui portoit Pavillon Hollandois. Aussi-tost nous mismes nostre Pavillon en berne *a*; c'est le signal pour avertir ceux qui sont à terre de revenir. Ces pauvres malades, qui d'abord ne pouvoient se traisner, retrouverent leurs jambes à la vûë d'un Vaisseau Hollandois, & se rembarquerent tres-lestement. Le Vaisseau Hollandois s'approcha de nous; mais voyant qu'on ne se

a C'est à dire; qu'on plia le Pavillon autour de son baston.

donnoit aucun mouvement à ſon approche, & qu'on ne daignoit pas même arborer de pavillon, ni lui donner aucune connoiſſance de ce que nous eſtions; il craignit à ſon tour, & s'éloigna de lui-même, de peur apparemment qu'il ne nous priſt envie de l'y obliger à coups de canon.

Aprés avoir fait de l'eau & quelques proviſions à *Java*, on remit à la voile dés le ſoir du même jour avec un aſſez bon vent. Le lendemain à la pointe du jour nous donnaſmes l'allarme au Vaiſſeau Hollandois, qui crut que nous arrivions à toutes voiles ſur lui. Il appareilla *a* en haſte pour prendre le deſſus du vent, mais on ſe contenta de le laiſſer derriere, afin qu'il ne pût

a Appareiller ſignifie en terme de marine mettre à la voile.

point donner de nos nouvelles à *Bantan*, avant que nous fussions sortis du détroit. Le calme nous retint dans un mesme lieu presque le reste du jour, ce qui donna le loisir à une infinité de petits canots des *Javans* de venir nous apporter des fruits & des raretez du Païs, des Cocos, des Bananes, des Ananas, des Ramplimoutes, des Singes & des Oyseaux fort curieux. J'y remarquai entr'autres des Perdrix extraordinairement belles, & de petites Peruches d'une gentillesse charmante. Ces Peruches ont comme les beaux Perroquets le plumage meslé de verd & de rouge ; mais elles portent trois ou quatre petites plumes élevées sur la teste à peu prés comme celles des Paons & ne sont pas plus grosses qu'un Tarin. Quand j'aperçus cette

foule d'Indiens, qui tournoient & voltigeoient autour de noſtre Vaiſſeau, dans des creux d'Arbres qui leur ſervoient de Batteau; que je vis ces Arbres extraordinaires, qui bordoient le rivage de part & d'autre; que je reconnus ces Iſles & ces Mers, dont j'avois lû les noms Barbares dans la vie de S. François Xavier, je commençai tout de bon à ſentir que j'eſtois dans un nouveau monde: Je promenois avec plaiſir ma vûë de tous coſtez dans l'étenduë immenſe de ces plages, que les miracles de l'Apoſtre des Indes, & encore plus ſes ſouffrances & les converſions qu'il y a faites, ont rendu ſi fameuſes.

Nous paſſaſmes heureuſement & en tres-peu de temps les Détroits de *Java* & de *Banka*, qui ſont deux endroits des plus cri-

tiques de la Navigation de la Chine, & nous touchaſmes à l'Iſle de *Polaure*, où l'on avoit réſolu de prendre un peu de repos. Cette Iſle eſt habitée par les *Malais* a, qui ſont Mahométans de Religion. Ils ne dépendent que d'un Capitaine, qu'ils ſe choiſiſſent eux-meſmes. C'eſt une eſpece de petite République. Les *Malaïs* ſont noirs, mais un peu moins que ceux que nous viſmes à *Gorée*. Ils vont preſque nuds; ils n'ont qu'une Echarpe de toile peinte ou de tafetas qu'ils ſe mettent autour du corps en cent façons, toutes un peu négligées, mais toutes naturelles & d'un tres-bon air. Ils portent tous à la ceinture une eſpece de Poignard ou de Cric, dont

a Leur principal païs eſt cette grande Peninſule qu'on voit dans les Cartes, entre l'Iſle de *Sumatra* & le golphe de *Siam*.

ils se servent dans l'occasion avec une addresse merveilleuse. Ils sont braves naturellement ; & quand ils ont pris leur Opium, qui leur cause une espece d'yvresse, ils deviennent redoutables: Nos François l'éprouverent à la révolte de Siam. J'ai oüi raconter qu'un *Malais* ayant reçû un coup de Pique dans le ventre, & n'estant plus en liberté de s'approcher de son ennemi, qui demeuroit toûjours éloigné de lui de la longueur de la Pique, il se l'enfonça lui-mesme toute entiere dans le corps à force de bras, & à travers de toute sa longueur alla tuer celui qui l'avoit blessé. Ce fait est bien inventé, s'il n'est pas entierement véritable.

Quand nous arrivasmes à *Polaure*, le Gouverneur de l'Isle pria le Capitaine de nostre

Vaisseau de ne pas permettre à nos gens d'avancer trop dans l'Isle, parce qu'il n'y avoit, disoit-il, que trois ou quatre jours qu'un Forban *a*, qui avoit pris Pavillon François, estoit venu piller quelques-unes de leurs habitations, & qu'il y avoit à craindre que ces Insulaires, voyant nostre Pavillon blanc, ne nous prissent pour ces Voleurs, & ne se jettassent les armes à la main sur ceux qui approcheroient de leurs Cases. Que cela fust vrai ou non, pour ménager ou le ressentiment ou la jalousie de ces Barbares, on se renferma dans un espace assez petit vers le rivage, où l'on débarqua les malades. On apportoit là de tou-

a C'est un Vaisseau Pirate qui n'a commission d'aucun Prince, & qui exerce ses brigandages indifferemment sur tous les Vaisseaux qu'il rencontre de quelque nation qu'ils soient.

te l'Isle toute sorte de rafraiss-chissemens, & le Gouverneur lui-mesme y mettoit le prix. Ce n'est point avec de l'argent que s'échange icy ce que l'on achete, ce métail estant regardé comme inutile à la vie, c'est avec du Fer. Ils en font des Instrumens pour labourer la terre, pour bastir leurs maisons, pour s'armer en guerre; & avec le fer ils se passent aisément de tout ce qui ne croist pas dans leur Isle. Une armée entiere de ces Indiens estant venuë un jour à bord du Vaisseau, chacun dans leur Canot, composé seulement de trois Planches, pour nous apporter des vivres, on leur offrit d'abord en payement de petites curiositez d'Europe, ils ne daignerent pas seulement les regarder. On leur presenta ensuite ce qu'on crut qui leur pouvoit estre de plus

d'usage, des Chapeaux, des Souliers; des Vases de Fayance. Ils se mirent à rire, comme pour montrer que nous estions de bonnes gens, de croire qu'ils fussent sujets aux mêmes besoins que nous. Enfin quelqu'un s'estant avisé de leur faire voir la teste d'un gros clou rompu, aussi-tost ils apporterent à l'envi l'un de l'autre de leurs marchandises pour avoir ce clou.

J'avouë que je désirai plusieurs fois dans cette Isle d'avoir le don des langues, pour pouvoir expliquer à ces pauvres *Malais* quelque chose de nos mysteres. A juger d'eux par les bonnes inclinations que nous leur trouvasmes, il ne seroit pas difficile de les convertir. Ils sont doux, familiers, de bonne amitié & de bonne foy. On ne sçait parmi eux ce que c'est que le larcin; je

les pratiquai plus que personne pendant le séjour que nous fismes-là; parce que j'accompagnai les malades à terre, à la priere d'un Anglois, enseigne & premier Pilote de nostre Vaisseau, qui estoit attaqué du Scorbut, & qui avoit beaucoup de confiance en moi. Le Gouverneur de l'isle eut l'honnesteté de nous loger tous deux chez lui. On ne peut dire combien les enfans de ces Insulaires me faisoient d'amitié; ils se mettoient quelquefois trois ou quatre autour de moi, m'embrassant comme si nous nous estions toûjours connus, m'apportant de petits présens, & me conduisant par tout où je voulois. J'eus mesme la permission du Gouverneur de parcourir avec un de nos Peres tout l'interieur de l'Isle. Nous estions bien-aises de voir s'il n'y

avoit point là quelques Simples & quelques Plantes médecinales qui ne fussent point encore connuës en Europe. Le frere du Gouverneur voulut bien se donner la peine de nous conduire par tout. Cette Isle n'est qu'un amas de cinq ou six Montagnes; il y a peu de terres basses. Par tout on voit des Cocotiers plantez à peu-prés comme les vignes en Europe; les habitations sont dispersées de costé & d'autre. On diroit, à voir l'Isle sans Villes ni Villages, qu'elle est entierement déserte; neanmoins tout y fourmille de monde, & dans ce monde on ne voit ni filles ni femmes; elles sont là, comme dans le reste de l'Asie, presque toûjours renfermées.

On ne resta à *Polaure* qu'autant de temps qu'il estoit necessaire pour rétablir les malades;

aprés huit jours ils furent presque tous guéris. On appareilla avec un tres-bon vent, & en peu de temps on s'éleva à la hauteur du *Paracel*, c'est un effroyable Rocher de plus de cent lieuës ; décrié par les naufrages qu'on y a fait de tout temps : il s'étend le long des costes de la *Cochinchine a*. L'Amphitrite à son premier voyage de la Chine pensa y perir. Les Pilotes croyoient en estre bien loin ; & il se trouva qu'ils en écorroient encore un endroit, où la Mer n'avoit que quatre à cinq brasses d'eau. Dans ce danger ils firent vœu, s'ils échappoient, de bastir à *Sancian* une Chapelle sur le tombeau de S. François Xavier ; ils furent exaucez & échapperent comme

a Ce Royaume a le *Tonquin* au Nord, & les Royaumes de *Cambege* & de *Siam* à l'Occident.

par une espece de miracle. Nous ne jugeasmes pas à propos de nous en approcher plus prés que de 80 ou de cent lieuës. Faire naufrage sur ces terribles Rochers & estre perdu sans ressource, n'est presque qu'une même chose. On ne sçait que sept ou huit Matelots Chinois, qui en ayent apporté des nouvelles par une avanture des plus surprenantes. Leur Vaisseau s'étant brisé, ils gagnerent à la nage quelques petits Isleaux ou Rochers qui s'élevoient là au dessus de la Mer; ce n'estoit que pour prolonger leurs vies de quelques jours, & ils s'attendoient bien d'y mourir de faim tost ou tard; mais la Providence veilla sur leurs besoins, & ne les abandonna pas dans une si grande extrémité. Des bandes d'Oyseaux venoient se reposer

ſur ces Rochers, & ſe laiſſoient prendre à la main. Le Poiſſon ne leur manquoit pas; ils n'avoient qu'à deſcendre au pied de leurs Rochers, où ils trouvoient toûjours des Huitres ou des Crabes; l'ingénieuſe néceſſité leur avoit meſme appris à ſe faire des habits avec les plumes de ces Oyſeaux qui leur ſervoient de nourriture. Ils buvoient l'eau qui tomboit du ciel; quand il avoit plû, ils l'alloient ramaſſer dans tous les creux des Rochers. Ils veſcurent là pendant huit ans, & ne revinrent à *Canton* que ces années dernieres. Un Vaiſſeau qui s'eſtoit briſé ſur le *Paracel*, leur fournit du bois pour faire une eſpece de gatimaron *a*, ſur lequel ils oſerent enfin braver les dangers de la Mer. Ils furent aſ-

a C'eſt un radeau qu'on fait de Planches & autres bois liez enſemble.

sez heureux pour gagner la grande Isle d'*Haïnan a*, d'où ils se rendirent ensuite icy.

Aprés avoir doublé le *Paracel*, il ne paroissoit plus aucun fâcheux accident à craindre. Il n'y avoit pas encore cinq mois que nous estions partis de France, nous touchions presque déja aux terres de la Chine, n'estant pas à plus de cent cinquante lieuës de *Canton*. Il ne restoit plus qu'une promenade, chacun s'applaudissoit d'une si heureuse navigation. Nos Pilotes disoient que jamais Vaisseau European n'estoit venu si vîte à la Chine. Mais tandis que chacun calculoit le jour auquel nous devions arriver au Port, Dieu se préparoit à exercer nostre constance plus de

a Cette Isle est au midy de la Chine, vis à vis la Partie Occidentale de la Province de *Canton*.

quatre mois par des orages & des tempestes; de sorte qu'il nous devoit cent fois plus coûter d'entrer à la Chine que d'y venir.

Nous estions par le travers du Golphe de la Cochinchine, lorsqu'un de ces terribles vents, qui infestent les Mers de la Chine & du Japon, vint fondre sur nous. Son coup d'essay fut d'abbattre nostre mast de beaupré *a*, & ensuite celui de Misaine *b*, qui tombant avec un fracas épouventable dans la Mer, emporterent tous les Matelots qui étoient dessus. C'étoit le matin, je tâchois alors de réparer par un peu de sommeil le temps de la nuit que j'avois employé à assister à la mort nostre premier Pilote An-

a C'est le Mast qui est couché sur la Prouë du Vaisseau.

b C'est le second Mast du Vaisseau, il est vers la Prouë, entre le grand Mast & le Mast de Beaupré.

glois

glois. La secousse du Vaisseau m'éveilla, j'accourus où j'entendis crier : Quel spectacle ! un effroyable abbatis de masts & de vergues, qui flottoient pesle-mesle, & que les vagues poussoient avec impétuosité sur le flanc du Vaisseau; des Cordages qui les y retenoient encore, & qu'on se hastoit de rompre à grands coups de hache ; des Matelots blessez, qui crioient misericorde, & qui demandoient qu'on leur tendist quelque chose pour s'aider à se débarrasser des cordages & des voiles, où ils estoient enveloppez; tout l'avant du Vaisseau nud de ses ancres & de ses agrez. Je crûs d'abord que la Prouë estoit fracassée, & que nous allions couler à fond ; mais non. Nous retirasmes neuf ou dix Matelots de la mer à demi morts, deux furent noyez.

On coupa vîte les amares des Masts rompus, & l'on ne songea plus qu'à raffermir le grand Mast, qui avoit perdu ses meilleurs appuis par la chûte des deux autres.

Tandis qu'une partie de l'équipage travailloit à cette manœuvre, nous autres Missionnaires estions occupez à raffermir le courage de ceux que la crainte d'une mort présente avoit abbatus; on entendoit des confessions, on imploroit le secours du ciel, on exhortoit tout le monde à recevoir de la main de Dieu la vie ou la mort, comme il le jugeroit à propos. Il me parut qu'en qualité d'Aumosnier je devois me donner encore plus de mouvement que les autres. Je courois par tout avertissant les Matelots qui estoient dans le travail, de faire du fond

du cœur des actes de contrition. Il suffisoit de les avertir, la vûë du danger supplée aux mouvemens pathetiques. Cependant le vent qui n'avoit agi que par surprise, commença enfin à nous assaillir à force ouverte, & à mugir de toute sa fureur dans le peu de voiles qui nous restoient. Le Mast du grand Hunier ne put tenir contre sa violence, il se cassa par le milieu & tomba sur la grande voile. On craignit qu'en s'agitant & frappant dessus à chaque roulis, il ne la déchirast. Les plus hardis des Matelots monterent à la Hune pour couper les cordages qui le tenoient suspendu, il en cousta la vie à un, sans qu'on pût conserver la grande voile ; elle fut mises en pieces aussi - bien que celle de l'Artimon *a*, de sorte

a Le Mast d'Artimon est entre le grand Mast & la Poupe du Vaisseau.

que nous n'eusmes plus aucunes voiles pour gouverner le Vaisseau dans la tempeste, mais seulement des lambeaux de toile & des filaces qui pendoient aux verges, & qui claquoient avec un bruit épouventable, comme si le corps du vaisseau se fust fracassé de toutes parts. Le plus grand danger que l'on courut fut quand le grand Mast tomba; car il tomba à son tour comme les autres, & cent autres plus forts seroient tombez, tant la tempeste estoit violente. Autour du grand Mast il y a quatre Pompes, qui descendent jusques au fond du vaisseau. Quand le grand Mast tombe sur quelqu'une, elle creve le vaisseau par en bas, & il s'y fait ordinairement une voye d'eau, à laquelle il n'est pas possible de remédier. Heureusement pour

nous le nostre tomba comme si l'on eust dirigé sa chûte. La Dunette ou la Chambre des Pilotes fût emportée par le vent un moment aprés; c'estoit à chaque instant un nouveau malheur.

Pour appaiser la colere de Dieu & nous attirer la protection des saints Patrons, à qui nous avions confiance; on me chargea de faire deux vœux au nom de tout l'Equipage. Le premier estoit pour *Canton*. On promettoit, en cas qu'on y arrivast heureusement, de dire à l'honneur de S. François Xavier une Messe votive, où tous ceux qui estoient dans le vaisseau feroient leurs dévotions. L'autre vœu estoit pour la France, où, si l'on pouvoit retourner, on s'engageoit à mettre dans quelque Chapelle de la sainte Vierge un

grand Tableau, qui representant l'image de noſtre démaſtement, éterniſaſt noſtre reconnoiſſance, & appriſt à la poſterité, à qui nous avions eu recours dans des dangers ſi évidens.

On ne reclame pas en vain le nom de la Mere de Dieu, ni du grand S. François Xavier en des mers, qui ſont ſi fameuſes par leurs miracles. Jamais vaiſſeau ne fut plus agité pendant prés de vingt-quatre heures que dura encore la tempeſte. Cent fois des coups de mer venant ſe briſer contre les flancs du vaiſſeau dûrent le mettre en pieces; cent fois nous duſmes eſtre enſevelis ſous les vagues groſſes comme des Montagnes, que le vent élevoit & déchargeoit ſur nos Ponts. Enfin c'eſt un miracle, que nous eſtant laiſſez dériver au gré des courans & de la tem-

peste, à travers une mer toute hérissée de pointes de rochers, nous n'allasmes pas donner contre quelqu'un. Aprés la miséricorde du Seigneur nous en sommes redevables à la puissante intercession de la sainte Vierge & de l'Apostre des Indes.

Le calme estant revenu, on remasta le vaisseau avec des huniers de rechange; cette nouvelle masture estoit pitoyable; nous allions pourtant, & mesme nous fismes peur à un vaisseau Portugais qui nous suivit de loin quelque temps, & qui n'osa jamais avancer qu'aprés avoir reconnu que nous n'estions pas en estat de courir aprés lui. Enfin on découvrit *Sancian*; nous eussions bien voulu y aborder. Les graces que S. François Xavier venoit de nous faire méritoient assez que nous allassions en pele-

rinage à son Tombeau ; il n'y eut pas moyen alors ; le vent estoit bon, & il falloit se haster d'arriver à *Canton* avant le changement de *Mouson*. *a*

Nous avançasmes jusqu'aux Isles des Larrons *b*, à l'ouverture de la passe de *Macao c*. Avec quatre heures de vent nous estions rendus au Port ; mais un calme soudain nous arresta-là, & Dieu nous remit à de nouvelles épreuves. Sur le soir on apperçut de grandes lames de

a. En ce païs-là le vent souffle pendant six mois de l'Est à l'Ouest, & pendant six autres mois de l'Ouest à l'Est ; & c'est ce qu'on appelle *Mouson*.

b Ces Isles qui sont à l'entrée du Golphe de *Macao*, sont bien différentes des Isles des Larrons, à qui la feuë Reine d'Espagne Marie-Anne d'Autriche a donné son nom, & qu'on appelle aujourd'hui *les Isles Marianes*, dont on a donné l'Histoire au public depuis quelques années

c Ville de la Chine qui appartient aux Portugais.

mer se déployer de l'Orient, un ciel en feu & tout rouge de nuages, un clapotage de marée irrégulier, un vent qui n'alloit que par bouffées & par tourbillons, tous funestes présages d'un Ouragan prochain. La chalouppe estoit allée au vaisseau Portugais demander un Pilote qui sçust la Carte du païs & qui pust nous conduire au plus viste dans quelque Port entre les Isles qui sont là aux environs. Le Capitaine Portugais se contenta de répondre que, quand il seroit à *Macao*, il en envoyeroit un avec des batteaux à remorque; aprés quoi il alla lui-mesme se mettre à l'abri sous les Isles voisines. Nostre vaisseau estoit trop gros pour le suivre. Le parti qu'on prit fut de relascher à *Sancian*, que nos Pilotes connoissoient, & dont ils avoient sondé

les costes au voyage précedent.

Ainsi donc le lendemain matin le ciel & la mer s'estant montrez plus menaçans que jamais, on leva l'ancre, & l'on fit vent arriere vers *Sancian.* Le ciel se découvrit un peu ; mais le vent n'en devint que plus violent. Il y avoit dequoi voir ces admirables élevations de la mer, dont parle le Prophete ; car en peu de momens elle entra dans sa plus grande fureur. Mais nous n'estions pas assez tranquilles pour contempler les merveilles d'un si terrible spectacle ; & c'est en y repensant aujourd'hui que nous ne sçaurions nous empêcher de loüer & de craindre celui qui en est l'Autheur.

L'ouragan faisoit un désordre effroyable au dehors & au dedans de nostre vaisseau; il enfonçoit nos voiles comme des toiles

d'araignée; nos foibles antennes se brisoient; toute la masture, qui n'estoit que de pieces mal assorties, se démembroit de toutes parts ; on n'avoit pas plustost remédié à un mal qu'il falloit courir à l'autre. Ceux qui estoient dans la Chalouppe crioient misericorde; à chaque vague qui les élevoit ils croyoient que c'estoit fait d'eux; parce que le vaisseau qui alloit rapidement de la pointe de cette Montagne d'eau, les rentraisnoit en bas & les faisoit retomber comme la foudre en culbutant sur l'arriere du vaisseau. Nos Officiers les rassuroient de dessus les galeries le mieux qu'ils pouvoient. Cependant un morne silence regnoit sur le bord; la frayeur paroissoit sur les visages & peignoit ce que chacun portoit au fond de l'ame. Certainement rien

n'est plus terrible que d'eſtre ſi prés des terres, accueilli d'une tempeſte, avec un vaiſſeau auſſi mal en ordre & auſſi délabré qu'eſtoit le noſtre. Mais ce qui allarma davantage, c'eſt que quand on fut prés de *Sancian*, on ne vit pas où l'on pourroit ſe mettre à l'abri.

Il y a trois bayes du coſté du Midy; les deux premieres eſtoient trop étroites & peu ſeures; à l'entrée de la troiſiéme on voyoit comme une barriere de briſans. Les Pilotes n'eurent jamais l'aſſurance d'y entrer. Monſieur de la Rigaudiere, contre le ſentiment de tous, jugeant que ces prétendus briſans n'eſtoient qu'un refoulement de marée, fit avancer hardiment tout au travers, & nous trouva un abry que nous aurions en vain cherché ailleurs.

On laissa-là tomber l'ancre, quoiqu'on ne se crust pas tout-à-fait hors de danger. Nous fusmes bercez encore pendant deux nuits, & nous n'eusmes point de repos, qu'un Pilote Chinois de *Sancian* ne nous eust fait moüiller à la veuë du tombeau de saint François Xavier. On le salua en arrivant par cinq coups de canon ; on chanta ensuite le *Te Deum* avec les Litanies du saint Apostre. Le Pere de Fontaney revestu de ses habits Chinois d'Envoyé de l'Empereur, lui fit le *Kotheou*, c'est à dire les génufléxions & les prosternations qu'on fait à la Chine, quand on veut honorer extraordinairement quelqu'un : cela en presence de plusieurs Chinois de *Sancian*, qui paroissoient tout extasiez, & qui s'applaudissoient d'avoir

chez eux le tombeau d'un homme qui fust en si grande veneration parmi les Européans.

Le danger que nous venions de courir, car au sentiment de nos Officiers celui du jour de nostre démastement ne fut rien en comparaison ; le danger, dis-je, détermina M. de la Rigaudiere à ne plus hazarder le vaisseau sur une mer si orageuse avec une masture aussi-mal assortie. On tint conseil, & il fut résolu que le Pere de Fontaney iroit par terre à *Canton* demander pour le vaisseau du secours aux Mandarins ; que Messieurs les Directeurs du commerce de la Chine l'accompagneroient ; que sans attendre que le vaisseau y arrivast, on feroit toujours travailler à une nouvelle masture & à la carguaison, afin qu'on pust retourner en Europe

dés le mois de Janvier. Le Pere de Fontaney, avant que de partir, alla dire la Messe à la Chapelle que nos Peres Portugais ont élevé depuis un an sur le tombeau de saint François Xavier, & s'embarqua ensuite pour *Coang-haï*, où il arriva le jour de Saint Laurent. Il nous envoya de cette Ville, qui est à quatre ou cinq lieuës au Nord de l'Isle de *Sancian*, une Galere de vingt-quatre rameurs, afin que pendant son absence nous allassions, quand nous voudrions au tombeau de l'Apostre des Indes recueillir le feu sacré d'un zéle vraiment apostolique. C'est ce que nous taschasmes de faire durant l'espace de prés de trois semaines que nous restasmes dans cet ancrage éloigné de deux lieuës du tombeau. On y alloit souvent dire

la Meſſe, & nous euſmes la conſolation de voir tout l'Equipage y venir par bandes pour honorer le Saint, & pour y communier. La Chapelle que les Jéſuites Portugais y ont fait baſtir, eſt aſſez jolie ; ce n'eſt que du plaſtre, mais les Chinois ont répandu ſur ce plaſtre leur beau vernis rouge & bleu, qui rend les dedans tres-propres & tres-brillans.

Pour ce qui eſt de l'Iſle de *Sancian*, nous ne l'avons pas trouvée ni ſi bien cultivée ni ſi peuplée qu'on l'a publié ; aprés avoir eu tout le loiſir de la reconnoiſtre & en dedans & en dehors, pendant prés de deux mois que nous n'avons fait que coſtoyer ſes environs. *Sancian* a prés de quinze lieuës de tour ; il y a trois ou quatre Villages, dont les habitans ſont preſque

tous de pauvres pescheurs. Autour de leurs habitations ils sement un peu de ris pour leur subsistance ; du reste ils vivent de leur pesche. Quand ils y vont, c'est toûjours de compagnie ; de loin on diroit d'une petite armée navale. Nos Peres Portugais, depuis qu'ils y ont basti la Chapelle, ont converti quelques habitans de l'Isle. Leur dessein est d'establir une Mission dans la Ville de *Coang-haï*, qui n'est qu'à quatre ou cinq lieuës, comme nous avons dit, & d'où celui des Peres, qui y demeurera, fera des excursions à *Sancian* & aux Isles voisines. Ainsi ils esperent que ce lieu sanctifié par la mort de l'Apostre des Indes, ne sera plus prophané par le culte des Idoles ; & qu'ils y auront bien-tost une fervente Chrestienté.

Sur la fin du mois d'Aoust nous apperçusmes un matin trois Galeres chargées de Bannieres, de Pavillons, d'Etendarts, de Lances, de Piques, de Tridents, & sur tout de grosses Lanternes, autour desquelles on lisoit en caracteres Chinois les titres de la dignité d'Envoyé de l'Empereur. Du milieu d'une foule de Rameurs & de Soldats Chinois se faisoit entendre une Musique composée d'un Timbre de cuivre, & d'un Cornet à bouquin, qui servoient comme de basse & d'accompagnement à un Fifre & à deux Flustes du païs. C'estoit le Pere de Fontaney avec toute sa suite de *Tagen*, c'est à dire d'Envoyé de l'Empereur. Ce qui nous réjoüit davantage, fut qu'on nous apporta de nouveaux Masts & des Vergues, qui, quoique foi-

bles, pouvoient neanmoins, en attendant que la grande masture fust preste, suffire pour faire les cinquante lieuës qui restoient de *Sancian* à *Canton*. Pendant qu'on les plaçoit, le Pere de Fontaney receut la visite du Mandarin de *Coang-haï*, qui se fit avec toutes les ceremonies Chinoises ; & nous allasmes nous autres contenter pour la derniere fois nostre devotion, au tombeau de saint François Xavier.

Dés le soir on leva l'ancre, les trois Galeres du *Tagen* nous escortant plustost par honneur que par nécessité. Le Pere de Fontaney vouloit les envoyer nous attendre à l'embouchure de la riviere de *Canton* ; mais les Courans, le mauvais temps, les vents contraires, les orages même n'ayant pas permis à

l'Amphitrite de s'éloigner de plus d'une lieuë de *Sancian*, dans l'eſpace de dix jours, il ſe détermina à ſe ſervir de ces Galeres pour tranſporter les Miſſionnaires à *Canton*. Il s'agiſſoit de voir qui demeureroit Aumoſnier ſur l'Amphitrite. Comme j'eſtois celui des Miſſionnaires qui avoit le moins beſoin de repos, & que d'ailleurs j'eſtois en poſſeſſion de cet emploi depuis noſtre départ d'Europe, le Pere de Fontaney me laiſſa ſur le vaiſſeau avec le Pere Contancin. Nous diſmes donc adieu à nos chers Compagnons, qui s'embarquerent avec le Pere de Fontaney, & qui en trois jours arriverent heureuſement à *Canton*.

Comme la ſaiſon des vents d'Eſt n'eſtoit pas encore venuë, on eſperoit que l'Amphitrite

pourroit en s'aidant des marées se traisner jusqu'à *Canton*, ainsi qu'il avoit fait le voyage precedent; mais à ce premier voyage il n'estoit pas dans un si mauvais estat. Cependant nous fismes tout ce qui dépendoit de l'art & du travail; on appareilloit plusieurs fois le jour, quelquefois on avançoit, souvent on reculoit; de sorte qu'en trois semaines nous ne pusmes venir que jusqu'auprés de *Nicouko*, à sept ou huit lieuës de *Sancian*. Monsieur de la Rigaudiere voyant que le voyage traisnoit trop en longueur, écrivit à *Canton* qu'on vinst au-devant de nous avec une *Somme* Chinoise, sur laquelle il déchargeroit les presens de l'Empereur & les effets de Messieurs de la Compagnie de la Chine. Le Pere de Fontaney se disposoit à faire ce

que ſouhaitoit Monſieur de la Rigaudiere, lorſque nous fuſmes accueillis d'une troiſiéme tempeſte, plus terrible que les deux precedentes, & qui, au naufrage prés, nous fit tomber ſucceſſivement dans tous les malheurs qu'on peut éprouver ſur la mer.

Je commence, mon tres-cher Pere, à me laſſer de vous décrire des tempeſtes, & ſi celle-cy n'avoit quelque choſe de bien particulier, je n'en parlerois pas. Mais que voulez-vous? Ce n'eſt point icy un Roman, où il ſoit libre de diverſifier les avantures, pour le plaiſir du Lecteur. J'écris celles qu'il a plû à Dieu de nous envoyer, & je ne les écris que parce que je ſçai que vous m'aimez aſſez pour eſtre bien aiſe de ſçavoir juſqu'aux plus petites circonſ-

tances de ce qui m'est arrivé si loin de vous. Nous étions donc, comme j'ay dit, à sept ou huit lieuës à l'Est de *Sancian*, vis à vis l'Isle de *Nicouko*, avançant tous les jours un peu, malgré les vents & les marées contraires, lorsqu'un ouragan, ou plustost un de ces Typhons des mers de la Chine, qui sont un assemblage de tous les vents à la fois nous rejetta à plus de quarante lieuës au loin.

Nous eusmes quelques présages de cette tempeste, & M. de la Rigaudiere vouloit faire entrer le vaisseau dans un assez bon Port, qui est au Nord de *Nicouko*. On l'avoit sondé deux jours auparavant, en y allant enterrer nostre premier Pilote Anglois. Mais le Pilote Chinois, sous la conduite de qui estoit alors nostre vaisseau, se

mit à rire de ce que nous avions peur, & nous promit pour le lendemain un vent qui nous mettroit dans le Port de *Macao*. Un Capitaine est obligé de se fier à l'experience des Pilotes costiers. L'habileté prétenduë de celui-cy nous fit demeurer fermes sur nos ancres ; mais nous ne tardasmes pas à nous en repentir. Nous estions assez au large ; vers les onze heures du soir il vint du Nord un vent terrible accompagné de pluye, qui nous fit chasser sur nos ancres, & nous éloigna encore plus des terres. Tout le monde fut obligé de sortir du lit, parce qu'il pleuvoit au dedans du vaisseau comme au dehors. On disposa jusqu'au jour ce qui estoit necessaire pour s'aller mettre quelque part en lieu de seureté ; mais le matin la mer se

trouvant

trouvant trop grosse on ne put jamais lever l'ancre ; il fallut en couper le cable, & la laisser-là. Il n'estoit plus temps de songer à se jetter dans le Port de *Nicouko*, parce que le vent venoit de là. On prit donc le parti de retourner à nostre ancien azyle de *Sancian* ; mais en y allant nostre grande voile se déchira : bien-tost aprés le Mast de Misaine se rompit, & la voile d'Artimon s'enfonça ensuite. On en rechangeoit à la haste de toutes neuves ; mais les vents des mers de la Chine ne sont pas comme les autres. Nous ne pusmes jamais tenir aucune voile pour conduire le vaisseau, & nous fusmes enfin obligez de nous laisser aller au gré des vents & à la misericorde du Seigneur.

Pour surcroist de malheur le ciel devint si noir, & la pluye

ſi épaiſſe qu'on ne voyoit plus où l'on alloit. Nous eſtions cependant abbatus comme dans un cul-de-ſac, ayant de tous les coſtez des terres où le vent nous portoit. Comment les éviter ? On devoit eſtre deſſus avant que de pouvoir prendre aucune précaution. Monſieur de la Rigaudiere fit mettre au hazard une grande voile toute neuve, qui nous ſervit dans l'occaſion. On vit la terre qui ne paroiſſoit pas à plus d'un quart de lieuë ; ce n'eſtoit que des Rochers eſcarpez ; la mer y briſoit avec tant de fureur que nous deſeſperions de pouvoir jamais nous ſauver-là ; mais il ne paroiſſoit pas poſſible de faire route ailleurs. Chacun ſe crut perdu ; on ſe diſpoſa à la mort, & on crioit par tout miſéricorde. Nous entendiſmes plu-

sieurs confessions, & aprés nous estre recommandez à Dieu, nous ne songeasmes plus qu'à courir de tous costez, pour préparer les autres à bien mourir. On alloit toucher, & il n'y avoit plus qu'un bon coup de fusil de nostre vaisseau à un horrible Rocher, qui estoit à la pointe d'une Isle nommée *Outcheou*, on tascha de virer & de l'éluder, en prenant le vent de travers avec la grande voile; le canot & la chalouppe retardant ce mouvement, on coupa leurs amares, aprés avoir sauvé les hommes qui estoient dedans. La grande voile se déchira encore en plusieurs endroits; mais trois ou quatre bouffées de vent qu'elle avoit reçuës, firent détourner le vaisseau, & nous évitasmes la pointe d'*Outcheou*; estant tombez ensuite

ſous le vent de cette iſle, nous ne la craigniſmes plus; mais il y en avoit encore une infinité d'autres, & la tempeſte ne faiſoit que commencer, faute de pouvoir s'ayder des yeux en plein midy, à cauſe du temps noir & de la pluye, on ſe ſervoit inceſſamment de la ſonde pour voir par la diminution du fond, ſi l'on s'approchoit des Iſles ou de quelque Banc de ſable. Noſtre ſeule reſſource eſtoit une groſſe ancre qu'on prétendoit moüiller, quand le fond ne ſe trouveroit plus que de dix à douze braſſes d'eau; mais toutes les ancres imaginables ne raſſeurent gueres en ces faſcheux momens. Nous eſtions aux priſes avec une mer furieuſe & des vents déchaiſnez, nous ne ſçavions où nous eſtions, ni où nous allions. Nous ſçavions

seulement que nous estions environnez de perils & d'écueils. Nous eusmes recours tout de nouveau à celui qui commande à la mer & aux vents, & résignez à tout ce que sa Justice voudroit bien ordonner de nous, nous esperasmes qu'il se souviendroit de ses anciennes misericordes.

Aprés le danger d'*Ou-tcheou* j'avois fait à la sollicitation & au nom de tout l'Equipage, un vœu à sainte Anne d'Auray; c'est une petite Ville de Bretagne, où cette sainte est particulierement honorée des Navigateurs, quand ils reviennent de quelque grand voyage. Ils promirent, s'ils retournoient en France, d'y aller tous à pied & d'y faire leurs devotions dans la fameuse Chapelle de cette Sainte. Ces sortes de vœux

ſe font toujours les larmes aux yeux & avec de grandes marques de componction dans le cœur. Il ne falloit point exciter la devotion des Matelots, c'eſtoient eux qui les premiers nous conjuroient de reciter des prieres. Les plus fervens m'amenoient leurs compagnons nouveaux convertis à confeſſe ; & quelques-uns qui depuis huit ou dix ans n'avoient point voulu approcher des Sacremens, & n'eſtoient Catholiques que par reſpect humain, ſe convertirent ſincerement, & ont mené depuis ce temps-là une vie tres-édifiante. Nous avions alors avec nous deux Miſſionnaires des Miſſions Etrangeres ; Meſſieurs Baſſet & Beſnard ; ils s'eſtoient trouvez dans le vaiſſeau quand nous fuſmes ſurpris de la tempeſte vers

Nicouko. Comme ils ne devoient pas retourner en France, non plus que le Pere Contancin & moi, nous convinsmes de faire tous quatre en particulier un vœu à l'honneur de nos Anges Gardiens. C'estoit leur feste le lendemain ; nous les priasmes donc d'estre nos guides en un si grand danger, & ce fut sans doute par leur assistance, & par celle de la Sainte dont les Matelots avoient imploré le secours, que nous en sortismes enfin.

Le reste du jour & la nuit suivante la guerre fut toujours horrible entre la mer & les vents. Vers le minuit le fond ne s'estant plus trouvé que de douze brasses, on laissa tomber la grosse ancre qui nous restoit. Je ne puis vous representer les agitations de nostre vaisseau.

Imaginez-vous un Lion en furie qui tasche de se débarrasser & de rompre sa chaisne, & qui enfin en vient à bout. Dés les cinq heures du matin le cable, quoique tout neuf, rompit, & nous nous vismes plus que jamais à la merci de la Providence, replongez dans de nouveaux périls. On délibera, si on tascheroit de se rejetter dans la grande mer, au hazard d'estre portez par les courans vers l'Isle d'*Haïnan*, où nos Cartes nous montroient pourtant une infinité d'écueils & de bancs de sables, ou bien si l'on feroit coste, résolus d'échoüer sur le premier endroit qui nous paroistroit favorable, afin de sauver nos vies & une partie des marchandises. Tout le monde fut de ce dernier avis. Le matin on découvrit assez loin de nous des

terres, on y mit le Cap *a*, mais afin de pouvoir au moins choisir l'endroit où nous voudrions faire naufrage, on tira toutes les voiles, mesme celles d'étai *b*, & on s'en servoit le mieux qu'on pouvoit pour gouverner le vaisseau; la plusspart furent rompuës & mises en pieces; parce que la tempeste ne diminuoit point, & ne donnoit pas même un moment de relâche.

Enfin on arriva à la vûë de trois terres, dont l'une estoit celle de la Chine, & les autres celles de deux Isles désertes & escarpées. Il s'agissoit de voir où l'on iroit échoüer. Ceux qui avoient le plus d'envie de se sauver, souhaittoient qu'on allast

a C'est un terme de marine, qui signifie qu'on dirigea la route du Vaisseau de ce costé-là.

b Ce sont des voiles triangulaires qui se mettent sans vergues aux Etais du Vaisseau.

droit à la grande terre de la Chine ; mais le vaiſſeau ne s'y ſauvoit pas, & il ſe ſeroit infailliblement briſé ſur les Rochers, qui paroiſſoient ſur la route à plus d'une demi-lieuë du bord. M. de la Rigaudiere prit une réſolution plus ſage ; il fit tourner vers l'Iſle la plus avancée en mer, ne doutant pas que derriere cette Iſle il ne duſt trouver quelque abri & quelque bon moüillage. Par un coup du ciel le vent ſe ralentit un peu dans ce moment. On prit ce temps favorable, & avec la ſeule Civadiere *a* attachée au tronc, qui reſtoit du Maſt de Miſaine, & la voile d'Artimon, on cingla par le milieu du canal qui eſt entre les deux Iſles, toujours la ſonde à la main juſ-

a C'eſt la voile du Maſt de Beaupré.

qu'à ce qu'on trouvast du fond & une mer plus tranquille sous le vent de la derniere Isle. Ce fut là que nous moüillasmes d'abord avec une assez petite ancre. Le lendemain on appareilla encore pour se mettre plus au large, parce qu'on s'apperçust que dans les basses marées peu s'en falloit que le Gouvernail du vaisseau ne tallonnast, & ne se brisast en frappant sur le fond.

Nous ne sçavions où nous estions, & nous n'avions ni Chalouppe ni Canot pour aller à la découverte. On tira quelques coups de Canon pour avertir les Chinois de nostre embarras, & du besoin que nous avions de leur secours. Pendant deux jours rien ne parut; neanmoins avec nos Lunettes d'approche il nous sembloit voir tout le long

de la coste de beaux Ports, des Villes murées & des Pagodes. Faute de Chalouppe & de Canot pour aller à terre, nous fismes avec de vieux morceaux de Masts & d'Avirons brisez, une espece de Gatimaron ou de Radeau. La construction n'en estoit pas difficile, & ne retarda pas long-temps. Comme on en faisoit l'épreuve & qu'on essayoit si avec ce méchant amas de planches il estoit possible d'aller braver les écueils & les monstres de la mer, des bateaux Chinois parurent. C'estoit le Mandarin d'armes, qui ayant oüy nos coups de Canon, envoyoit reconnoistre qui nous estions. Nous apprismes de ces Chinois que nous estions à la rade de *Tien-pay*; que l'Isle où nous avions moüillé s'appelloit *Fan-li-chan*, c'est à dire, l'Isle

des Poules, parce que les Chinois, en passant prés de là dans leurs voyages de mer, avoient coustume de laisser quelques Poules dans l'Isle à l'honneur d'une Idole qu'ils reverent, pour avoir un vent favorable. Ils ajouterent qu'à une lieuë, dans les terres, estoit la Ville de *Tien-pay*; que le Mandarin d'armes s'appelloit *Li-tou-sse*, & qu'il n'y avoit pas long-temps qu'il estoit arrivé de *Macao*.

Au nom de *Li-tou-sse* nous nous récriasmes, & nous benismes la Providence de ce qu'au fort de nos plus grands malheurs, elle nous faisoit tomber entre les mains du meilleur ami que les François eussent à la Chine. Ce Seigneur estant Mandarin d'armes à *Macao* leur avoit déja donné mille marques

de bienveillance, & leur avoit rendu tous les ſervices qui dépendoient de lui ; de ſorte que Meſſieurs de la Compagnie de la Chine, qui en avoient eſté informez en France avoient mis entre les mains de M. de la Rigaudiere un beau Sabre pour lui en faire preſent. Meſſieurs Baſſet & Beſnard, qui ſçavoient le Chinois, furent députez pour lui aller demander un bon Pilote, qui connuſt la coſte ; des bateaux qui remplaçaſſent noſtre Chaloupe ; des Proviſions de bouche pour nous ravitailler, car noſtre biſcuit avoit eſté gaſté par l'eau de la mer ; de la chaux pour racommoder le Four qui avoit eſté abbatu par les grands roulis de noſtre vaiſſeau ; enfin des Meſſagers qui allaſſent porter de nos nouvelles à Meſſieurs les Directeurs,

du commerce de *Canton* & au Pere de Fontaney, que nous sçavions devoir estre fort en peine de nous, en ne nous retrouvant pas à *Nicouko* ni à *Sancian*.

On ne peut marquer plus de zéle que le Mandarin *Li-tou-sse* en fit paroistre, pour nous donner tout ce que nous lui demandasmes; & pour rendre ainsi quelque service à nostre Nation, il envoya trois Galeres nous saluer, & nous faire offre de sa maison, si nous voulions aller à terre. Mais il se donna de bien plus grands mouvemens encore quand il sçut que le vaisseau estoit chargé de magnifiques presens pour l'Empereur. Il y alloit de sa teste, ou du moins de sa fortune, s'ils fussent venus à perir dans l'étenduë de sa Jurisdiction. Car à la Chine plus encore qu'ailleurs,

on juge de la bonne conduite des gens par le ſuccés, & on rend ſouvent les Mandarins reſponſables des faſcheux accidens qui arrivent, quoiqu'il n'y ait pas de leur faute. Il dépeſcha donc au pluſtoſt des Exprés aux Mandarins qui lui eſtoient ſuperieurs, au Viceroy de *Canton*, au *Tſong-tou*, qui eſt comme le Gouverneur de deux Provinces, tant pour recevoir leurs Ordres, que pour ſe décharger ſur eux d'une partie du ſoin & de l'inquiétude où il ſe trouvoit à noſtre occaſion. Pendant qu'il prenoit avec eux des meſures ſur ce qui nous regardoit, il nous arriva encore dans la Rade meſme de *Tien-pay*, une diſgrace qui lui donna, auſſi-bien qu'à nous, beaucoup d'inquiétude.

Comme l'Iſle de *Fan-ki-chan* nous avoit ſervi d'abri contre

les restes de la derniere tempeste, on crut que nous pourrions hyverner-là. On s'y estoit affourché avec trois méchantes petites ancres qui nous restoient, & on avoit desagréé le vaisseau, comme s'il eust esté dans un bon Port. On songeoit déja à bastir dans l'Isle un Hospital pour les malades, lorsque Dieu tira encore des trésors de sa colere un de ces furieux Ouragans, dont il nous avoit déja plus d'une fois chastiez. Pour le coup il faut l'avoüer, nous fusmes un peu abbatus & humiliez sous la main puissante de Dieu. Jusqu'alors j'avois regardé d'un œil assez tranquille tous les orages ; le bon effet qu'ils produisoient dans nostre Equipage en réveillant le souvenir des sentimens salutaires, que nous avions tasché de lui

inſpirer durant la traverſée, me conſoloit de toutes nos fatigues ; je les animois à ſouffrir patiemment, dans l'eſperance que Dieu y mettroit bien-toſt fin. Mais voyant qu'il redoubloit ainſi coup ſur coup, ſans nous donner ſeulement huit jours de relaſche, je n'oſois plus les exciter qu'à la reſignation à ſes ſaintes volontez. Battus de cette nouvelle tempeſte nos vies ne tenoient plus, pour ainſi dire, qu'à de foibles cables ; encore ſe déchiroient-ils à veuë-d'œil, & à chaque demi-heure on eſtoit obligé de les regarnir & de les matelaſſer. S'ils ſe fuſſent rompus comme dans la derniere tempeſte, nous ne ſçavions où aller échoüer, car le vent venant avec une fureur épouvantable de l'Iſle meſme de *Fan-ki-chan*,

ce costé nous estoit fermé ; il auroit fallu périr au milieu de la Rade de *Tien-pay*, où tout est plein de bancs & de bas fonds, à plus d'une lieuë & demie du rivage ; d'où vrai-semblablement personne n'eust pû gagner la terre. Ces inquiétudes durerent pendant plus de vingt-quatre heures. Jamais journée ne m'a paru si longue. Ce qui m'allarmoit n'estoit pas mon danger particulier ; graces à Dieu les épreuves passées m'avoient préparé à tout ; & je croi que j'eusse consenti volontiers à faire naufrage, si j'avois pu, comme Jonas, délivrer à mes risques, tous ceux qui estoient sur le vaisseau. Ma douleur & ma crainte estoient, que Dieu ne sauvast pas tant de pauvres gens qui avoient paru l'invoquer avec beaucoup de foy ;

& qu'on viſt perir au Port un Navire chargé de toutes les reſſources & de tous les fonds neceſſaires pour l'établiſſement de noſtre Miſſion. Je me réſignois neanmoins à tout ce qu'ordonneroit ſa Providence, qui parmi tant d'épreuves ne nous avoit point abandonné.

Tandis que nous luttions de la ſorte avec la mer & les vents, le pauvre Mandarin *Li-tou-ſſe*, eſtoit ſur le rivage, plus mort que vif, de la crainte qu'il avoit que nous n'euſſions eſté enſevelis ſous les eaux avec les preſens de l'Empereur. Dès que le temps ſe fut un peu éclairci, il monta ſur les hauteurs de *Tien-pay*, avec des Lunettes d'approche pour nous reconnoiſtre. Auſſi-toſt qu'il nous apperceut, il dépeſcha une Barque & un petit Mandarin pour nous enga-

ger à venir dans le Port mesme de *Tien-pay*, nous mettre en seureté aussi-bien que le vaisseau. Dans ce mesme temps on avoit député le *Sian-kong* [a] du P. de Fontaney à *Tien-pay*, pour prier ce Mandarin de nous envoyer des Barques; le conseil ayant résolu de jetter à l'Isle de *Fan-ki-chan*, & mesme de transporter à *Tien-pay* tout ce qu'on pourroit de la carguaison du vaisseau. *Li-tou-sse* ramassa donc à cet effet tout ce qu'il pust trouver de Barques, de Galeres, de *Sommes*, de Batteaux pescheurs dans le Port de *Tien-pay*, & nous les envoya. Nous fusmes surpris de voir venir si promptement à nostre secours cette petite armée navale. On demanda d'abord aux Pilotes Chinois si l'Amphitrite,

[a] C'est un Lettré qui sert de Catéchiste au Pere de Fontaney.

qui prenoit dix-ſept pieds d'eau, pourroit entrer dans le Port. Ils dirent que non, à moins qu'on ne priſt le moment des nouvelles ou pleines Lunes ; pendant leſquelles les marées ſont fort hautes ; qu'à l'entrée du Port il y avoit une barre, ſur laquelle on ne trouvoit ſouvent que quinze pieds d'eau ; mais que la haute marée y hauſſoit quelquefois juſques à vingt pieds. Par malheur la haute marée ne venoit que dans dix jours, & dans cinq jours on nous menaçoit encore d'un coup de vent ſemblable au dernier. On réſolut donc de ne perdre pas un moment, & de ſe ſervir, pour tranſporter les marchandiſes à terre, des Batteaux du Mandarin *Li-tou-ſſe.*

Dans le temps qu'on tiroit

les balots des *Soutes a* du magazin, il se fit une révolte parmi l'Equipage qui suspendit tout. Les Matelots ayant pris l'allarme pour eux-mesmes dans la derniere tempeste, trouvoient fort mauvais qu'on songeast plustot à mettre en seureté les marchandises que leurs vies. Ils craignoient que quand le vaisseau seroit déchargé, on ne fist plus difficulté de les hazarder encore en haute mer, & de là concluoient à ne rien laisser décharger. Cette petite sédition nous déconcerta un peu, & elle eust eu de fascheuses suites, si Monsieur de la Rigaudiere ne l'eust promptement appaisée par sa prudence & par son autorité. Cependant les balots estoient sur le Pont, prests à

a Ce sont des retranchemens qu'on fait au bas étage du Vaisseau.

eſtre déchargez ſur les Batteaux Chinois, qui eſtoient autour du vaiſſeau. Quand on eut remis le calme parmi l'Equipage, nouveau contre-temps, il arriva une groſſe pluye, qui obligea à tout remettre dans les *Soutes*, parce que ç'euſt eſté perdre les marchandiſes que de les porter à terre, n'ayant pas encore eu le temps d'y faire baſtir un magazin.

Il ſembloit que Dieu priſt plaiſir à éprouver noſtre patience, en traverſant ſucceſſivement tous nos deſſeins. On alla viſiter les gros Batteaux Chinois, pour voir du moins s'ils pourroient tranſporter quelque choſe à *Tien-pay*. Les écoutils ou les chambres ſe trouverent trop étroites pour des balots de marchandiſes d'Europe, & il fallut renvoyer ces gros batteaux à

vuide. On retint les petits batteaux pescheurs qui pouvoient porter le lendemain les Balots l'un aprés l'autre à *Fan-ki chan*, où dés ce soir-là mesme on alla bastir une case pour les mettre à couvert. Pendant la nuit les pescheurs, à qui on avoit donné des provisions en abondance, se souvenant que leurs familles, qui ne vivent que de la pesche, pourroient bien mourir de faim en les attendant, retournerent sans rien dire d'où ils estoient partis, & ne reparurent plus. Ainsi tout ce qui estoit dans le vaisseau y demeura malgré nous, & nous fusmes obligez de nous préparer à essuyer encore en cet état la cinquiéme tempeste dont on nous avoit menacez. Nous en eusmes en effet toute la peur, & elle commença avec la mesme impetuosité que les autres à

mais elle ne dura pas, graces au ciel, & ce fut-là que finirent tous nos maux.

Nous ne fusmes plus en peine que de recevoir des nouvelles du Pere de Fontaney. Nous lui avions envoyé à *Canton* & à *Coang-haï* plusieurs Exprés: Messieurs Basset & Besnard avec Monsieur Oury, Capitaine en second y estoient mesme allez pour l'informer de nos malheurs & de nos besoins; lui de son côté couroit pendant ce temps-là d'Isle en Isle, avec des perils extrêmes & de grandes inquiétudes, ne trouvant nulle part ce qu'il cherchoit, pas mesme les debris de la chalouppe ni du canot que nous avions abandonnez vers *Sancian*. Le *Houpou* cependant (c'est le Mandarin des Doüannes) arrivé de *Canton* à *Tien pay* pour ses interests,

nous dist que le Pere Pelisson Superieur de nostre Maison de *Canton* en estoit parti par mer en mesme-temps que lui, pour venir enlever au nom du Pere de Fontaney les presens de l'Empereur ; qu'en attendant on pouvoit envoyer quelqu'un avec qui il pust traiter des droits pour les marchandises. Nous admirasmes que ceux qui nous venoient inquiéter, eussent esté plus diligens que ceux qui nous cherchoient pour nous faire du bien.

Enfin un Dimanche au soir on vit deux galeres, qui paroissoient prendre la route de *Tienpay*; un moment aprés on s'apperçut qu'elles avoient le Cap sur nous ; on regarde avec les Lunettes d'approche, on voit un Pavillon qu'on croit blanc, aprés il devient jaune; enfin on y voit de gros caracteres Chinois; c'est

le *Tagen*. Une barque envoyée à la découverte nous crie que ce ſont Meſſieurs nos Directeurs de *Canton*, avec les Peres de Fontaney & Peliſſon. Auſſitôt les Soldats ſe mettent ſous les armes, on prépare une décharge de canon. La joye fut grande à l'arrivée de ces Meſſieurs, nous nous embraſſaſmes avec plaiſir. Ils nous avoient apporté des Maſts & des rafraichiſſemens. Les Chinois prierent qu'on ne tiraſt pas le canon qu'ils ne fuſſent retirez bien loin avec leurs galeres. On remaſta promptement le vaiſſeau, afin de le faire entrer plus viſte à *Tien-pay*. Le Port eſt grand & ſpacieux, mais ce ne ſont preſque par tout que des ſables, qui ſe couvrent & ſe découvrent dans les marées ; à peine y a-t-il du fond pour les

galeres Chinoises. Il n'y a qu'un bassin assez étroit, où il y a six à sept brasses d'eau ; mais pour y aller, il faut passer, comme j'ai dit, sur une barre qui n'en a que trois. On s'en approcha pourtant à la nouvelle Lune, afin de la franchir à la faveur des hautes marées ; mais le vent se trouva contraire.

Les Mandarins de *Tien-pey* vinrent là rendre leurs visites au Pere de Fontaney. On leur fit toutes sortes d'honneurs & de bons traitemens ; sur tout on n'épargna pas la poudre. Désolez de voir que nous ne pouvions entrer dans leur Port, ils nous en indiquerent un autre, environ ving-cinq lieuës plus bas. Les Pilotes Chinois interrogez, nous en dirent des merveilles ; on les y envoya sonder avec un de nos Pilotes. Cepen-

dant on retourna à l'ancrage de *Fan-ki-chan*, où le Pere de Fontaney fit charger les presens de l'Empereur, & les fit transporter à *Tien-pay*, sur une Galere qu'il avoit amenée exprés de *Canton*. Il estoit convenu avec les Mandarins qu'ils les conduiroient par terre ; le *Tsong-tou* avoit mesme demandé cela en grace, & s'estoit offert à en faire tous les frais. On donna ordre par tout de racommoder les mauvais chemins, & de préparer des *Cong-koen* (ce sont des Maisons où les Mandarins logent dans leurs voyages.) Le *Houpou* sçachant que le Pere de Fontaney estoit à *Tien-pay* en délogea au plus viste, & envoya seulement ses gens à bord de l'Amphitrite, pour en faire la visite ; mais on ne daigna pas seulement les écou-

ter. On se tenoit fiers des presens de l'Empereur que ce vaisseau avoit apportez, & l'on ne doutoit pas qu'il ne dust en reconnoissance estre exempt de tous les droits de la Doüanne, & de la véxation de cet avide *Houpou*.

Tandis que les Mandarins faisoient couvrir à *Tien-pay* avec des cordes de pailles les balots où estoient les presens de l'Empereur, & les mettoient en estat d'estre transportez sans risque par des Crocheteurs, sur des perches de bamboux; le Pere de Fontaney revint à bord me prendre & faire ses adieux. Le Pere Contancin fut alors déclaré Aumônier du vaisseau; nous disputasmes quelque temps à qui demeureroit, mais comme il est d'une mortification à ne ceder à personne les occa-

ſions de ſouffrir; le Pere de Fontaney termina le différent en ſa faveur. Ce fut le 12. Novembre 1701. que je mis le pied à la Chine pour la premiere fois, aprés huit mois d'une navigation telle que je viens de marquer. Je vous laiſſe à penſer, mon tres-cher Pere, avec quel tranſport de joye je pris poſſeſſion d'une terre, aprés laquelle je ſouſpirois depuis plus de huit ans. Je ne regrettai point d'avoir tant ſouffert en chemin, & je priai le Seigneur de continuer à me traiter, comme il a fait de tout temps ſes Apoſtres & les Prédicateurs de ſon Evangile, qui n'ont nulle part planté plus inébranlablement la Croix, que dans les endroits où ils ont trouvé plus de contradictions & de ſouffrances.

Dés le jour meſme que j'ar-

rivai à *Tien-pay* il fallut devenir Chinois dans les formes. J'en pris l'habit & le nom, car les Chinois ne sçauroient seulement prononcer ceux que nous apportons d'Europe. Tous les Missionnaires & les Marchands mesmes en arrivant sont obligez de s'adopter le nom de quelque famille du païs. Le mien est *Tan-chan-hien*. Pour ce qui est de l'usage & des manieres de cet Empire, il faut se refondre depuis les pieds jusqu'à la teste, pour faire d'un Européan, un parfait Chinois. Nous fusmes reçus dans un *Cong-koen* par les Mandarins de *Tien-pay*, & régalez à la Chinoise dés le mesme soir. C'est une profusion de viandes & de ragousts que je veux croire qui sont excellens ; mais dont il me parut que nos François ne s'accommodoient gueres. Il y avoit

de quoi contenter ceux qui ne chercheroient que la multitude & la diverſité des Mets, car on nous en ſervit de plus de quarante façons différentes. Le lendemain M. de la Rigaudiere, qui nous eſtoit venu conduire juſques-là, avoit envie de regaler à ſon tour les Mandarins à l'Européane; mais comme tous les Balots eſtoient preſts pour le départ, auſſi-bien que les Porteurs & les Soldats d'eſcorte, on ne voulut pas perdre de temps ni s'arreſter.

Deux Mandarins du *Tſong-tou* vinrent donc le lendemain ordonner la marche, & préſider à la conduite des balots de l'Empereur. Chacun des balots portoit un petit Etendart jaune avec une Inſcription Chinoiſe, pour avertir le peuple qu'on euſt du reſpect, quand ils paſ-

seroient. Les Porteurs estoient obligez de donner leur nom par écrit & quelqu'un qui les cautionnast ; un Soldat marchoit toûjours à costé, & le Capitaine répondoit de lui. Outre cela les Mandarins avec leurs gens faisoient un petit escadron volant, & prenoient garde qu'on ne s'écartast pas des grands chemins. Rien n'est plus sacré parmi les Chinois que ce qui appartient à l'Empereur ; ne fust-ce qu'une bagatelle, on la traite avec reverence, & on la conserve avec soin. J'admirai l'ordre qui regnoit dans nostre marche, nous estions plus de quatre cens hommes, en comptant le *Tagen* & les gens qui l'accompagnent ordinairement. Ces gens sont des especes de Timbaliers, de Trompettes, de Joüeurs de Cornet à Bouquin ; des Crieurs, des por-

teurs de Parasols & d'Etendarts; des Valets de pied ; des Officiers même de Justice destinez à chastier les coupables, &c. Le *Tagen* estoit porté dans un *Palankin* [a] ; nous le précedions, & nous lui tenions lieu de *Laoyés* [b]. C'est ainsi que nous sortismes de *Tien-pay*, & que nous fismes le voyage jusqu'à *Canton*.

En arrivant à *Yan-chüin-yen* ; qui est une petite Ville fort joiie, nous crusmes que tous les habitans estoient venus au devant de nous, tant il y en avoit qui bordoient de part & d'autre le chemin. Ils nous devoroient des yeux, ravis apparemment de voir pour la premiere fois de

a C'est une espece de Brancart ou de Chaise à Porteurs.

b Les *Laoyés* à la Chine sont des Lettrez du premier ordre, qui accompagnent par honneur les Mandarins dans certaines ceremonies publiques.

leur vie un *Tagen* Européan, & des barbes plus grandes qu'elles ne sont communément à la Chine. Ce que j'admirois, c'est qu'il n'y eust aucun tumulte, & qu'il regnast un profond silence au milieu de cette troupe infinie de peuple assemblé, sans pourtant qu'on vist nul Officier de Police qui parust prendre soin de les tenir dans le devoir ; ils ont cette retenuë & cette modestie de l'éducation Chinoise ; & comme j'ay dit, du respect profond que leur inspire la veuë de tout ce qui appartient à l'Empereur. Le Mandarin de *Tan-chuin-yen*, qui nous avoit envoyé la veille à plus de six lieuës de sa ville un souper tout apresté, nous accabla à nostre arrivée de civilitez & de presens. Nous fusmes logez dans un magnifique *Gong-koen*. Il falloit passer trois

cours avant que d'arriver à l'appartement du *Tagen* & des *Laoyés*; l'expoſition de ces ſortes de maiſons eſt toujours preſque au midy. Je dis preſque, car il faut, ſuivant les Loix de l'Empire, qu'elle en décline un peu. Il n'y a que le Palais de l'Empereur qui ait droit d'eſtre tourné directement au vrai midi.

De *Yan-chuin-yen* nous vinſmes à *Ho-tcheou*; nous rencontraſmes en chemin une choſe aſſez particuliere. Ce ſont des Roches d'une hauteur extraordinaire, & de la figure d'une groſſe tour quarrée qu'on voit plantées au milieu des plus vaſtes plaines. On ne ſçait comment elles ſe trouv t-là, ſi ce n'eſt que ce furent autrefois des Montagnes, & que les eaux du ciel ayant peu à peu fait ébouler la terre qui environnoit ces maſſes

de pierre, les ayent ainsi à la longue escarpées de toutes parts. Ce qui fortifie la conjecture, c'est que nous en vismes quelques-unes qui vers le bas sont encore environnées de terre jusqu'à une certaine hauteur.

Il y a dans cette Province-là de tres-beau marbre, dont on se sert pour faire des Ponts & remplir les trous qui rendroient les chemins impratiquables. Un *Bonze*, qui n'avoit pas de quoi vivre s'estant avisé depuis quelque-temps de réparer de la sorte un de ces chemins, où une petite Riviere faisoit un tres-vilain marais; le zéle qu'il a témoigné en cela pour le bien public, & pour la commodité des voyageurs, lui a attiré tant d'aumosnes, qu'il se voit en estat aujourd'hui de bastir un beau Pont, & auprés du Pont une

Maison de Bronzes. A voir de loin les grosses pierres de marbre qu'il a amassées dans cette vallée pour son dessein, je crus qu'on vouloit bastir un palais tout entier, tant il y en avoit. Le Marbre est d'une tres-belle espece; on le voit dans les endroits du chemin que les pieds des passans ont déja polis.

A *Ho-tcheou* la petite armée de terre qui nous accompagnoit se changea en une armée navale. On mit tous les Balots sur neuf Barques. On nous en donna quatre autres; l'une où estoient les provisions & où on faisoit la cuisine; l'autre pour la musique & les joüeurs d'instrumens; la troisiéme qui portoit les Soldats d'escorte; & la quatriéme pour nous. Le long de la Riviere, de lieuë en lieuë, il y avoit des Corps de gardes, les

Soldats se rangeoient en haye du plus loin qu'ils nous voyoient & nous saluoient à nostre passage de la décharge de leur Mousquetterie, nos Flutes donnant le signal. La maniere de tirer en ces occasions est différente de la nostre. Au lieu de porter le Mousquet à la main & de tirer en l'air ou vis à vis d'eux comme nous, ils le portent sous le bras, la crosse en devant, & la décharge se fait comme s'ils vouloient frapper quelque but derriere eux. Quand on voyage sur l'eau dans des Barques, on descend à terre & l'on couche au premier endroit où la nuit surprend; les Soldats se partagent en plusieurs troupes, tiennent toute la nuit des feux allumez, & font un tintamarre qui écarte les voleurs, mais qui fait bien de la peine à ceux ausquels l'a-

prehenſion des voleurs n'oſte pas l'envie de dormir.

Le 20. Novembre nous arrivaſmes à *Chao-kin.* C'eſt une grande Ville où demeure le *Tſong-tou*, qui eſt bon ami du Pere de Fontaney. Le Port eſt fort ſpatieux, au conflans de trois Rivieres ou grands Canaux, dont l'un va à *Hc-tcheou* l'autre vers le *Chanſi*, le troiſiéme conduit à *Canton*, à une lieuë de *Chao-kin.* Ce troiſiéme Canal eſt ſi reſſerré entre des Montagnes que quand il fait des pluyes, il ne manque jamais d'y avoir un déluge à *Chao-kin.* Au mois de Mars dernier la Riviere ſe déborda à la hauteur de quarante pieds : Nous viſmes des maiſons ſur le quay, le long du rivage, dont les toits avoient eſté emportez par l'inondation. Comme le *Tſang-tou* faiſoit tous

les frais de nostre voyage, les Mandarins, qui sont sous lui, ne manquerent pas dans son absence de signaler leur zéle à nous bien recevoir, selon l'ordre qu'il leur en avoit donné de *Canton*, où il nous attendoit avec impatience. Ils nous firent monter sur une grande Barque de Mandarin; ces voitures sont bien commodes pour voyager, on y est mieux logé que nous ne sommes ordinairement dans nos maisons.

De *Chao-kin* jusqu'à *Canton* on ne voit des deux costez de la Riviere que de gros villages; ils sont si prés qu'on diroit qu'ils n'en font qu'un seul. C'est-là que l'on commence à prendre quelque idée des beautez de la Chine. Nous laissasmes *Kian-men* à gauche; c'est un village fameux pour sa longueur; il a plus

de cinq lieuës de long, on y compte prés de deux cens tours quarrées qu'on remplit de Soldats en temps de guerre pour la deffense des habitans. Nous passasmes à un bout du Village de *Fochan*, qui n'est pas si grand, mais où l'on compte pourtant un million d'ames. Il y a sur la Riviere seule plus de cinq mille Barques qui sont aussi longues que nos plus grands Vaisseaux, & chaque Barque loge une famille entiere, avec ses enfans & les enfans de ses enfans. Je ne compte point une infinité de Batteaux pescheurs & de Canots, qui servent à passer d'un bord à l'autre, car sur ces grandes Rivieres il n'y a point de Ponts. Dans les Campagnes & sur de petites Eminences prés des Villages on voit une infinité de tombeaux, ce sont des é-

levations de terre, terminées en pointe par une grosse urne. Je ne croi pas que beaucoup de gens se fassent ainsi enterrer ; il faudroit bien-tost autant d'espace pour loger les morts que les vivans.

Enfin le 25. Novembre nous arrivasmes à *Canton*. Ce n'est pas une Ville, c'est un monde, & un monde où l'on voit toutes sortes de nations. La situation en est admirable ; elle est arrosée d'un grand Fleuve, qui par ses Canaux aboutit à différentes Provinces. On dit qu'elle est plus grande que Paris. Les maisons n'y sont pas magnifiques au dehors, le plus superbe Edifice qu'il y ait, c'est l'Eglise que le P. Turcotti Jésuite y a fait bastir depuis deux ou trois ans. Les Infideles s'en estant plaints au Viceroy, comme d'une insulte

que cet Etranger faisoit à leurs Maisons & à leurs Pagodes, celui-cy, qui est un des plus sages Magistrats de la Chine, leur répondit : *Comment voulez-vous que je fasse abbatre à Canton une Eglise dédiée au Dieu du ciel, tandis que l'Empereur lui en fait élever une plus belle encore à Pekin dans son propre Palais?* En effet, nous avons appris icy que ce grand Prince continuë à favoriser la Religion chaque jour de plus en plus. Avant qu'il envovoyast le Pere de Fontaney en France, il avoit donné aux Jésuites François un terrain spacieux dans l'enceinte de son Palais pour y élever un Temple au vrai Dieu. Il leur a fourni depuis de l'argent & du marbre pour le bastir. Quelle consolation seroit-ce si ce Prince venoit lui-mesme l'y reconnoistre

& enfin l'y adorer avec nous ? L'Edifice eſt à l'Europeanne. Un de nos Freres [a], qui eſt tres-habile Architecte, a conduit tout l'ouvrage. Nous aurons bien-toſt dans ces Provinces pluſieurs autres Egliſes, dont noſtre grand Monarque ſera le Fondateur ; car il a donné au P. de Fontaney à ce dernier voyage, ce qui eſtoit néceſſaire pour en baſtir quatre, & a promis quand elles ſeroient achevées, de fournir ce qu'il faudroit pour en élever encore de nouvelles ; il ſeroit à ſouhaiter que tous les Princes de l'Europe ſe fiſſent, à ſon exemple, un point d'honneur & de religion de conſacrer ainſi des Temples à Jeſus-Chriſt dans les Païs infidelles.

Pour ce qui eſt de nous, nous employerons noſtre vie & nos

[a] Le Frere de Belleville.

ſoins à faire en ſorte que ces Temples ſoient bien-toſt remplis de fervens Chreſtiens. Je ne ſçai point encore quel ſera le lieu de ma Miſſion. Nous partons dans trois jours avec le P. de Fontaney, qui nous placera en différens endroits, les uns s'arreſteront ſur la route dans les Villes, où nous avons déja des établiſſemens; les autres iront à *Nankin* [a], pour y établir un Séminaire. On envoyera-là d'abord les Miſſionnaires, qui viendront d'Europe, afin d'y étudier & de ſe rendre habiles dans la langue & dans l'intelligence des Livres Chinois. Nous ſommes entrez neuf Miſſionnaires à la Chine avec le P. de Fontaney. Noſtre Troupe s'eſt accruë par l'arrivée des Peres Hervieu, Noëlas, Melon & Chomel, qui

[a] C'eſt la ſeconde Ville de la Chine.

ſont

sont venus par la voye des Indes. Le P. de la Fontaine devoit faire le cinquiéme ; je lui avois donné rendez-vous à *Canton* ; mais ayant trouvé dans *Maduré* [a] une Mission, où l'on a le bonheur de verser son sang pour Jesus-Christ, comme a fait depuis quelques années le P. Jean de Brito [b], il a préféré cette Mission à celle de la Chine, où les affaires de la Religion paroissent estre en trop bon estat pour esperer d'y souffrir si-tost le martyre. Quand je serai un peu plus instruit de la carte du païs, je vous en manderai des nouvelles. C'est bien assez que j'aye pû vous rendre compte de mon voyage. Je vous écris par la

[a] C'est un Royaume des Indes Orientales au milieu de la grande Péninsule, qui est en deçà du Gange.

[b] L'histoire du martyre de ce grand serviteur de Dieu est dans le 2 recueil de ces Lettres.

voye d'Angleterre, car l'Amphitrite ne ſçauroit partir de la Chine que dans un an. Je vous écrirai amplement par ce vaiſſeau. Je me recommande toujours à vos prieres, & ſuis avec toute la reconnoiſſance & le reſpect que je dois,

MON TRES-CHER PERE,

Vôtre tres-humble & tres-obéïſſant fils & ſerviteur DE TARTRE, Miſſionnaire de la Compagnie de JESUS.

LETTRE
DU
P. DE CHAVAGNAC,

Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere le Gobien de la mesme Compagnie.

A Cho-tcheou, le 30. Decembre 1701.



ON REVEREND PERE,
P. C.

Vous apprendrez par les Lettres que le P. de Tartre & nos

autres Peres ont écrit en Europe les dangers dont Dieu par sa misericorde a bien voulu préserver vos amis. Estant arrivez en quatre mois & demi, le plus heureusement du monde, à deux journées de *Macao*, le 29. de Juillet, un Vendredi jour consacré sur nostre vaisseau à honorer S. François Xavier; nous nous vismes enlever par une horrible tempeste tous nos masts, malgré les efforts de M. de la Rigaudiere nostre Capitaine, qui disputa à la fureur des vents & de la mer toutes les pieces de sa masture l'une aprés l'autre. Il fit dans cette occasion des prodiges aussi-bien que tout son Equipage; mais l'Amphitrite estoit coupable de n'avoir pas accompli le vœu qu'on avoit fait dans ce lieu-là mesme le voyage précédent, & d'avoir manqué de re-

connoissance envers S. François Xavier son liberateur. La premiere pensée qui vint à tous les Officiers & à tout l'Equipage ; quand on se vit à deux doigts du naufrage dans ce mesme endroit, fut que Dieu les vouloit punir du peu de fidelité que la pluspart avoient eu à s'acquitter du premier vœu, & on résolut qu'il falloit avant que d'en faire un nouveau, commencer par s'obliger à accomplir celui qu'on avoit si mal gardé. Je ne vous ferai point le détail de ce qui se passa pendant 24 heures que le vaisseau fut à la mercy des vents & de la mer. Contentez-vous de remercier Dieu de nous avoir conservez.

Aprés que cette premiere tempeste fut passée, nous fismes route vers l'Isle de *Sancian*, que nous reconnusmes de loin, le cinq

d'Aoust, & nous allasmes moüiller à huit lieuës de *Macao*, dans l'esperance d'entrer le lendemain ou les jours suivans dans la Riviere de *Canton*, mais Dieu vouloit que l'Amphitrite redevable deux fois de son salut à l'intercession de S. François Xavier, allast à son Tombeau lui faire amende honorable de sa premiere infidélité, & satisfaire à son second vœu. En effet ce jour-là mesme & le suivant le vent devint contraire, & nous empescha de doubler la pointe de *Macao*. Le 7. une seconde tempeste nous obligea bon gré malgré de chercher un asyle. *Sancian* estoit le seul endroit que l'on connust. On s'y retira, mais à travers tant d'écueils & de rochers, que tous nos marins tomberent d'accord qu'on avoit esté ce jour-là plus prés du naufrage que le jour

que nous fusmes démastez. La nuit la tempeste devint si affreuse, que quoique nous fussions à couvert des vents & des flots, derriere la pointe de l'Isle de *Sancian*, nostre cable pensa rompre; & les vagues furent si grandes qu'à chaque roulis le canon de nostre batterie haute trempoit dans la mer. Le 9. on passa de l'autre costé entre l'isle & les terres, & on alla moüiller à la veuë du tombeau de S. François Xavier. D'abord aprés avoir fait une décharge de canon, l'on entonna solemnellement les Litanies de ce grand Saint. On continua ensuite pendant plus de quinze jours que nous fusmes arrestez-là à honorer en diverses façons l'Apostre des Indes. Nous allions presque tous les jours dire la Messe sur son tombeau, & tout l'Equipage y fit

ſes devotions avec une pieté qui nous donna beaucoup de joye & de conſolation.

De *Sancian* nous ſommes venus à *Canton*, ſur les Galeres Chinoiſes. Le P. de Tartre & le P. Contancin, qui reſterent ſur le vaiſſeau, eſſuyerent encore deux Typhons, dont l'un les prit une ſeconde fois à la vûë de *Macao*, & les emporta à cent lieuës de là, derriere une méchante iſle, où ils ont eſté obligez de moüiller & d'eſſuyer ſur une ſeule ancre une quatriéme tempeſte plus horrible que les précédentes. Le canot, la chaloupe, quatre ancres, leurs voiles & leurs vergues, leur maſt de Miſaine, tout a eſté perdu ou emporté par la violence du vent.

Pour nous, nous arrivaſmes à *Canton* le 9. de Septembre. Nous appriſmes ce jour-là meſme que

les Peres Hervieu & Noëlas estoient arrivez sur un vaisseau Anglois, à l'embouchure de la Riviere de *Canton*. Quelques jours aprés les Peres Chomel & Melon arriverent aussi sur un Vaisseau François de *Surate*. Ainsi nous nous trouvasmes à *Canton* une recruë de treize Missionnaires arrivez en moins de huit jours. Nous esperions de voir aussi le Pere de la Fontaine, mais il est demeuré aux Indes pour se consacrer à la sainte & pénible Mission de *Maduré*. Cette perte nous a esté sensible, mais nous comptons qu'elle sera réparée par plusieurs de nos Freres, qui viendront incessamment nous joindre. Au reste, que toutes ces tempestes n'ébranlent personne. Dieu sçait bien tirer des plus grands dangers ceux qu'il

protege, & qui ſe confient en lui. On n'éprouve preſque jamais de plus ſenſibles ni de plus ſolides conſolations que dans les momens où l'on paroiſt abandonné de tous les ſecours humains, & où tout fait connoiſtre qu'on eſt abſolument entre les mains de la Providence. Nous ſommes obligez de rendre ce témoignage à la bonté de Dieu, aprés en avoir ſouvent éprouvé les effets.

Vous m'avez marqué avant que je partiſſe, que je vous ferois plaiſir de vous mander de quel caractere doivent eſtre les Miſſionnaires qu'on choiſit pour cette Miſſion. Je le pourrai faire un jour apparemment avec plus d'exactitude que je ne le puis aujourd'hui; cependant depuis trois mois que je ſuis à la Chine, & que j'ay conferé avec des

Missionnaires de divers Ordres, je croi en sçavoir assez pour vous dire là-dessus ce qui est de plus essentiel. Premierement, il faut des gens déterminez pour l'amour de Jesus-Christ à se gesner en tout, & à se faire des hommes tout nouveaux, non-seulement par le changement de climat, d'habillement, & de nourriture, mais plus encore par des manieres entierement opposées aux mœurs & au caractere de la nation Françoise. Qui n'a pas ce talent, ou qui ne veut pas s'appliquer à l'acquerir ne doit gueres penser à venir à la Chine. Il ne faut point de gens qui se laissent dominer à leur naturel ; une humeur trop vive feroit icy d'étranges ravages. Le genie du païs demande qu'on soit maistre de ses passions, & sur tout d'une certaine acti-

vité turbulente, qui veut tout faire & tout emporter d'assaut. Les Chinois ne sont pas capables d'écouter en un mois ce qu'un François est capable de leur dire en une heure. Il faut souffrir sans prendre feu & sans s'impatienter, cette lenteur & cette indolence naturelle; traiter, sans se décourager, de la Religion avec une nation qui ne craint que l'Empereur, & qui n'aime que l'argent, insensible par consequent, & indifférente à l'excés pour tout ce qui regarde l'éternité. Vous estes désolé à chaque moment, si vous n'avez une douceur, une moderation, & une longanimité à toute épreuve.

La difficulté de la langue & des caracteres demande avec cela qu'on aime l'estude, quoique cette étude n'ait rien d'a-

gréable & d'engageant que l'esperance de s'en servir un jour avec succés pour glorifier Dieu. Comme il y a toujours à apprendre en cette matiere, il y a toujours à étudier, & il faut s'accoustumer à passer continuellement de l'action à l'étude, & de l'étude aux fonctions du dehors. On sçait encore que les Chinois se piquent d'estre les peuples les plus polis & les plus civilisez qui soient au monde; mais on ne conçoit point ce qu'il en couste pour se rendre civil & poli selon leur goust. Le cérémonial de ce païs-cy est le plus gesnant & le plus embarrassant pour un François, qu'on puisse s'imaginer; c'est une affaire que de l'apprendre, & c'en est une autre que de l'observer. Les sciences d'Europe, à proportion qu'on y ex-

celle, diſpoſent particulierement les Grands à paſſer par deſſus le ſouverain mépris qu'ils ont pour tout ce qui vient des Etrangers. Vous voyez donc, mon Reverend Pere, combien cette geſne univerſelle, dont je parlois d'abord, eſt neceſſaire en ce païs, plus que dans nulle autre Miſſion. Je ne parle point des vertus Chreſtiennes & Religieuſes, ſans leſquelles icy, non plus qu'ailleurs, on ne peut ni ſe conſerver ſoi-meſme, ni rien faire de grand pour la converſion des ames. Je conſeillerois à ceux qui ſe ſentent appellez à la Chine, de lire & de relire la vie du Pere Ricci écrite par le Pere d'Orleans, & d'étudier à loiſir le caractere de ce grand homme, qu'on regarde avec raiſon, comme le fondateur de

cette florissante Mission. On voit réüni dans sa personne cet assemblage de bonnes qualitez, qui rendent un homme propre à faire icy un bien solide, & l'on peut se croire d'autant mieux disposé à venir travailler dans cet Empire, qu'on se trouvera plus semblable à lui, ou plus résolu, avec la grace de Dieu, à le devenir. On se le propose particulierement icy pour modele, & nous avons la consolation de voir que ceux qui l'imitent plus parfaitement, sont aussi ceux au zéle & aux travaux de qui Dieu donne de plus grandes benedictions. Quoiqu'il ne se fasse pas communément icy de ces miracles d'éclat, qui furent dans les premiers temps des preuves si éclatantes de la vérité du Christia-

nisme, Dieu ne laisse pas d'aider la foiblesse des Idolastres & des Néophytes, par certains événemens, qui ont quelque chose de prodigieux.

Le Pere Baborier en marque plusieurs dans ses Lettres, que vous verrez sans doute à Paris. L'un, de la maison d'un Chrestien conservée seule au milieu d'un incendie qui consuma plus de quarante maisons autour d'elle. L'autre, d'un Idolastre délivré de la persécution du démon, à la priere d'un fervent Chrestien. Le troisiéme, d'un Enfant soustenu & retiré par une main invisible, d'un Puits où il estoit tombé. Le Pere Fouquet, dans sa nouvelle Mission, a les plus belles esperances du monde. Il marque qu'il vient à lui tous les jours quantité d'I-

dolaſtres, preſſez les uns par les remords de leur conſcience, les autres par des ſonges terribles, dont Dieu ſe ſert pour les faire penſer à l'Eternité; qu'il en a baptiſé en un jour juſqu'à trente-cinq, & qu'il en a actuellement plus d'une trentaine qui ſe font inſtruire.

J'ay appris de deux François qui viennent de *Pekin*, que l'Egliſe de nos Peres François eſt achevée. C'eſt un des plus beaux Edifices de cette grande Ville. Les Cenſeurs de l'Empire, (nous les nommons ainſi, parce que leur emploi eſt le meſme à peu prés que ceux des Cenſeurs de l'ancienne Rome.) les Cenſeurs la voyant ſi élevée repréſenterent que cela eſtoit contre les Loix. *C'eſt moi qui ay tort*, répondit l'Empereur, *c'eſt par mon ordre que les Peres l'ont*

faire de cette maniere. Comme les Censeurs insistoient & marquoient qu'il falloit envoyer un contre ordre, & faire abaisser cette Eglise : *Que voulez-vous que je fasse*, repartit le Prince, *ces Etrangers me rendent tous les jours des services considérables ; je ne sçai comment les récompenser ; ils refusent les Charges & les Emplois ; ils ne veulent point d'argent ; il n'y a que leur Religion qui les touche, c'est par ce seul endroit que je puis leur faire plaisir. Qu'on ne m'en parle plus.*

M. l'Evesque de *Pekin* a donné la Confirmation à plus de douze mille Chrestiens. Le Pere Bouvet est occupé depuis le matin jusqu'au soir à instruire ceux qui viennent pour embrasser nostre sainte Religion. Il y a eu entre autres un Bonze qui s'est converti d'une maniere assez

particuliere. Il estoit fort devot dans sa fausse religion, & il s'occupoit à bastir une Pagode sur un grand chemin, lorsque deux Chrestiens passans par-là, lui dirent qu'il se donnoit bien de la peine pour une fausse Divinité; qu'il feroit bien mieux d'aller à *Pekin* trouver les Européans qui estoient dans le Palais de l'Empereur, qu'ils lui expliqueroient la Loy du grand Dieu du Ciel, & du souverain Seigneur de toutes choses. Le Bonze qui n'avoit jamais entendu parler de la Religion chrestienne, les crut, vint à *Pekin*, se convertit, & s'en retourna achever son bastiment qu'il a consacré depuis à Jesus-Christ. Il est maintenant un des plus fervens Prédicateurs de la vraie Religion.

On travaille actuellement à la conversion d'un Officier Tar-

tare, qu'une rencontre, qui a fait beaucoup d'honneur au Christianisme, a engagé à se faire instruire de la Loy de Jesus-Christ. Il entroit à Cheval à *Pekin*, il laissa par hazard tomber sa bourse. Un pauvre artisan Chrestien la vit tomber, la ramassa, & courut aprés lui pour la lui rendre; l'Officier regardant avec mépris ce pauvre homme, & ne sçachant ce qu'il lui vouloit, piqua son cheval; le Chrestien ne le perdit point de veuë & le suivit jusqu'à sa maison. Là le Tartare tout en colere le maltraita d'abord de parole, & lui demanda ce qu'il lui vouloit: *Vous rendre vostre bourse que vous avez laissé tomber*, lui répondit le Chrestien. Le Tartare fut surpris, & changeant de langage, voulut sçavoir pourquoi, contre les coustumes de

l'Empire, qui permettent de garder ce qu'on trouve, il lui rapportoit son argent. *C'est que je suis Chrestien*, repartit l'artisan, *& ma Religion m'oblige de le faire.* Cette réponse piqua la curiosité de l'Officier, il voulut sçavoir quelle estoit cette Religion; il vint voir les Peres, il les écouta, il marqua beaucoup d'estime pour tout ce qu'ils lui dirent des Mysteres & des maximes de la Loy chrestienne. Il faut esperer que la grace achevera en lui ce qu'elle a si heureusement commencé.

Le Pere Castner Jesuite Bavarois, m'a fait la grace de me mener avec lui à cinq lieuës de *Canton*, dans sa Mission. C'est à *Fochan*, qui est une Bourgade plus grande que Paris, & où l'on compte neuf cens mille ames. Pour la grandeur j'en

parle comme témoin oculaire ; pour le nombre des habitans, j'en parle ſur le témoignage de tous les Miſſionnaires de *Canton.* J'ai veu à *Fochan* une fort belle Egliſe, de la forme à peu prés & de la grandeur de celle de noſtre Noviciat de Paris. J'y trouvai un tres-grand nombre de fervens chreſtiens, & ce Pere devoit quelques jours aprés mon départ baptiſer trois cens Catechumenes dans les Villages circonvoiſins, qui ſont de ſon reſſort.

Je pourrois vous dire bien d'autres choſes des autres Miſſions ; mais je me ſuis fait une loi de ne parler que de ce que j'ay veu ou appris par lettres que j'ai leuës moi-meſme. Peut-eſtre qu'un jour j'aurai le bon heur de vous faire part auſſi du ſuccés que la miſéricorde infinie de Dieu voudra bien donner à mes

foibles travaux & aux prieres de mes amis. Je me recommande tres-particulierement aux vostres, & suis avec bien du respect,

MON REVEREND PERE,

Vostre tres-humble & tres-obeïssant serviteur DE CHAVAGNAC, Missionnaire de la Compagnie de Jesus.

LETTRE
DU
R. P. TACHARD,

Superieur General des Missionnaires François, de la Compagnie de Jesus, dans les Indes Orientales ; au R. P. de la Chaize de la mesme Compagnie, Confesseur du Roy.

A Pondichery, le 16. Février 1702.

MON TRES-REVEREND PERE,
P. C.

J'ay eu l'honneur de vous écrire du Cap-verd ce qui s'étoit passé depuis nostre départ du

du Port-Loüis [a]. Je continuë, comme je m'y suis engagé, à vous faire le détail de nostre voyage. Depuis le Cap-verd il ne nous arriva rien de particulier jusqu'à l'Isle d'*Anjoüan*, qui est au Nord de la grande Isle de *Madagascar*. Les habitans d'*Anjoüan*, qui sont venus de l'Arabie, appellent leur Isle *Zoani*, dont les Europeans en y ajoûtant la syllabe *an*, qui est un article de la langue de ces Insulaires, ont formé le nom d'*Anjoüan*. Comme les ouragans se font ordinairement sentir au mois d'Aoust & de Septembre sur les costes de l'*Indoustan* [b], il est dangereux d'arriver aux Indes avant

a Cette Lettre a esté perduë, on ne sçait point à qui elle avoit esté confiée.

b On donne le nom d'*Indoustan* à cette vaste étenduë de païs, qui est entre le fleuve Indus & la Riviere du Gange.

le 10. d'Octobre ; ainſi ayant fait une navigation beaucoup plus courte qu'on ne devoit l'eſperer, nous fuſmes obligez de demeurer aſſez long-temps à l'Iſle d'*Anjoüan*, & plus long-temps encore à la hauteur du vingt & un & du vingt-deuxiéme dégré de latitude Septentrionale, où nous l'ouvoyaſmes pendant un mois, pour attendre la ſaiſon propre à moüiller dans la rade de *Surate*.

Le ſéjour que nous fiſmes à *Anjoüan*, nous donna le temps de prendre par pluſieurs obſervations réïterées, ſa véritable latitude. Dans la partie de l'Iſle la plus Septentrionale, où nous eſtions ſur le bord de la mer, elle eſt d'onze degrez cinquante minutes, & ainſi le milieu de l'Iſle eſt à douze dégrez de latitude méridionale. Cette obſer-

vation que je fis avec un quart de cercle, d'un pied de rayon, est d'autant plus necessaire, qu'il n'y avoit pas long-temps qu'un vaisseau Anglois, faute de sçavoir la latitude de l'Isle d'*Anjoüan*, avoit échoüé à *Mayote*, qui est une Isle vers le Sud, éloignée de plus de 14 ou 15 lieuës de celle d'*Anjoüan*. Il y a sept ans que le mesme malheur seroit arrivé à un vaisseau du Roy de soixante pieces de canon, si la bonne manœuvre que fit le Capitaine ne l'eust sauvé; le danger fut tres-grand, & l'on voyoit déja les Rochers sous le vaisseau, qui se seroit infailliblement brisé, parce que les courans le portoient à terre. Cette erreur vint de ce que les pilotes sur de mauvaises cartes, prirent *Mayote* pour *Moali*, quoique l'Isle de *Moali* soit plus Septen-

trionale d'environ trente minutes, ou de dix lieuës de marine, que celle de *Mayote*.

Le 4. d'Aoust vers les onze heures du matin, le Soleil s'éclipsa presque entierement. Je ne vous envoye point le Type de cette éclipse, parce que tous mes papiers sont encore à *Manapar*, vers le Cap de *Comorin*; mais j'espere vous l'envoyer l'an prochain. Ce Type est singulier, en ce que par une methode, dont je ne sçache pas que personne se soit encore servi, il fait voir la grandeur & la durée de cette éclipse solaire, & tous les endroits du monde où elle a paru.

Le bon air de l'Isle d'*Anjouan* & les rafraichissemens qu'on y trouve en abondance, rendirent la santé aux malades du vaisseau, presque aussi-tost qu'on les eut mis à terre; mais un grand nom-

bre de ceux, qui se portoient le mieux, tomberent malades, les uns pour avoir pris avec excés des boissons du païs, qui sont tres-violentes; les autres au contraire, pour avoir trop mangé des fruits rafraischissans & beu sans discrétion de l'eau vive qui coule des Rochers. Les fiévres estoient malignes, accompagnées de grands dévoyemens & de transports au cerveau. Ces maladies naissantes, dont nous craignions les suites, parce qu'elles pouvoient devenir contagieuses, nous firent quitter cette Isle agréable & fertile beaucoup plustost que nous n'eussions fait. Nous levasmes l'ancre le 14. d'Aoust avec un vent favorable, mais qui ne dura pas; car à peine eusmes-nous fait sept ou huit lieuës que le calme nous prit. Les courans

nous porterent vers l'Isle de *Moali*, & nous obligerent à passer à l'Occident de l'Isle de *Comore* ou d'*Angasie* la plus grande de ce petit Archipel.

Ce fut un coup de Providence spéciale pour deux pauvres Anglois, qui estoient dans cette Isle depuis deux ans, dénuez de tout, & abandonnez aux insultes & à la cruauté d'un peuple barbare. Nous avions envoyé nostre chalouppe à terre chercher quelque chose qui nous manquoit ; on mit en panne, & on l'attendit deux ou trois heures. Comme elle revenoit, nous fusmes fort surpris d'y voir deux hommes tout nuds, décharnez & moribonds. L'un estoit âgé d'environ trente ans ; l'autre ne paroissoit pas en avoir plus de vingt. Aprés qu'on les eust interrogez, nous appris-

mes qu'ils avoient fait naufrage à l'Isle de *Mayote*, dont nous avons déja parlé. Le premier estoit dans un grand Navire de la Compagnie d'Angleterre, qui s'estoit perdu, il y avoit prests de trois ans; & l'autre venoit de *Baston* [a], où il s'estoit embarqué avec des Flibustiers Anglois. Ces deux vaisseaux avoient péri, parce que les Pilotes avoient pris l'Isle de *Mayote* pour celle de *Moali*, Ceux des passagers & de l'équipage, qui purent se sauver à terre, furent traitez par les habitans avec beaucoup de ménagement, aussi-long-temps que leur nombre les rendit redoutables. Mais diverses maladies causées aux uns par le mauvais

[a] C'est la capitale de la nouvelle Angleterre dans l'Amérique Septentrionnale.

air, ou par la débauche, & aux autres par la triſteſſe & par le chagrin qu'ils prirent, les ayant réduits à quinze ou ſeize perſonnes ; les Barbares qui ne les craignoient plus, chercherent bien-toſt les moyens de leur oſter les biens & la vie.

Il y avoit parmi ces malheureux ſept François & trois Allemands ; le reſte eſtoit Anglois ou Hollandois. Comme leur nombre diminuoit chaque jour & qu'ils ſe voyoient mourir de miſeres l'un aprés l'autre, ils prirent la réſolution de ſortir à quelque prix que ce fuſt de cette Iſle, dont ils ne pouvoient pas eſperer qu'aucun vaiſſeau d'Europe vint jamais les tirer, le Port eſtant inacceſſible à ceux meſmes d'une médiocre grandeur. Dans cette veuë ils firent des débris de leurs Navires une

chalouppe assez grande pour les porter, avec des sommes d'argent considerables qui leur restoient. Ils devoient mettre le lendemain à la voile, quand le Roy du païs, qui eut quelque soupçon de ce qui se passoit, leur envoya demander leur chalouppe, qu'il trouvoit, disoit-il, fort à son gré. Ce n'estoit visiblement qu'un prétexte pour les arrester, & pour se rendre maistre de leur argent. Les Européans, qui se trouverent alors assemblez dans une cabane, sur le bord de la mer, tinrent conseil, & furent tous d'avis de refuser le Roy de *Mayote* le plus honnestement qu'ils pourroient. Ils virent bien qu'aprés cette démarche on ne chercheroit qu'à les perdre, & qu'ainsi il falloit qu'ils se tinssent sur leurs gardes plus que jamais. Mais les

Barbares qui s'estoient aperçus que la poudre leur manquoit, parce qu'ils n'alloient plus à la chasse, les environnerent en foule, & les attaquerent avec furie dans leur cabane, où ils se défendirent long-temps. Comme elle n'estoit environnée que de grosses nattes, & qu'elle n'estoit couverte que de paille & d'écorces d'arbres, les Barbares y mirent aisément le feu, & y brulerent la pluspart de ces miserables. Ceux qui échapérent à demi grillez, ne furent pas plus heureux, car on les mit brutalement à mort. Ainsi de toute cette troupe il ne resta que trois Anglois, qui se tinrent cachez jusqu'à ce que la fureur du combat & du carnage fust passée. On eut pitié d'eux, & on leur donna un petit canot avec quatre hommes,

qui les menerent à *Angasie*.

Ces pauvres gens y furent bien receus par le Roy de la partie Occidentale de l'Isle où on les débarqua. Il les entretint d'abord à ses dépens ; mais s'estant bien-tost lassé de cette hospitalité, il les laissa chercher de quoy vivre comme ils pourroient. Pendant une année & demie ils se nourrirent de fruit de coco, & du lait qu'ils tiroient des Vaches, quand ils pouvoient les trouver à l'écart ; aprés quoi un des trois ne pouvant pas soustenir plus long-temps une si grande disette, tomba malade & mourut. Ses deux Compagnons se mirent en devoir de l'enterrer ; mais comme si la terre eust dû estre profanée par la sépulture d'un European, les habitans d'*Angasie* ne voulurent pas le leur permettre, &

les obligerent de le jetter dans la mer. Voilà ce que nous apprismes de ces deux Anglois, qui raconterent leurs disgraces aux Officiers de nostre vaisseau. Ils estoient sur le rivage de l'Isle d'*Angasie*, quand nostre chaloupe y aborda; ils ne dirent rien, jusqu'à ce que la voyant se remettre en mer, ils se jetterent à la nage, & firent tant d'efforts, toujours crians qu'on les attendist, qu'enfin ils l'atteignirent. On les receut, & on les mena à bord, où ayant compassion de ce qu'ils avoient souffert & de l'état pitoyable où ils estoient encore; chacun se fit un devoir de les soulager & de leur donner des vivres & des habits. Quand nous fusmes arrivez à *Surate*, le plus âgé se retira chez les Anglois; l'autre ayant déclaré que son pere estoit Hol-

landois, quoyqu'il fust établi à *Baston*, alla loger chez les Hollandois.

Depuis *Angasie* jusqu'à *Surate* nous eusmes beaucoup de malades, qui ne manquerent pas de secours. Le Pere Petit mon compagnon demeurant assidument auprés d'eux à les servir, & à leur inspirer des sentimens propres de l'estat où chacun se trouvoit, il ne fut pas long-temps sans estre attaqué lui-mesme d'une fiévre tres-maligne. Il m'édifia par sa résignation & par sa patience dans la maladie, autant qu'il avoit fait auprés des malades par son courage & par sa charité. A ces dernieres maladies prés, qui nous emporterent sept ou huit personnes, nous fismes la plus heureuse navigation & la plus tranquille en tout sens, dont j'aye jamais

entendu parler ; point de tempestes, point de calmes fascheux; l'union & la bonne intelligence fut toujours si grande entre les Officiers & les personnes qui passerent aux Indes sur ce vaisseau, qu'on ne se sépara les uns des autres qu'avec une véritable douleur. Les premiers qui se retirerent furent deux jeunes Péres Capucins, qui nous avoient charmez dans tout le voyage par leur douceur, leur honnesteté & leur zéle. Nous avions aussi avec nous deux Péres Carmes Déchaussez de Flandres, pour lesquels Monsieur le Nonce s'estoit interressé. Ils le méritoient ; car on ne sçauroit voir deux Religieux plus sages & plus recueillis ; ils nous donnerent en particulier des marques tres-touchantes de leur confiance & de leur amitié.

Les troubles de *Surate* ne nous permirent pas d'y demeurer long-temps. Les Forbans Anglois qui désolent ces mers depuis quelques années par les pirateries continuelles qu'ils y exercent, venoient d'enlever deux vaisseaux richement chargez. Les Marchands Mahometans, à qui ces vaisseaux appartenoient, irritez de tant de pertes, prétendoient en rendre responsables les Nations de l'Europe établies à *Surate*; c'est à dire, les François, les Anglois & les Hollandois. Les avanies qu'on leur faisoit nous obligerent d'en sortir incessamment. Nous nous embarquasmes le 20. d'Octobre 1701. pour aller à *Calecut*. Nous passasmes par *Goa*, où nous eusmes la satisfaction de faire nos devotions au tombeau de l'Apostre des Indes

ſaint François Xavier. Ce tombeau eſt richement orné; & il n'y a que deux ans que Monſieur le Grand-Duc de Toſcane, ce Prince ſi ſage & ſi eſtimé dans l'Europe, y a envoyé un magnifique Pié-d'eſtal de marbre jaſpé, orné de plaques de bronze, où les principales actions de ſaint François Xavier ſont repreſentées, avec une beauté & une délicateſſe merveilleuſe.

Aprés quelques jours de navigation nous arrivaſmes à *Termepatan*, petite Bourgade ſituée ſur une belle Riviere, où nous moüillaſmes & où nous trouvaſmes le Pontchartrain, vaiſſeau de la Royale Compagnie de France, qui venoit de l'Iſle de *Maſcarin* [a], & qui avoit rencon-

a. Cette Iſle eſt à l'Orient de la grande iſle de *Madagaſcar*. Elle appartient aux François.

tré au Cap de *Comorin* un Forban Anglois de quarante pieces de canon. Ce Forban, qui avoit un nombreux équipage & tous ses canons dehors, avoit donné une chaude allarme à Monsieur du Bosc Capitaine du Pontchartrain, & estoit venu sur lui jusqu'à la demi-portée du canon; mais ayant apperceu tout l'équipage du Pontchartrain sur le Pont, & en résolution de se bien deffendre, il s'estoit retiré & estoit allé moüiller à une lieuë plus loin.

C'est icy qu'il nous fallut quitter le vaisseau la Princesse sur lequel nous estions venus de France. Ce ne fut point sans regret; parce que nous avions encore à doubler le Cap de *Co-*

qui lui ont donné le nom de l'Isle de Bourbon.

morin, ce qui n'eſt pas aiſé à faire dans une Barque où il faut toujours aller terre à terre. Nous nous embarquaſmes à *Tremepatan* pour *Calecut*, qui n'en eſt éloigné que de dix lieuës. *Calecut* a eſté autrefois une ville celebre & la capitale d'un Royaume de meſme nom ; mais ce n'eſt aujourd'hui qu'une grande Bourgade, mal baſtie & aſſez déſerte. La mer qui depuis un ſiécle, a beaucoup gagné ſur cette coſte, a ſubmergé la meilleure partie de l'ancienne ville, avec une belle fortereſſe de pierre de taille qui y eſtoit. Les barques moüillent aujourd'hui ſur leurs ruïnes, & le Port eſt rempli d'un grand nombre d'écueils qui paroiſſent dans les baſſes marées, & ſur leſquels les vaiſſeaux font aſſez ſouvent naufrage.

L'Empire des Portugais commença dans les Indes par la prise de *Calecut*, qu'ils conserverent jusqu'à ce que les *Naïres*, qui sont les Gentils-hommes & les meilleurs Soldats du pays ; voyant que les Hollandois attaquoient de tous costez les Portugais, & leur enlevoient leurs meilleures places, se servirent de cette occasion pour agir de leur costé & se remettre en possession de *Calecut*. Ils y trouverent plus de cent pieces de canon de fonte ; dont ils jetterent une partie dans un Lac voisin, & porterent l'autre, au nombre de trente ou quarante pieces, à une demi-lieuë dans les terres, pour les mettre en seureté. On les y voit encore.

Dans ce pays, qu'on appelle *Malleami*, il y a des *Castes* [a],

[a] Les *Castes* sont dans l'Inde quelque cho-

comme dans le reſte des Indes.
Ce ſont à peu prés les meſmes couſtumes & ſur tout le meſme mépris pour la Religion & pour les manieres des Europeans. Mais ce qu'on n'a peut-eſtre jamais veu ailleurs, & ce que j'avois eu de la peine à croire, c'eſt que parmi ces Barbares, au moins dans les *Caſtes* nobles, une femme peut avoir légitimement pluſieurs maris. Il s'en eſt trouvé qui en avoient eu tout à la fois juſqu'à dix, qu'elles regardoient comme autant d'eſclaves qu'elles s'eſtoient ſouſmis par leur beauté & par leurs charmes. Ce deſordre, qui a quelque choſe de monſtrueux, & pluſieurs autres qui ne connoiſſent point leurs voiſins, &

ſe de comparable, à ce qu'eſtoient les Tribus parmi les Juifs.

qui regnent parmi ces peuples, ſont fondez dans leur Religion. Ils prétendent en cela, comme les anciens payens, ne rien faire que ce qu'ont fait les Dieux qu'on adore dans le *Malleami.*

Les Jeſuites avoient une belle Egliſe à *Calecut*, que le Prince du pays s'aviſa, il y a quelque temps, de faire abbattre en haine des Portugais. Mais l'illuſtre Comte de Villaverde, alors Viceroy des Indes, l'a obligé de la rebaſtir ; elle n'eſtoit pas encore achevée quand nous y paſſaſmes. C'eſt en cette Ville que le Pere Petit a commencé les premieres épreuves de la vie auſtere qu'il doit mener dans le *Maduré*, couchant à terre ſur une natte, ne mangeant que du ris, & ne buvant que de l'eau. Quelque rude

qu'ait deu eſtre cet eſſay, & quoiqu'il ne fuſt pas trop bien remis de la grande maladie qu'il avoit eu ſur les vaiſſeaux, Dieu l'a ſouſtenu, & il n'en a point eſté incommodé.

Aprés avoir demeuré trois jours à *Calecut*, nous nous embarquaſmes ſur une petite *Manchouë* [a], qui nous porta à *Tanor*, à quatre lieuës de là. *Tanor* eſt une Bourgade pleine de Chreſtiens, dont le Pere Miranda Jeſuite a ſoin, auſſi-bien que de ceux de *Calecut*. Ce fut pour moi une grande joye d'y trouver ce ſaint Miſſionnaire que j'avois connu autrefois à *Pondicheri*, où il eſtoit venu par ordre de ſes Supérieurs, ſe guérir d'une faſcheuſe maladie, contractée dans la pénible Miſſion de *Maduré*.

[a] C'eſt une eſpece de Felouque.

Comme les costes de *Malabar*, de *Travancor* & de la *Pescherie* sont presque toutes chrestiennes, & sous la conduite des Jesuites, nous avons eu le saint plaisir de visiter en passant la plûpart des Eglises de ces quartiers-là. On ne peut recevoir plus d'honneur ni plus d'amitié que nous en ont fait les Missionnaires & leurs Chrestiens. Voicy comment nous fusmes introduits à *Periapatam*, & ç'a esté par tout à peu prés de mesme. A une petite demi-lieuë de l'Eglise nous trouvasmes les enfans qui venoient au devant de nous au son des tambours & des trompettes, portans des banderoles en forme de bannieres, & ayant leurs petites clochettes à la main. Dés qu'ils nous aperceurent, ils pousserent de grands cris de joye & se presserent de se venir

jetter à nos pieds, pour recevoir nostre benediction. Ils reprirent ensuite leur marche & se mirent à chanter à deux chœurs la doctrine chrestienne. La croix & les banderolles marchoient les premieres en forme de procession. A l'entrée de la bourgade estoient les hommes & les femmes séparées en deux troupes, qui nous donnerent mille nouvelles démonstrations de la joye que causoit nostre arrivée. Ils remercioient Dieu d'envoyer à leur païs de nouveaux Missionnaires, pour achever d'instruire & d'éclairer leurs compatriotes, qui sont encore dans l'infidelité. L'air retentissoit par reprises des noms de Jesus, de Marie & de François Xavier, dont ils nous appelloient les successeurs. Le Pere qui a soin de cette Mission, nous attendoit à la porte

de

de l'Eglise. Il nous presenta de l'eau benite, & nous conduisit en ceremonie jusqu'à l'Autel, où nous fismes nostre priere pendant que les Chrestiens chantoient le Pseaume *Laudate Dominum omnes gentes.*

Il n'y a point de Missionnaire sur cette coste qui n'ait trois ou quatre mille Chrétiens sous sa conduite, & il y en a qui en ont jusqu'à dix ou douze mille, car chaque Jesuite a quatre ou cinq Eglises différentes à desservir; de sorte qu'il faut qu'ils soient presque toûjours en campagne ou pour instruire & convertir les Infidelles, ou pour visiter & consoler les Fidelles malades & leur administrer les Sacremens. Il semble qu'il y ait entre les Chrestiens des diverses Eglises, comme une loüable émulation, à qui servira mieux

Jeſus-Chriſt, & à qui fera plus d'honneur à la veritable Religion, dans un païs où l'héréſie ne fait gueres moins de mal que le Paganiſme & l'infidelité. Il faut pourtant convenir que les *Paravas*, qui ſont les Chreſtiens de la coſte de la Peſcherie, que S. François Xavier appelloit autrefois ſes chers enfans, ſe diſtinguent de tous les autres par leur zéle & par leur attachement à la Religion Catholique. Ils ne ſçavent ce que c'eſt que de la diſſimuler, ils en font une profeſſion publique, ſoit qu'ils ſe trouvent parmi les Idolaſtres, ou parmi les Hollandois, auſquels ils ſont preſque tous ſouſmis. Nous attribuons cecy en partie à leur naturel heureux, dont la grace ſe ſert pour les fixer dans le bien, & en partie à la protection particuliere du

grand Apostre des Indes saint François Xavier, qui fit long-temps de ce païs-cy sa Mission favorite.

Nous partismes de *Tanor* le 27 Novembre avec un petit vent de Nord-oüest, & nous rasasmes toujours les terres, sans nous en éloigner de plus d'un demi-quart de lieuë, & quelquefois de beaucoup moins. Car le long de cette coste Occidentale, la mer en cette saison, c'est à dire, depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois de Mars, est aussi tranquille qu'une Riviere, & on met pied à terre aussi facilement qu'on le feroit sur la Seine & sur la Loire. Il n'en va pas ainsi de la coste de *Coromandel*, qui est à l'opposite depuis le Cap de *Comorin* jusqu'à *Bengale* ; on ne peut y prendre terre qu'avec une peine extrême & beaucoup

de danger, à cauſe des vagues de la mer, qui viennent continuellement ſe briſer ſur les rivages avec un bruit & une impetuoſité ſurprenante.

Cette tranquillité de la mer, ſur laquelle nous navigions pour lors, ne nous empeſcha pas de ſouffrir beaucoup dans ce voyage. Noſtre barque avoit vingt rameurs; mais ils ne travailloient pas tant que dix d'Europe. Nous n'avions ni toile ni cabane pour nous mettre à couvert de l'extréme chaleur du jour, & de la grande humidité de la nuit, qu'il falloit paſſer avec beaucoup d'incommoditez entre les bancs ſur leſquels nos rameurs eſtoient aſſis. Le Pere Petit & le Frere Moricet ſoutinrent cette fatigue, ſans preſque s'en appercevoir; mais pour moy dés la premiere nuit je fus

attaqué d'un rhumatisme, dont les douleurs estoient si vives qu'il m'estoit impossible de prendre aucun repos.

Comme la pluspart des Bourgades qu'on trouve depuis *Tanor* jusqu'à *Coulan*, sont ou tout à fait ou en partie de la dépendance des Hollandois, nous ne pusmes débarquer nulle part: Nous fusmes mesme obligez d'attendre la nuit, pour passer la barre de *Cochin*, afin de n'estre pas découverts. Aprés ce danger nous en courusmes un autre beaucoup plus grand, ayant pensé estre pris le lendemain par un Bot, c'est à dire, par la grosse chalouppe d'un Forban Anglois de quarante ou cinquante pieces de Canon. Nous estions infailliblement enlevez, si nos Rameurs n'eussent donné en cet endroit des preu-

ves de ce qu'ils pouvoient au besoin. La crainte de tomber entre les mains des Pirates leur fit trouver des bras, & leur tint lieu de voiles. Nous paroissions voler sur la mer; mais c'estoit courir d'un autre costé à nostre perte. Nous fuyions le Bot pour aller au Forban que nous vismes à l'ancre à deux lieuës de *Calicoulan*. Ce dernier danger allarma nos Matelots déja fatiguez & incertains quel parti prendre. Le vent contraire & leur épuisement les empeschoit de reculer; & s'ils passoient à la veuë de ce vaisseau Corsaire, c'estoit se perdre sans ressource. Ils résolurent d'arrester, & quand la nuit seroit venuë de faire tout de nouveau force de rames. Ils jetterent donc l'ancre, comme s'ils eussent voulu prendre terre, & dés qu'il n'y

eût plus de jour, s'estant remis à ramer, ils travaillerent tant cette nuit-là & le lendemain tout le jour, que nous arrivasmes à *Coulan* le 30. Novembre, à sept heures du matin. La chaloupe aborda au pied de nostre Eglise, où nous eusmes la consolation de dire la Messe le Pere Petit & moy, pendant que la Musique de M. l'Evesque de *Cochin* chantoit divers motets de dévotion.

Ce Prélat, qui est Religieux de l'Ordre de S. Dominique, se déclare hautement pour estre le Pere & le Protecteur des Jesuites, & leur fait l'honneur de demeurer dans leur maison. Aprés avoir achevé nostre action de grace, nous allasmes le saluer dans son appartement, où le Pere d'Acosta Superieur de la maison nous conduisit.

Outre les marques de bonté & d'estime que nostre robbe nous attira de la part de ce Prelat ; nostre Païs & le nom du grand Prince, dont nous avons le bonheur d'estre sujets, nous meriterent encore des caresses toutes particulieres. Il a une vénération si grande pour la sacrée personne du Roy, & il est si charmé des vertus & sur tout du zele de ce Monarque à deffendre & à étendre de tous costez la Religion Catholique, que sans cesse il en revenoit là. Il est aisé de juger à l'entendre, qu'il est habile Théologien & fort versé dans l'Histoire universelle, sacrée & profane. Mais pour l'histoire des Rois de France & celle LOUIS LE GRAND en particulier, j'ay veu peu de personnes qui en parlassent plus sçavamment & qui parussent en

avoir fait une étude plus exacte que lui. Toutes les honnestetez de cet illustre Prélat, non plus que les instances de Pere d'Acosta, ne nous peurent obliger à passer le reste du jour à *Coulan*. Nous nous embarquasmes sur les quatre heures du soir dans l'esperance de gagner le lendemain *Manpouli*, qui est à cinq ou six lieuës, & d'y dire la Messe dans l'Eglise qu'ont encore-là nos Peres Portugais; mais la mer se trouva si grosse, & elle brisoit à la coste avec tant de furie que nous fusmes obligez de continuer nostre route sans aborder.

Pendant ce voyage que nous fismes toujours le long des costés de *Malabar* & de *Travancor*, nous eusmes le temps de voir la véritable situation des terres & des Bourgades, que toutes nos

cartes de Géographie & de marine défigurent étrangement. Quand le Frere Moricet, que j'ai laissé à *Manapar*, sera arrivé, je me donnerai l'honneur de vous envoyer une Carte exacte de tout ce Païs, qui est extrémement peuplé; car on ne fait presque pas deux lieuës terre à terre, sans trouver des villages & de grandes habitations. Nos cartes marquent des isles sur la coste de *Travancor*, nous les avons cherchées inutilement; elles ne se trouvent point. Depuis *Calecut* jusqu'au Cap de *Comorin*, il n'y a qu'une seule isle, à deux lieuës de *Calecut*, que les Cartes ne marque pas, peut-estre parce qu'elle est trop proche de la terre.

Aprés quinze jours de navigation depuis *Tremepatan*, nous arrivasmes enfin à *Periepatam*,

où nous fusmes receus comme j'ay eu l'honneur de vous dire. La feste de S. André à qui est dédiée l'Eglise de cette Bourgade, y avoit attiré extraordinairement quelques Missionnaires & un fort grand nombre de Chrestiens venus des lieux circonvoisins pour participer ce jour-là aux saints Mysteres. Le plaisir de nous voir leur fit differer un peu leur départ. De *Periepatam* au *Topo* il n'y a qu'une petite lieuë. Le *Topo* est comme le College de la Province de *Malabar*, où le Provincial fait ordinairement sa demeure. Les Peres du *Topo* nous receurent avec une tendresse & une charité propre à nous faire bientost oublier nos fatigues, & nous engagerent à aller avec eux à *Cotate* y celebrer la feste de Saint François Xavier. L'Eglise de

Cotate, qu'on a dédiée à ce grand Apoſtre, eſt fameuſe dans toute l'Inde pour les miracles continuels qui s'y font, par le moyen de l'huile qui brûle devant l'image du Saint. Le concours des peuples eſt grand & l'on y vient de ſoixante & de quatre-vingts lieuës. Nous euſmes la joye d'y trouver à noſtre arrivée une aſſemblée toute extraordinaire de Chreſtiens; mais cette joye fut interompuë quelque temps par la défenſe que le Gouverneur de la Ville envoya faire de celebrer la feſte de Saint François Xavier; cet ordre, qu'on n'attendoit pas, ſurprit & affligea tout le monde. En voicy le ſujet.

Une Veuve conſiderable de la Ville ſe préparoit depuis trois mois à faire un ſacrifice public au Démon, par intereſt

ou par superstition, & peut-estre par tous les deux à la fois. L'envie de chagriner les Chrestiens, qu'elle haïssoit à mort, & d'assembler plus de monde chez elle, lui fit choisir tout exprés pour cette damnable ceremonie le jour auquel elle sçavoit que se fait la feste de S. François Xavier, & qu'un nombre infini d'Estrangers ne manque jamais de se rendre à *Cotate*. Dans une grande salle de sa maison, qui n'estoit pas éloignée de l'Eglise du S. Apostre, on voyoit déja trois colomnes de terre de trois ou quatre pieds de haut, posées en triangle, & éloignées l'une de l'autre d'environ une toise. Elle engraissoit depuis longtemps avec beaucoup de soin un Cochon, qui devoit servir de victime, & qu'elle devoit elle-même égorger dans l'enceinte

de ces colomnes. Les principaux de la Ville & les personnes les plus riches des environs, qui estoient de sa *Caste*, devoient se rendre au temps qu'elle marqueroit. Il ne falloit plus qu'un ordre du Gouverneur qui permist de faire le sacrifice à un certain jour, & qui deffendist aux Chrestiens de faire leur feste ce jour-là. Elle l'obtint, & la chose demeura secrete jusqu'au commencement de Decembre, que le Missionnaire, qui a soin de cette fameuse Eglise, en fut averti. Il ne perdit pas un moment, & au lieu de s'addresser au Gouverneur de la Ville, qui avoit porté l'ordre, il alla droit au Gouverneur de la Province. Il lui representa & le mécontentement de tant de peuples qui estoient venus de loin pour solemniser la feste de S. François Xa-

vier; & l'injure qu'on feroit à la memoire de l'Apostre des Indes, si au-lieu de celebrer sa feste, on faisoit au Demon un de ces abominables sacrifices, pour lesquels cet homme miraculeux avoit toujours eu tant d'horreur.

La remontrance du Pere eut tout l'effet qu'on en attendoit. Le Gouverneur de la Province donna ordre qu'on solemnisast la feste à l'ordinaire, & que le sacrifice fust rejetté à un autre jour. Ainsi ce contre-temps ne servit qu'à rendre nostre ceremonie plus devote par cette espece de victoire que la vraie Religion venoit de remporter sur l'Idolatrie. Je m'informai à cette occasion de la maniere dont les Prestresses Idolastres font en ce païs-cy leurs sacrifices, & voicy ce que j'en pûs apprendre.

Quand tout le monde est as-

ſemblé dans la ſalle ; dont nous avons parlé, la Preſtreſſe ſe met au milieu des trois colomnes & commence à invoquer le Diable en prononçant certaines paroles myſterieuſes avec de grands hurlemens & une agitation effroyable de tout ſon corps. Divers inſtrumens de muſique l'accompagnent avec des ſons, qui varient ſelon la différence des eſprits, qui ſemblent tour à tour la poſſeder. Enfin il y a un certain air ſacré qu'on ne commence pas pluſtoſt de joüer, que la Megere ſe leve, prend un couteau, égorge le Cochon, & ſe jettant ſur la playe, boit de ſon ſang tout fumant encore. Alors elle crie, elle prophetiſe, elle menace la peuplade & la Province des plus terribles chaſtimens de la part du Demon qui l'inſpire, ou dont elle feint d'eſtre inſpi-

rée, si les assistans ne se déterminent à lui donner ce qu'elle demande, de l'or, de l'argent, des joyaux, du ris, de la toile, tout lui est bon; & ces enragées impriment pour l'ordinaire tant de crainte aux assistans qu'elles tirent quelquefois jusqu'à la valeur de deux ou trois cens écus.

La ville de *Cotate* est grande & bien peuplée, quoiqu'elle n'ait, non plus que la pluspart des autres villes des Indes, ni fossez, ni murailles. Elle est dans les terres à quatre lieuës du Cap de *Comorin*, au pied des montagnes, qui rendent ce Cap fameux pour les merveilles qu'on en raconte. Car plusieurs asseurent que dans cette langue de terre, qui n'a pas plus de trois lieuës d'étenduë, on trouve en mesme-temps les deux saisons de l'année les plus opposées, l'hyver & l'esté, & que quel-

quefois dans un meſme jardin de cinq cens pas en quarré on peut avoir le plaiſir de voir ces deux ſaiſons réünies, les arbres eſtant chargez de fleurs & de fruits d'un coſté, pendant que de l'autre ils ſont dépoüillez de toutes leurs feüilles. Je n'ay point eu le loiſir d'aller moi-meſme eſtre juge de la vérité ou de la fauſſeté du fait; mais il eſt certain que des deux coſtez du Cap les vents ſont toujours oppoſez & ſoufflent comme s'ils vouloient ſe combattre; de ſorte que quand à la coſte Occidentale du Cap de *Comorin*, les vents viennent de l'Oüeſt, à la coſte Orientale ils viennent de l'Eſt. C'eſt ce que nous avons éprouvé nous-meſmes dans ce voyage. Depuis *Calecut* juſqu'au Cap de *Comorin*, ayant preſque toujours eu le vent au Sud-Eſt, ou au Sud-

Oüest, nous le trouvasmes au Nord-Est, dès que nous eusmes passé ce Cap. Comme donc cette diversité des vents, sur tout lorsqu'elle est durable, contribuë infiniment à la diversité des saisons, il n'est pas incroyable que vers la pointe du Cap, il puisse y avoir dans un assez petit espace de terrain, des endroits tellement exposez à l'un des vents, & tellement à couvert de l'autre, que le froid ou le chaud & les impressions qui les suivent se fassent sentir en mesme-temps, dans des lieux assez peu éloignez, comme dans d'autres qui le seroient beaucoup davantage. Mais je laisse à nos sçavans à rechercher la raison Physique de cette contrarieté de vents qu'on ne voit point ailleurs, où il semble que des principes tout semblables devroient la causer.

Ce seroit icy, Mon Reverend Pere, le lieu de vous faire une description exacte de tout le païs qui est entre *Cotate* & *Pondichery*, puisque je l'ay parcouru dans ce voyage ; mais il faudroit plus de temps que je n'en ay maintenant. On me presse de finir ma lettre, & je remets à une autre occasion ce qui me resteroit de curieux à vous mander.

J'ajouste seulement deux mots d'une cruelle persécution excitée depuis peu contre les Chrestiens à *Tanjaor*, & dont je ne doute pas que quelques-uns de nos Missionnaires n'écrivent un plus grand détail en Europe. On asseure que plus de douze mille Chrestiens ont déja confessé heureusement Jesus-Christ, quoyque leurs persécuteurs n'ayent rien épargné

pour ébranler leur constance & les forcer à retourner aux superstitions du païs. Plusieurs ont perdu leurs biens, se sont laissez chasser de leurs terres avec leurs familles entieres, ou bien se sont veu enlever leurs femmes & leurs enfans pour estre prostituez d'une maniere infame. D'autres enfermez dans des cachots puants & obscurs, ont long-temps souffert une faim & une soif cruelle. Plusieurs aprés avoir esté déchirez à coups de foüet, ont enduré qu'on leur appliquast sur diverses parties du corps avec des fers tout rouges de feu le caractere des Idoles qu'ils ne vouloient pas adorer. On a arresté en cette occasion deux de nos Peres, dont un a eu le bonheur de mourir les fers aux pieds, des mauvais traitemens qu'il avoit receus

dans sa prison. Son Compagnon a esté relasché aprés avoir esté tourmenté cruellement pendant plusieurs jours. Ceux des Missionnaires qu'on a laissez en liberté n'ont eu gueres moins à souffrir. Outre la douleur de voir leurs travaux de plusieurs années en danger de devenir inutiles, & la tendre compassion que leur causoit le supplice barbare de tant de pauvres innocens, il a fallu qu'ils se soient tenus cachez dans les bois, pour obéïr à leurs Superieurs, qui leur avoient deffendu de se montrer d'icy à quelque temps, & pour animer & fortifier de prés & de loin par des exhortations & par des lettres vives & touchantes, ceux de leur troupeau, que la persécution sembloit avoir ébranlez. Nous esperons que les personnes pleines de zé-

le & de charité auront pitié de cette Chreſtienté déſolée ; c'eſt dans ces occaſions plus que jamais qu'il ſeroit neceſſaire que nous euſſions de quoy tirer nos pauvres Néophytes de l'extréme miſere où les a réduits leur conſtance à pratiquer l'Evangile que nous leur enſeignons. Jugez, Mon Reverend Pere, de noſtre affliction, quand nous voyons ces vrais Confeſſeurs de Jeſus-Chriſt venir à nos pieds nous demander quelque aſſiſtance, & que noſtre pauvreté ne nous laiſſe preſque aucun moyen de les ſoulager. On n'héſitera point à vendre & à engager tout ce qu'on peut avoir, juſqu'aux Vaſes ſacrez, lorſqu'il ſera abſolument neceſſaire : mais on ſera bien-toſt au bout, & les meubles les plus précieux de noſtre Egliſe ne

s'étendent pas bien loin, comme vous pouvez penser. Un besoin si pressant parle assez au cœur de ceux qui sont touchez du salut des ames & de l'honneur dû aux Autels. Je suis avec un profond respect,

MON REVEREND PERE,

Vostre tres-humble & tres-obeïssant serviteur TACHARD, Missionnaire de la Compagnie de Jesus

LETTRE

LETTRE
DU
PERE PETIT,

Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere de Trevou, de la mesme Compagnie, Confesseur de S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orleans.

A Pondichery, le 12. Février 1702.

MON REVEREND PERE,
P. C.

On ne peut estre plus sensible que je le suis à toutes les bon-

tez dont vous m'honorastes à mon départ de France pour venir icy. J'en conserverai toute ma vie une parfaite reconnoissance. Recevez-en, s'il vous plaist, aujourd'hui les premieres marques dans cette lettre que je prens la liberté de vous écrire. Il y a prés de cinq semaines que je suis arrivé à Pondichery avec le Pere Tachard. Vous verrez par la relation qu'il envoye en France combien nostre voyage a esté heureux, & quelle route nous avons tenuë.

Pour venir du lieu de nostre débarquement à Pondichery, il nous a fallu traverser le petit Royaume de *Maravas*, qui est une dépendance de la Mission de *Maduré*. Vous avez souvent entendu parler de cette Mission, comme d'une des plus saintes &

des plus glorieuses à Jesus-Christ que nous ayions dans les Indes. On ne vous en a point trop dit, & je puis vous asseurer par tout ce que j'ay veu en passant en divers lieux, que l'idée qu'on vous en a donnée, est plustost au-dessous qu'au-dessus de la verité. Les ouvriers qui cherchent le travail & la croix, trouvent icy dequoy se satisfaire pleinement, & le succés répond abondamment au travail. Les conversions augmentent chaque jour de plus en plus. Le Pere Martin a baptisé dans son district en moins de cinq mois prés d'onze cens personnes, & le Pere Laynez dans le *Maravas* en vingt-deux mois prés de dix mille. On est bien dédommagé des peines du voyage, & bien animé à ap-

prendre promptement les langues, quand on voit de l'ouverture à pouvoir avec le secours du Seigneur, faire bientost quelque chose de semblable.

Nous ne sommes pas mesme icy tout à fait sans quelque esperance du martyre, qui est la couronne de l'Apostolat. Deux de nos Peres viennent encore d'avoir le bonheur de confesser Jesus-Christ dans les fers. L'un des deux y est mort de miseres & d'épuisement le 14. Novembre dernier. C'est le Pere Joseph Carvalho. Son compagnon dans la prison estoit le Pere Bertholde. Ils avoient esté arrestez dans la persécution sanglante, qui s'est élevée depuis peu contre les Chrestiens dans le Royaume de *Tanjaor*, qui est

assez proche de Pondichery. Vous ne sçauriez croire, mon Reverend Pere, combien on se sent animé à souffrir & à porter avec joye le travail & les peines attachées à son employ, quand on songe au besoin qu'on aura de Dieu dans des épreuves beaucoup plus grandes, où l'on peut chaque jour se voir exposé Mais quel bonheur aussi de pouvoir esperer qu'on ne sera point abandonné de sa grace toute-puissante, & qu'on est destiné peut-estre à verser son sang pour la cause de Jesus-Christ. Priez bien Dieu, je vous en conjure, qu'il veüille me rendre digne d'une si grande faveur, & qu'il ait plus d'égard aux mérites de tant de saints Religieux, dont nous sommes les freres, qu'à ce que pour-

roient attirer ſur nous nos miſeres & nos fréquentes infidelitez.

Je me donne préſentement tout entier à apprendre la langue Malabare, afin d'entrer au pluſtoſt dans la nouvelle Miſſion de *Carnate*, que nos Peres François viennent d'établir ſur le modele de celles des Jéſuites Portugais. Je compte beaucoup ſur tout dans ces commencemens, ſur le ſecours des Catechiſtes qui ſçavent la langue, & qui ſont faits aux uſages du païs, mais on n'en a pas autant qu'on voudroit, parce qu'ils ne peuvent vaquer à leur miniſtere, ſans quitter toute autre ſorte de travail, & qu'ainſi c'eſt à nous à les nourrir & à les entretenir de tout. Pour en avoir beaucoup, il faudroit que les

charitez, qui viennent d'Europe, fussent plus abondantes sans comparaison qu'elles ne sont. Nos Peres disent icy que vingt écus de France suffisent par an pour l'entretien d'un Catechiste. Si donc par vous-mesme, mon Reverend Pere, ou par vos amis, vous pouvez nous en procurer plusieurs, vous devez compter qu'un grand nombre d'infidelles vous auront & à eux l'obligation de leur salut éternel. Je ne vous en diray pas davantage, persuadé par le zéle que vous avez pour la gloire de Dieu & pour l'avancement de la Religion, que vous nous ménagerez tous les secours, qui dépendent de vous, & que vous ferez valoir la cause de nos pauvres infidelles autant que vaut le Sang du Fils

de Dieu, qui n'a pas crû trop faire en le verſant pour les racheter. Je me recommande à vos ſaints Sacrifices, & ſuis avec bien du reſpect,

MON REVEREND PERE,

Voſtre tres-humble & tres obeïſſant ſerviteur PETIT, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus.

FIN.

TABLE

LEttre du Pere le Royer à M. le Royer des Arsix son Frere. Estat de la Mission du Tonquin, Page 1.
Lettre du Pere de Tartre à M. de Tartre son Pere. Second voyage de l'Amphitrite à la Chine, 34
Lettre du Pere de Chavagnac au Pere le Gobien. Quel doit estre le caractere des Missionnaires qui vont à la Chine, 147
Lettre du P. Tachard au R. P. de la Chaize. Dernier voyage aux Indes Orientales, 168
Lettre du P. Petit au P. du Trevou. Nouvelles de la Mission de Maduré, 217

FIN.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *le troisiéme Recueil des Lettres édifiantes & curieuses, écrites des Missions Etrangeres, par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jesus.* En Sorbonne le 7. du mois de Juillet 1703.

C. DE PRECELLE.

VOYAGE D'ETHIOPIE.

IV. RECUEIL.



À PARIS,
Chez JEAN BARBOU, ruë ſaint Jacques, vis-à-vis le College de Louis le Grand.

M. DCCXIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roy.



AUX JESUITES DE FRANCE.

ES REVERENDS PERES,

La Relation d'Ethiopie dont je vous fais part, vous paroiſtra, je crois, fort curieuſe. M. Charles Jacques Poncet Mede-

*cin François, qui a fait un voyage en ce Païs-là avec un Missionnaire de nostre Compagnie, a eu la bonté de me la communiquer. Vous serez peut-estre bien-aise de sçavoir l'occasion qui fit entreprendre à l'un & à l'autre un voyage si long & si penible. L'Empereur d'Ethiopie ayant une maladie, dont il craignoit les suites, & ne trouvant pas dans ses Etats de Medecins assez habiles pour le guerir, crut en devoir faire venir d'ailleurs. Dans ce dessein ayant sçû qu'un de ses Officiers avoit le même mal que luy, il l'envoya au Caire *, afin que s'il pou-*

* C'est la Ville Capitale de l'Egypte.

voit rétablir sa santé par les remedes qu'on lui donneroit dans cette grande Ville, il lui amenât le Medecin dont il se seroit servi. L'Officier qui se nommoit Hagi Ali, & qui avoit déja fait ce voyage plus d'une fois, s'ouvrit à un Armenien de ses Amis sur le sujet qui le faisoit revenir au Caire. L'Armenien instruit par sa propre experience de l'habileté de Monsieur Poncet qui l'avoit gueri autrefois d'une maladie trés violente & trés-dangereuse, l'indiqua à son ami.

Hagi Ali, sur la parole de l'Armenien, se mit entre les mains de Monsieur Poncet, prit

ſes remedes, garda le regime de vie qu'il lui preſcrivit, & ſe trouva en peu de tems parfaitement gueri. Il ne ſongea plus qu'à engager le Medecin François à faire le voyage d'Ethiopie, pour rendre à l'Empereur ſon maître le meſme ſervice qu'il lui avoit rendu. Monſieur Poncet y conſentit, & ſe diſpoſa à ſuivre l'Officier Ethiopien.

Nos Miſſionnaires, qui avoient déja tenté pluſieurs fois d'entrer dans ce vaſte Empire, ſans avoir pû y réuſſir, crurent qu'il falloit ſe ſervir d'une conjoncture ſi favorable, pour executer le projet

qu'ils avoient formé. Ils communiquerent leurs vûës à Monsieur Poncet, & à Monsieur Maillet Consul de France au Caire. On convint qu'un de nos Missionnaires accompagneroit Monsieur Poncet en Ethiopie, & qu'il prendroit l'habit & la qualité de son domestique, pour ne point donner d'ombrage ni de jalousie à une nation dont on ne connoissoit pas bien le genie ni les dispositions à l'égard des Européans. L'employ estoit important & demandoit un homme éclairé & plein de zele; car il devoit s'instruire sur les lieux de l'état du Christia-

nisme, & voir quelles mesures on pouvoit prendre pour rétablir la Religion Catholique dans un Pays, où elle avoit autrefois fait de grands progrez sous les Patriarches Jean Nũnez Baretto, André Oviedo, Appollinaire d'Almeida, & plusieurs autres Missionnaires de nostre Compagnie.

Le Pere de Brevedent, d'une famille distinguée de la ville de Rouën, fut celui sur qui on jetta les yeux. Il avoit toutes les qualitez necessaires pour une entreprise aussi difficile & aussi importante que celle-là, un courage à l'épreuve des plus grands dangers, un desir ar-

dent de travailler à la conversion des Ames, & de souffrir beaucoup pour la gloire de JESUS-CHRIST, *un esprit penetrant & cultivé par l'étude de la Theologie & des Mathematiques. Le projet d'une nouvelle machine pour le mouvement perpetuel, qu'il proposa en mil six cent quatre-vingt cinq, & qu'on trouve gravée dans les Journaux de ce temps-là, lui donna de la réputation parmi les Sçavans, & fit voir jusqu'où alloit la penetration & l'étenduë de son esprit. Il demanda quelques années aprés à ses Superieurs, la permission de se consacrer aux Missions,*

& il le fit avec tant d'instance, qu'ils ne crurent pas devoir s'opposer à une vocation si sainte. Il travailla pendant plus de dix ans dans les Isles de l'Archipel & dans la Syrie, il y donna une si haute idée de sa vertu, & y fit des conversions si surprenantes, que sa memoire sera long-temps en benediction dans tous ces Pays-là. Sa douceur & ses manieres pleines d'onction engageoient les plus endurcis à quitter leurs desordres, & les heretiques les plus opiniastres à abjurer leurs erreurs. On le regardoit comme un veritable Apostre. Il portoit si loin ses

austeritez, que dans ses courses Apostoliques, sa nourriture ordinaire estoit un peu de son détrempé dans de l'eau, avec quelques herbes ou quelques racines. Il couchoit sur la dure, passoit toutes les nuits deux ou trois heures en oraison, & traittoit deux fois le jour son corps si impitoyablement, que ses Superieurs avertis qu'il ne pourroit pas longtemps soustenir un genre de vie si austere, furent obligez de moderer la rigueur de sa penitence, pour ne pas perdre un homme si utile à la Mission. Il se préparoit ainsi à des graces trés-extraordinaires,

dont Dieu le favorisoit souvent. J'en pourrois rapporter icy plusieurs, qui ont esté attestées par des personnes de consideration & trés dignes de créance : mais ce n'est pas ici le lieu d'en faire le recit. Ce que je puis dire de ce saint Missionnaire, que j'ai eu le bonheur de connoistre trés-particulierement, c'est que son union avec Dieu estoit presque continuelle, qu'il ne parloit que de ses bontez & de ses misericordes, & qu'il le faisoit d'une maniere si vive, qu'on ne pouvoit l'entendre sans en estre penetré.

Il comptoit pour rien sa vie

& sa santé, quand il s'agissoit du salut du prochain. Dans le temps qu'il demeura au Caire, & que la peste désola l'Egypte, il se dévoua au service des pestiferez avec un courage & un zele, qui édifia également les Chrestiens & les Infidelles. Enfin un de ses plus ardens desirs estoit de répandre son sang pour JESUS-CHRIST, *& c'est cet ardent desir qui lui fit entreprendre le voyage d'Ethiopie avec une joye qu'on ne sçauroit exprimer. Cette Mission avoit esté autrefois feconde en Martyrs : il avoit devant les yeux les Peres Oviedo, Al-*

meïda, Cardenas, Paës, & plusieurs autres Jesuites, qui avoient eu le bonheur de mourir pour la deffense de la Foy. Il espera de jouir d'un sort si heureux, & de crainte d'en laisser échapper l'occasion, il eut le courage avant que de sortir du Caire de faire Vœu par un rare exemple de vertu de se presenter par tout au martyre : mais Dieu, qui lui avoit inspiré des sentimens si nobles, se contenta de sa bonne volonté : Ce fervent Missionnaire, avant que d'estre arrivé au terme de son voyage, consomma son sacrifice, de la maniere dont Monsieur

Poncet, entre les bras de qui il expira, le rapporte dans la Relation que je vous envoye.

Cette Relation est trés-curieuse : car outre qu'elle fait connoistre les Estats des Roys de Dongola, de Sennar & de la Mecque, elle instruit de plusieurs choses trés-particulieres qui regardent l'Ethiopie cet Empire fameux, soit qu'on le regarde par la vaste étenduë de ses Estats, ou par la multitude de ses peuples, ou par la profession de la Religion Chrestienne que les Abyssins ont embrassée dés les premiers siecles de l'Eglise. Mais si les Ethiopiens ont eu le bonheur

d'estre éclairez des lumieres de l'Evangile dés les premiers temps du Christianisme, ils ont eu le malheur de perdre un si precieux avantage, en s'attachant aux erreurs des Coptes & des Eutychéens, & en se séparant de l'Eglise par le schisme.

Quelle ample moisson ne recueilleroient pas dans un si vaste Champ des Missionnaires habiles & zelez, qui voudroient se consacrer à le cultiver, sur tout dans un temps où les conjonctures sont plus favorables qu'elles n'ont jamais esté.

Le plus grand obstable qu'on ait trouvé autrefois à la conver-

ſion des Abyſſins, eſtoit l'enteſtement des Patriarches ſchiſmatiques d'Alexandrie, qui ſe ſont oppoſez de toutes leurs forces à l'établiſſement de la Religion Catholique en ce pays-là. Mais celui qui remplit aujourd'hui le Siege Patriarchal eſtant Catholique, n'a pas moins d'ardeur que nous de voir toute l'Ethiopie ouvrir les yeux à la lumiere, & embraſſer la verité, comme il l'a lui-meſme embraſſée depuis quelque temps.

L'Empereur des Abyſſins inſtruit des prodiges du Regne de LOUIS LE GRAND, *que la renommée a portez juſqu'aux extremitez de l'Affrique & de l'Aſie,*

& plein d'estime pour son auguste Personne, desire ardemment de lier amitié avec un si grand Prince, & a déja fait les avances necessaires pour cela.

Le Roy de son costé, tout occupé qu'il est à repousser les efforts de l'Europe, presque entiere liguée contre lui & contre son Petit-Fils, est disposé à soustenir de son autorité & de ses liberalitez ceux qui pourront estre employez à réunir à l'Eglise un Prince & un Empire qui paroissent déja si proches du Royaume de Dieu.

Enfin nostre S. Pere le Pape, vivement touché de voir la perte de tant d'ames, & toûjours attentif à ramener au troupeau de

JESUS-CHRIST *les ouailles qui s'en sont separées, a dessein d'envoyer des Missionnaires dans ce vaste Empire: mais comme le succez d'un si grand ouvrage dépend uniquement de la bonté & de la misericorde de Dieu, nous devons tous redoubler nos prieres, pour demander au Seigneur qu'il répande ses benedictions sur les travaux des ouvriers Evangeliques que sa Providence destine à cette glorieuse entreprise. J'espere que vous voudrez bien aussi vous souvenir de moy, qui suis avec respect,*

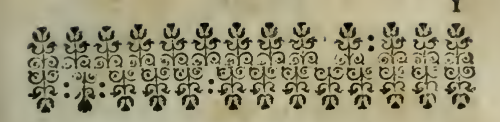
MES REVERENDS PERES,

Vostre trés-humble & trés-obeïssant
Serviteur CHARLES LE GOBIEN.
de la Compagnie de Jesus.

APPROBATION.

J'Ay lû pour Monſeigneur le Chancelier *ce Voyage d'Ethiopie.* En Sorbonne le 12. Juillet 1704.

G. De Precelles.



RELATION ABREGE'E

Du Voyage que M. Charles Jacques Poncet, Medecin François, fit en Ethiophie en 1698. 1699. & 1700.

JE partis du *Caire* Capitale de l'Egypte le 10. Juin de l'année 1698. avec Hagi Ali Officier de l'Empereur d'Ethiopie, & le Pere Charles-François Xavier de Brevedent, Missionnaire de la Compagnie de JESUS. Nous nous embarquasmes sur le Nil à *Boulack*, qui est à demi-lieuë de cette ville. Comme les eaux estoient basses & nos Pilotes fort ignorans, nous employasmes quinez

jours pour nous rendre à *Manfelou*, quoiqu'on fasse ce voyage en cinq jours, quand la riviere est grosse & le vent favorable. *Manfelou* est une ville de la haute Egypte, fameuse pour le commerce des toiles. Le Grand Seigneur y tient cinq cens Janissaires & deux cens *Spahis* en garnison pour empescher les excursions des Arabes, qui desolent tout ce païs.

Le rendez-vous des caravannes de *Sennar* & d'Ethiopie est à *Ibnali*, demi-lieuë au dessus de *Manfelou*. Nous campasmes dans ce village pour attendre que toute la caravanne se fût assemblée, & nous y demeurasmes plus de trois mois sous nos tentes, où nous souffrismes beaucoup; car les chaleurs de ce païs sont insupportables, sur tout aux Européans, qui n'y sont pas accoustu-

mez. Le Soleil eſt ſi brûlant, que depuis dix heures du matin juſqu'au ſoir, nous avions de la peine à reſpirer. Aprés avoir acheté des Chameaux & fait toutes les proviſions neceſſaires pour paſſer les deſerts de la Lybie, nous quittaſmes ce deſagreable ſejour le 24. Septembre ſur les trois heures aprés midy, & nous allaſmes coucher à une lieuë & demie de-là ſur le bord Oriental du Nil dans un lieu nommé *Cantara*, où il nous fallut encore camper pendant quelques jours pour attendre les Marchands de *Girgé* & de *Syout*, qui n'eſtoient pas encore arrivez.

Un parent du Roy de *Sennar* m'invita d'aller à *Syout*, & m'envoya un cheval Arabe. Je paſſay le Nil ſur un pont fort large & baſti de belle pierre de taille. Je croy que c'eſt le ſeul pont qui

ſoir ſur cette riviere, & j'y arrivay en quatre heures de chemin. Je vis les reſtes d'un ancien & magnifique amphiteâtre avec quelques mauſolées des anciens Romains. La ville de *Siout* eſt environnée de jardins delicieux & de beaux Palmiers, qui portent les plus excellentes dattes que l'on mange en Egypte. Ayant trouvé a mon retour tout le monde aſſemblé, nous partiſme le deuxiéme d'Octobre de grand matin, & nous entraſmes dés ce jour-là dans un deſert affreux. On court de grands dangers dans ces deſerts; parce que les ſables eſtant mouvans, s'élevent au moindre vent, obſcurciſſent l'air, & retombant enſuite en forme de pluye, enſeveliſſent ſouvent les voyageurs, ou du moins leur font perdre la route qu'ils doivent tenir.

L'on garde un grand ordre dans la marche des caravannes. Outre le Chef qui décide de toutes les diſputes & de tous les differens qui ſurviennent, il y a les Conducteurs qui marchent à la teſte de la Caravanne, & qui donnent le ſignal pour partir & pour s'arreſter, en frappant ſur une petite timballe. On ſe met en route trois ou quatre heures avant le jour, il faut que tous les Chameaux & toutes les beſtes de charge ſoient preſtes en ce temps-là; on ne peut perdre de veuë la caravanne, ny s'en écarter ſans ſe mettre dans un danger évident de perir Ceux qui la conduiſent, ſont ſi habiles, que quoiqu'il ne paroiſſe aucune trace ſur le ſable, ils ne luy font jamais prendre le moindre détour. Aprés avoir marché juſqu'à midy, on s'arreſte une de-

mi-heure ſans décharger les Chameaux, & l'on prend un peu de repos, aprés quoy l'on pourſuit ſa route juſqu'à trois ou quatre heures de nuit. Comme on garde dans tous les campemens le rang qu'on a eu le jour du départ; il n'y a jamais ſur cela la moindre diſpute entre les voyageurs.

Nous arrivaſmes le 6. d'Octobre à *Helaoüé*, c'eſt une aſſez groſſe bourgade, & la derniere qui dépende du Grand Seigneur. Il y a une garniſon de cinq cens Janiſſaires & de trois cens *Spahis* ſous un Officier qu'on appelle en ce païs-là *Kachif*. *Helaoüé* eſt fort agreable, & répond parfaitement à ſon nom, qui ſignifie *Païs de douceur*. On y voit quantité de jardins arroſez de ruiſſeaux, & un grand nombre de Palmiers toûjours verds. On y

trouve de la Coloquinte, & toutes les campagnes ſont remplies de Sené, qui croiſt ſur un arbriſſeau haut d'environ trois pieds. Cette drogue, dont on ne croit pas ſe pouvoir paſſer en Europe, n'eſt d'aucun uſage en ce païs-là. Les habitans d'*Helaoüé* ne ſe ſervent dans leurs maladies que de la racine de l'*Ezula*, qu'ils font infuſer dans du lait pendant une nuit, & qu'ils prennent le lendemain aprés l'avoir fait paſſer par un tamis. Ce remede eſt trés-violent, mais il eſt à leur goût, & ils s'en loüent beaucoup. L'*Ezula* eſt un gros arbre, dont la fleur eſt bleuë. Il ſe forme de cette fleur une eſpece de balon ovale plein de coton dont les gens du païs font des toiles aſſez fines.

Nous demeuraſmes quatre jours à *Hèlaoüé* pour prendre

de l'eau & des vivres, car nous devions passer un desert où l'on ne trouve ny fontaines ny ruisseaux. La chaleur est si grande, & les sables de ces deserts sont si brûlans, qu'on ne peut y marcher nuds pieds, sans les voir bien-tôt extraordinairement enflez. Les nuits cependant sont assez froides ; ce qui cause à ceux qui voyagent en ce païs-là, de fâcheuses maladies, s'ils ne prennent de grandes précautions. Aprés deux jours de marche nous arrivasmes à *Chabbé** qui est un païs plein d'Alun, & trois jours aprés à *Selyme*, où nous prismes de l'eau pour cinq jours dans une excellente source, qui est au milieu de ce desert. Ces vastes solitudes, où l'on ne trouve ni

* *Chabbé* signifie en Arabe de l'alun. C'est à Chabbé que commence le Royaume de *Gondola*, qui dépend de celuy de *Sennar*.

oiſeaux, ni beſtes ſauvages, ni herbes, ni même aucun moucheron, & où l'on ne voit que des montagnes de ſable, des carcaſſes & des oſſemens de Chameaux, qui impriment en l'ame, je ne ſçay qu'elle horreur, qui rend ce voyage ennuyeux & deſagreable. Il ſeroit bien difficile de traverſer ces terribles deſerts ſans le ſecours des Chameaux. Ces animaux ſont ſix & ſept jours ſans boire & ſans manger; ce que je n'aurois jamais pû croire, ſi je ne l'avois obſervé avec exactitude. Ce qui eſt plus ſurprenant, c'eſt qu'un venerable vieillard, frere du Patriarche d'Ethiopie, qui eſtoit dans noſtre caravanne, m'aſſeura qu'ayant fait deux fois le voyage de *Selyme* à *Sudan* dans le païs des Negres, & ayant employé chaque fois quarante jours à paſſer les deſerts qu'on trouve

dans cette route, les Chameaux de ſa caravanne ne bûrent ni ne mangerent pendant tout ce temps-là. * Trois ou quatre heures de repos chaque nuit les ſoutiennent, & ſuppléent au défaut de nourriture qu'il ne leur faut donner qu'aprés les avoir fait boire, parce qu'autrement ils creveroient.

Le Royaume de *Sudan* eſt à l'Oüeſt de celuy de *Sennar*. Les

* Ce que Meſſieurs des Miſſions Etrangeres marquent en leur derniere Relation, n'eſt pas moins ſurprenant. Voicy ce qu'ils rapportent de quelques Chrétiens de la Cochinchine, qui ſont morts pour la défenſe de la Foy.

Des quatre autres qui reſtoient en priſon, trois ont combatu juſqu'à la mort contre la faim & la ſoif; mais plus long-temps qu'on ne pourra peut-eſtre croire en Europe. Car je doute que l'on puiſſe ſe perſuader qu'ils ayent pû vivre autant qu'ils ont veſcu ſans boire & ſans manger. Le premier fut M. Laurenço, qui ne mourut que le quarantiéme jour de ſa priſon. Le ſaint vieillard Antoine le ſuivit trois jours aprés, & Madame Agnés porta ſes langueurs juſqu'au quarante-ſixiéme jour qu'elle expira doucement.

Marchands de la haute Egypte y vont chercher de l'or & des Esclaves. Les Rois de *Sennar* & de *Sudan* sont presque toûjours en guerre. Pour ce qui est des Mulets & des Asnes, dont on se sert aussi pour traverser ces deserts, on ne leur donne chaque jour qu'une petite mesure d'eau.

Le 26. Octobre nous arrivasmes à *Machou* grosse bourgade sur le bord Oriental du Nil. Ce fleuve forme en cet endroit deux grandes Isles remplies de Palmiers, de Sené & de Coloquinte. *Machou* , le seul lieu habité depuis *Helaoüé*, est dans la Province de *Fungi*; il appartient au Roy de *Sennar*, & fait le commencement du païs des *Baraûras*, que nous appellons *Barbarins*. L'*Erbab* ou le Gouverneur de cette Province, ayant appris que l'Empereur d'Ethiopie nous

appelloit à ſa Cour, nous invita de venir à *Argos* où il demeure. Cette bourgade eſt vis-à-vis de *Machou* de l'autre coſté du Nil, nous y allaſmes en batteau. Le Gouverneur nous receut avec beaucoup d'honneſteté, & nous regala pendant deux jours; ce qui nous fit plaiſir, aprés les grandes fatigues que nous venions d'eſſuyer. Le Grand Doüanier, qui eſt fils du Roy de *Dongola*, demeure auſſi à *Argos*. Ce Prince ne paroiſt jamais en public, que monté ſur un cheval, couvert de deux cens clochettes de bronze, qui font un grand bruit, & qu'accompagné de vingt Mouſquetaires, & de deux cens Soldats armez de lances & de ſabres. Il vint viſiter nos tentes, où l'on luy preſenta du Caffé, & où l'on paya les droits, qui conſiſtent en ſavon & en toiles.

Il nous fit l'honneur de nous inviter le lendemain à dîner. Nous y allasmes à l'heure marquée. Son Palais est grand & basti de briques cuites au Soleil, les murailles sont fort élevées & flanquées d'espace en espace de grosses tours quarrées sans embrasûres, parce que l'on n'a point en ce païs-là l'usage du canon, mais seulement celuy du mousquet.

Aprés avoir demeuré huit jours à *Machou*, nous en partismes le 4. de Novembre, & nous arrivasmes le 13. du même mois à *Dongola*. Tout le païs que nous trouvasmes dans nostre route jusqu'à cette ville, & même jusqu'à celle de *Sennar* est un païs trés-agreable; mais il n'a qu'environ une lieuë de largeur. Ce ne sont au de-là que des deserts affreux. Le Nil passe au milieu

de cette delicieuſe plaine. Les bords en ſont hauts & élevez ; ainſi ce n'eſt point l'inondation de ce fleuve, qui cauſe comme en Egypte la fertilité de cette campagne ; mais l'induſtrie & le travail des habitans. Comme il ne pleut que tres-rarement en ce païs-là, ils ont ſoin d'élever par le moyen de certaines rouës que des bœufs font tourner, une quantité prodigieuſe d'eaux qu'ils conduiſent par le milieu des terres, dans des reſervoirs deſtinez à les recevoir ; d'où ils les tirent enſuite, quand ils en ont beſoin pour arroſer leurs terres, qui ſeroient ſteriles & incultes ſans ce ſecours.

On ne ſe ſert point d'argent en ce païs-là pour le commerce ; tout s'y fait par échange comme dans les premiers temps. Avec du poivre, de l'annis, du fe-

noüil, du clou de girofle, du chourga, qui ſont des laines teintes en bleu, du ſpica de France, du mahaleb d'Egypte, & autres choſes ſemblables, les voyageurs achetent les vivres qui leur ſont neceſſaires. On ne mange que du pain de *Dora*, qui eſt un petit grain rond, dont on ſe ſert auſſi pour faire une eſpece de bierre épaiſſe & d'un trés-mauvais goût. Comme elle ne ſe conſerve pas, on eſt obligé d'en faire preſque à toute heure. Un homme qui a du pain de *Dora* & une calebaſſe pleine de cette deſagreable liqueur, dont ils boivent juſqu'à s'enyvrer, ſe croit heureux & en eſtat de faire bonne chere. Avec une nourriture ſi legere, ces gens-là ſe portent bien, & ſont plus robuſtes & plus forts que les Européans. Leurs maiſons ſont de

terre, baſſes, & couvertes de cannes de *Dora*. Mais leurs chevaux ſont parfaitement beaux, & ils ſont habiles à les dreſſer au manége. Leurs ſelles ont des appuis fort hauts; ce qui les fatigue beaucoup. Les perſonnes de qualité ont la teſte nuë, & les cheveux treſſez aſſez proprement. Tout leur habit conſiſte dans une eſpece de veſte aſſez mal-propre & ſans manche, & leur chauſſure dans une ſimple ſemelle qu'ils attachent avec des couroyes. Les gens du commun s'enveloppent d'une piece de toile qu'ils mettent autour de leurs corps en cent manieres differentes. Les enfans ſont preſque nuds. Les hommes ont tous une lance qu'ils portent par tout; le fer en eſt crochu; il y en a de fort propres: ceux qui ont des épées, les portent penduës au bras gauche.

che. Les juremens & les blaſphêmes ſont fort en uſage parmi ces peuples groſſiers, qui d'ailleurs ſont ſi débauchez, qu'ils n'ont ni pudeur, ni politeſſe, ni Religion: car quoiqu'ils faſſent aujourd'huy profeſſion du Mahometiſme, ils n'en ſçavent que la Profeſſion de foy, qu'ils repetent à tous momens. Ce qui eſt déplorable, & ce qui tiroit les larmes des yeux au Pere de Brevedent, mon cher Compagnon, c'eſt qu'il n'y a pas long-temps que ce païs eſtoit Chreſtien, & qu'il n'a perdu la Foy, que parce qu'il ne s'eſt trouvé perſonne qui ait eu aſſez de zele pour ſe conſacrer à l'inſtruction de cette Nation abandonnée. Nous trouvaſmes encore ſur noſtre route quantité d'hermitages & d'Egliſes à demi ruinées.

Nous allaſmes à petites journées de *Machou* à *Dongola* pour nous délaſſer un peu des grandes traites que nous avions faites, en traverſant les deſerts. Il n'y avoit que deux ans que tout ce païs avoit eſté deſolé par la peſte. Elle fut ſi violente au *Caire*, où j'eſtois cette année-là, 1696. & où je m'expoſáy au ſervice des peſtiferez, qu'on aſſeure qu'il y mouroit juſqu'à dix mille perſonnes chaque jour. Ce terrible fleau ravagea toute la haute Egŷpte & le païs des *Barbarins*; de ſorte que nous trouvaſmes pluſieurs villes & un grand nombre de villages ſans habitans, & de grandes campagnes autrefois trés-fertiles, tout à fait incultes & entierement abandonnées.

Quand nous fuſmes à la vûë de la ville de *Dongola*, le Con-

ducteur de noſtre caravanne ſe détacha, & alla demander au Roy la permiſſion d'y entrer avec ſa compagnie; ce qu'on luy accorda avec plaiſir. Nous étions alors dans un village, qui ſert comme de faux-bourg à cette ville, & nous paſſaſmes la riviere dans un grand bateau que le Prince entretient pour la commodité du public; les marchandiſes payent un droit, mais les paſſagers ne payent rien. La ville de *Dongola* eſt ſituée au bord Oriental du Nil ſur le penchant d'une colline ſeche & ſablonneuſe: les maiſons ſont trés mal bâties, & les ruës à moitié deſertes & remplies de monceaux de ſable que les ravines y entraiſnent de la montagne. Le Château eſt au centre de la ville, il eſt grand & ſpacieux; mais les fortifications ſont peu de choſe.

Il tient dans le reſpect les Arabes, qui occupent la campagne, où ils font paiſtre librement leurs troupeaux, en payant un leger tribut au *Mek* ou Roy de *Dongola*. * Nous euſmes l'honneur de manger pluſieurs fois avec ce Prince, mais à une table ſeparée de la ſienne. Dans la premiere audience qu'il nous donna, il eſtoit veſtu d'une veſte de velours verd, qui traiſnoit juſqu'à terre. Sa garde eſt nombreuſe. Ceux qui ſont prés de ſa perſonne, portent une longue épée devant eux dans le fourreau. Les gardes du dehors ont des demi-piques. Ce Prince nous vint voir dans noſtre tente, & comme j'avois réüſſi dans quelques cures que j'avois entrepris, il nous invita à demeurer à ſa

* Le *Mek* ou *Malek* de *Dongola*, s'appelle Achmet.

Cour; mais dés que nous luy eusmes marqué que nous avions des engagemens avec l'Empereur d'Ethiopie, il ne nous fit plus aucune instance. Son Roïaume est hereditaire, mais il paye tribut au Roy de *Sennar.*

Nous partismes de *Dongola* le 6. Janvier de l'année 1699. & nous entrasmes quatre jours aprés dans le Royaume de *Sennar.* L'*Erbab* Ibrahim frere du premier Ministre du Roy, que nous trouvasmes sur cette frontiere, nous receut avec honneur, & nous defraya jusqu'à *Korty* grosse bourgade sur le Nil, où il nous accompagna, & où nous arrivasmes le 13. Janvier. Comme les peuples, qui sont au dessus de *Korty* le long du Nil, se sont revoltez contre le Roy de *Sennar.* & qu'ils pillent les caravannes quand elles passent sur leurs ter-

res ; on eſt obligé de s'éloigner des bords de ce fleuve, de prendre ſa route entre l'Oueſt & le Midy, & d'entrer dans le grand deſert de *Bihouda* qu'on ne peut traverſer qu'en cinq jours, quelque diligence que l'on faſſe. Ce deſert n'eſt pas ſi affreux que ceux de la Lybie, où l'on ne voit que du ſable; on trouve de temps en temps en celui-cy des herbes & des arbres. Aprés l'avoir paſſé nous revinſmes ſur le bord du Nil à *Derreira* groſſe bourgade, où nous demeuraſmes deux jours. Ce Païs eſt abondant en vivres, & c'eſt apparamment ce qui fait que les habitans luy ont donné le nom de *Beladalla*, qui veut dire, *païs de Dieu*. Nous en partiſmes le 26. & nous marchaſmes vers l'Oueſt. On ne trouve aucun village dans cette route ; mais les habitans, qui campent

ſous des tentes, apportent des vivres aux voyageurs.

On retrouve le Nil aprés quelques jours de marche, & on vient à *Guerry*. C'eſt la demeure d'un Gouverneur, dont le principal employ eſt d'examiner, ſi dans les caravannes qui viennent d'Egypte, perſonne n'a la petite verole; parce que cette maladie n'eſt pas moins dangereuſe, & ne fait pas moins de ravages en ce païs-là, que la peſte en Europe. Ce Gouverneur eut pour nous de grands égards en faveur du troſne d'Ethiopie, c'eſt ainſi qu'on appelle l'Empereur d'Ethiopie, & il nous exemta de la quarantaine qu'on a couſtume de faire en ce lieu-là, où nous paſſaſmes le Nil.

La maniere de paſſer ce fleuve eſt particuliere. On met les hommes & les marchandiſes

dans une barque; mais pour les animaux, on les attache par la teste & par dessous le ventre avec des cordes qu'on tire & qu'on lasche à mesure que la barque avance. Les animaux nagent & souffrent beaucoup dans ce passage, plusieurs mesme y meurent; car quoique le Nil ne soit pas large en cet endroit, il est cependant rapide & profond. Nous partismes de *Guerry* le 1. Fevrier, & allasmes coucher à *Alfaa*, gros village basty de pierres de taille, où les hommes sont grands & bien-faits.

Aprés avoir marché au Nord-est pour éviter les grands détours que fait le Nil, passé par les villages d'*Alfon*, de *Cotran* & de *Camin*, traversé une grande Isle, qui n'est point marquée dans nos Cartes, nous arrivasmes à la ville d'*Harbagy*, où les

vivres

vivres ſont en abondance, & où nous priſmes un peu de repos. Nous paſſaſmes les jours ſuivans par des Foreſts d'Accacias, dont les arbres hauts & épineux étoient chargez de fleurs jaunes & bleuës ; ces dernieres répandent une odeur fort agréable. Ces bois ſont pleins de petits Perroquets verds, d'une eſpece de Gelinottes, & d'un grand nombre d'autres oyſeaux qu'on ne connoiſt point en Europe. Nous ne quittaſmes ces charmantes foreſts, que pour entrer dans de grandes plaines trés-fertiles & tres-cultivées. Aprés y avoir marché quelque temps, nous decouvriſmes la ville de *Sennar*, dont la ſituation nous parut enchantée.

Cette ville qui a prés d'une lieuë & demie de circuit, eſt fort peuplée, mais mal propre

& mal policée. On y compte environ cent mille ames. Elle est située à l'Occident du Nil sur une hauteur à treize degrez quatre minuttes de latitude Septentrionale, selon l'observation que le Pere de Brevedent fit à midy le 21. Mars 1699. Les maisons n'ont qu'un estage, & sont mal basties ; mais les terrasses qui leur servent de toit, sont fort commodes. Pour les fauxbourgs, ce ne sont que de méchantes cabanes faites de cannes. Le Palais du Roy est environné de hautes murailles de briques cuites au Soleil, il n'a rien de regulier : on n'y voit qu'un amas confus de bastimens, qui n'ont aucune beauté. Les appartemens de ce Palais sont assez richement meublez, avec de grands tapis à la maniere du Levant.

On nous presenta au Roy dés le lendemain de nostre arrivée. On commença par nous faire quitter nos souliers, c'est un point de ceremonial qu'il faut que les Etrangers gardent ; car pour les Sujets du Prince, ils ne doivent jamais paroistre devant luy que les pieds nuds. Nous entrasmes d'abord dans une grande cour pavée de carreaux de fayence de differentes couleurs. Elle estoit bordée de gardes armez de lances. Quand nous l'eusmes presque toute traversée, on nous arresta devant une pierre qui est proche d'un salon ouvert, où le Roy a coustume de donner audience aux Ambassadeurs. Nous saluasmes là le Roy selon la coustume du païs, en nous mettant à genoux & baisant trois fois la terre. Le prince âgé de dix-neuf ans est noir, mais bien

fait & d'une taille majeſtueuſe, n'ayant point les levres groſſes ny le nez écraſé comme l'ont ſes Sujets. Il eſtoit aſſis ſur un lit fort propre en forme de canapé, les jambes croiſées l'une ſur l'autre à la maniere des Orientaux & environné d'une vingtaine de vieillards aſſis comme luy, mais un peu plus bas. Il eſtoit veſtu d'une longue veſte de ſoie brodée d'or & ceint d'une eſpece d'écharpe de toile de coton trés-fine. Il avoit ſur ſa teſte un turban blanc. Les vieillards eſtoient à peu prés veſtus de la meſme maniere. Le premier Miniſtre à l'entrée du ſalon & debout, portoit la parole au Roy, & nous répondoit de ſa art. Nous ſaluaſmes une ſeconde fois ce Prince ; comme nous avions fait dans la cour, & nous luy preſentaſmes quelques criſtaux & quel-

ques curiositez d'Europe qu'il receut avec agrément. Il nous fit plusieurs questions, qui marquent que ce Prince est curieux, & qu'il a beaucoup d'esprit. Il nous parla du sujet de nostre voyage, & nous parut avoir beaucoup d'attachement & de respect pour l'empereur d'Ethiopie. Aprés une heure d'audience nous nous retirasmes, en faisant trois profondes reverences. Il nous fit accompagner par ses gardes jusqu'à la maison où nous logions, & nous envoya de grands vases remplis de beurre, de miel & d'autres rafraichissemens avec deux bœufs & deux moutons.

Ce Prince va deux fois la semaine disner à une de ses Maisons de campagne, qui est à une lieuë de la ville. Voicy l'ordre qu'il tient dans sa marche. Trois

a quatre cens cavaliers montez ſur de tres-beaux chevaux paroiſſent d'abord. Le Roy vient enſuite environné d'un grand nombre de valets de pied & de ſoldats armez, qui chantent à haute voix ſes loüanges, & qui joüent du tambour de baſque, ce qui fait une aſſez agréable harmonie. Sept à huit cens filles ou femmes marchent peſle-meſle avec ces ſoldats, & portent ſur leurs teſtes de grands paniers ronds de paille de diverſes couleurs & trés-bien travaillez. Ces paniers qui repreſentent toutes ſortes de fleurs, & dont le couvercle eſt en pyramide, couvrent des plats de cuivre étamez & remplis de fruits & de viandes toutes préparées. Ces plats ſont ſervis devant le Roy, & on les diſtribuë enſuite à ceux qui ont l'honneur de l'accompagner.

Deux ou trois cens cavaliers ſuivent dans le meſme ordre que les premiers ; & ferment toute cette marche.

Le Roy qui ne paroiſt jamais en public que le viſage couvert d'une gaze de ſoie de pluſieurs couleurs, ſe met à table ſi-toſt qu'il eſt arrivé. Le divertiſſement le plus ordinaire de ce Prince, eſt de propoſer des prix aux Seigneurs de ſa Cour, & de tirer avec eux au blanc avec le fuſil, dont ils n'ont pas encore un grand uſage. Aprés avoir paſſé la plus grande partie du jour dans cet exercice, il retourne le ſoir à la ville dans le meſme ordre qu'il en eſt ſorty le matin. Cette promenade ſe fait regulierement le Mercredy & le Samedy de chaque ſemaine. Les autres jours il tient Conſeil matin & ſoir, & s'applique à rendre

justice à ses Sujets, dont il ne laisse aucun crime impuni. On ne cherche pas en ce païs-là à prolonger les procez. Aussi-tost qu'un criminel est arresté, on le presente au Juge, qui l'interroge, & qui le condamne à mort, s'il est coupable. La Sentence s'execute sur le champ, on prend le criminel, on le renverse par terre, & on le frappe sur la poitrine à grands coups de baston jusqu'à ce qu'il expire. C'est ainsi qu'on traita pendant nostre séjour à *Sennar*, un Ethiopien nommé Joseph, qui avoit eu le malheur de quitter quelque temps auparavant la Religion Chrêtienne pour embrasser le Mahometisme.

Aprés cette terrible execution, on m'apporta une petite fille Mahometane âgée de cinq à six mois, pour la traiter d'une ma-

ladie ; comme cet enfant eſtoit à l'extrêmite & ſans eſperance de vie, le Pere de Brevedent la baptiſa ſous pretexte de luy donner un remede, & cette fille fut aſſez heureuſe pour mourir aprés avoir receu le ſaint Baptême. En quoy il ſemble que Dieu par ſa merveilleuſe Providence, avoit voulu remplacer la perte de ce malheureux Ethiopien. Le Pere de Brevedent de ſon coſté, eſtoit ſi penetré de joye d'avoir ouvert le Ciel à cette ame, qu'il m'aſſeuroit avec un tranſport que je ne puis exprimer, que quand il n'auroit fait que cela en ſa vie, il ſe tenoit pour bien recompenſé de toutes les peines & de toutes les fatigues qu'il avoit euës en ce voïage.

Tout eſt à grand marché à *Sennar*. Un Chameau ne couſte que ſept à huit livres, un bœuf

cinquante sols, un mouton quinze & une poule un sol. Il en est ainsi à proportion des autres denrées. Le pain de froment n'est pas du goût de ces peuples, ils n'en font que pour les Etrangers. Celuy dont ils se servent, est de *dorz*, qui est un petit grain dont j'ay déja parlé. Ce pain est bon, quand il est frais; mais aprés un jour il est insipide, & on ne peut en manger; c'est une espece de gasteau fort large & de l'épaisseur d'un écu. Les marchandises de ce païs sont les dents d'Elephant, le tamarin, la civette, le tabac, la poudre d'or, &c. On tient tous les jours marché dans la grande place, qui est au milieu de la ville, où l'on vend toutes sortes de denrées & de marchandises. On en tient encore un autre dans la place, qui est devant le Palais du Roy.

C'eſt dans ce marché qu'on expoſe en vente les Eſclaves. Ils ſont aſſis à terre les jambes croiſées l'une ſur l'autre, les hommes & les garçons d'un coſté, les femmes & les filles de l'autre. On a un Eſclave des plus forts & des plus robuſtes pour dix écus ; ce qui fait que les Marchands d'Egypte en enlevent tous les ans un trés-grand nombre.

La monnoye la plus baſſe de ce Royaume, vaut un double de France ; c'eſt un petit morceau de fer de la figure d'une croix de Saint Antoine. Le *Fadda* vient de Turquie, c'eſt une monnoye d'argent fort mince & moins grande qu'un denier. Elle vaut un ſol marqué. Outre ces deux monnoyes, on ne ſe ſert que de réaux & de piaſtres d'Eſpagne, qui doivent eſtre rondes,

car les quarrées ne paſſent point dans le commerce. Les piaſtres valent environ quatre francs en ce païs-là.

Les chaleurs de *Sennar* * ſont ſi inſupportables, qu'on a peine à reſpirer pendant le jour. Elles commencent au mois de Janvier, & finiſſent à la fin d'Avril, elles ſont ſuivies de pluyes abondantes, qui durent trois mois, qui infectent l'air, & qui cauſent une grande mortalité parmi les hommes & parmi les animaux. C'eſt un peu la faute des habitans qui ſont mal propres, & qui n'ont aucun ſoin de faire écouler les eaux qui croupiſſent, & qui venant enſuite à ſe corrompre, répandent des vapeurs malignes.

Ces peuples ſont naturellement fourbes & trompeurs, mais d'ailleurs fort ſuperſtitieux &

* Sennar en Arabe, ſignifie poiſon & feu.

fort attachez au Mahometiſme. Quand ils rencontrent un Chrêtien dans les ruës, ils ne manquent jamais de prononcer leur Profeſſion de foy, qui conſiſtent en ces paroles : *Il n'y a qu'un ſeul Dieu, & Mahomet eſt ſon Prophete.* L'eau de vie, le vin & l'hydromel meſme leur ſont deffendus, & ils n'en boivent qu'en cachette. Leur boiſſon ordinaire eſt une eſpece de bierre ſemblable à celle de *Dongola* : Ils l'appellent *Bouſa*, elle eſt fort épaiſſe & d'un fort mauvais gouſt. Voicy la maniere dont ils la préparent. Ils font rotir au feu la graine de *Dora*, ils la jettent enſuite dans l'eau froide, & aprés vingt & quatre heures, ils en boivent. Ils ont auſſi l'uſage du Caffé qu'ils boivent volontiers. On ne s'en ſert pas en Ethiopie.

Les femmes de qualité ſont

couvertes d'une veste de soye ou de toile de coton fort fine avec de larges manches, qui pendent jusqu'à terre. Leurs cheveux sont tressez & chargez d'anneaux d'argent, de cuivre, de laiton, d'yvoire ou de verre de diverses couleurs. Ces anneaux sont attachez à leurs tresses en forme de couronnes ; leurs bras, leurs jambes, leurs oreilles & leurs narines mesme sont chargées de ces mesmes anneaux. Elles ont aux doigts plusieurs bagues, dont les pierres ne sont pas fines. Toute leur chaussure consiste en de simples semelles qu'elles attachent aux pieds avec des cordons. Pour les femmes & les filles du commun, elles ne sont couvertes que depuis la ceinture jusqu'aux genoux.

Les marchandises qu'on porte au Royaume de *Sennar* sont

des épiceries, du papier, du laiton, du fer, du fil d'archal, du vermeillon, du ſublimé, de l'arſenic blanc & jaune, de la quincaillerie, du ſpica de France, du mahaleb d'Egypte, qui eſt une graine d'une odeur forte, des couteries de Veniſe, qui ſont des eſpeces de chapelets de verre de toutes les couleurs, & enfin du noir à noircir qu'ils appellent *Kool*, & qui eſt fort eſtimé en ce païs-là; parce qu'on s'en ſert pour noircir les yeux & les ſourcils. Toutes ces marchandiſes ont auſſi cours en Ethiopie, avec cette difference, qu'à *Sennar*, les plus gros grains de verre ſont les plus eſtimez, & en Ethiopie les plus petits.

Les Marchands de *Sennar* font un gros commerce du coſté de l'Orient. Au temps de la *mouſſon* ils s'embarquent à *Suaquen*

ſur la mer rouge. La peſche des perles qu'on fait en ce lieu-là & la ville de *Suaquen*, appartiennent au Grand Seigneur. Ils paſſent de-là à *Moka*, ville de l'Arabie heureuſe, qui appartient au Roy d'*Yemen*, & ſe rendent enſuite à *Surate* où ils portent l'or, la civette, & les dents d'Elephant, & en rapportent les épiceries & les autres marchandiſes des Indes. Ils employent ordinairement deux ans à faire ce voïage.

Lorſque le Roy de *Sennar* eſt mort, le grand Conſeil s'aſſemble; & par une couſtume également barbare & deteſtable, fait égorger tous les freres du Prince, qui doit monter ſur le troſne. Le Prince *Gorech*, qui eſt demeuré inconnu juſqu'à la mort du Roy ſon frere, eut le bonheur d'eſtre ſouſtrait par ſa nourrice à la cruauté de ce terrible Conſeil.

seil. On a encore sauvé un des freres du Roy, qui regne aujourd'huy. Ce Prince est à la Cour d'Ethiopie, où il se distingue par son merite & par sa naissance.

Aprés avoir demeuré trois mois à la Cour du Roy de *Sennar*, qui nous combla d'honneurs, nous prismes congé de luy. Il eut la bonté de nous donner une sauvegarde qu'on appelle *Soccori*, pour nous défrayer, & pour nous conduire jusqu'aux frontieres de son Royaume. Nous nous embarquasmes dans un gros tronc d'arbre creusé en forme de barque; nous passasmes le Nil le 12. May 1699. & allasmes camper à *Basboch*, gros village à demie-lieuë de la ville de *Sennar*. Nous y demeurasmes trois jours pour attendre que toute nostre caravanne se fut assemblée, & nous en partismes enfin le 15 de May

au ſoir. Nous marchaſmes toute la nuit juſqu'à *Bacras*, groſſe bourgade, dont le Seigneur étoit un venerable vieillard âgé de cent trente ans, qui nous parut auſſi fort & auſſi vigoureux que s'il n'en eût eu que quarante. Il avoit ſervi cinq Rois de *Sennar*. Nous allaſmes le voir, il nous receut fort gracieuſement, & nous demanda des nouvelles de l'Europe. Nous luy fiſmes un petit preſent, & il nous envoya à manger dans noſtre tente pour nous en marquer ſa reconnoiſſance. Nous continuaſmes noſtre route & nous arrivaſmes le lendemain à *Abeq*, mechant hameau, où l'on ne trouve que de pauvres cabannes de bergers, & le jour ſuivant à *Baha* aprés avoir marché dix heures ſans nous arreſter. *Baha* eſt un petit village ſur un bras du Nil, qui eſtoit à

ſec. Le 19. nous allaſmes coucher à *Dodar*, qui ne vaut pas mieux que *Baha*, & le lendemain aprés quatre heures de chemin à *Abra* groſſe bourgade, où nous perdiſmes deux de nos Chameaux que nous euſmes bien de la peine à retrouver: nous gagnaſmes le village de *Debarké* & enſuite celuy de *Bulbul*, & aprés avoir marché par un païs fort beau & fort peuplé, nous nous rendiſmes le 25. de May à *Gieſim*, groſſe bourgade au bord du Nil & au milieu d'une foreſt, dont les arbres ſont fort differens de ceux que nous avions veu juſqu'alors. Ils ſont plus hauts que nos plus grands cheſnes, & il y en a de ſi gros que neuf hommes enſemble ne les pourroient pas embraſſer. Leur feüille eſt à peu prés ſemblable à celle du melon, & leur fruit qui eſt trés-

amer, aux courges: il y en a auſſi de rond. Je vis à *Gieſim* un de ces gros arbres creuſé naturellement & ſans art. On entroit par une petite porte dans une eſpece de chambre ouverte par en-haut, & dont la capacité eſtoit ſi grande, que cinquante perſonnes auroient pû aiſément s'y tenir debout.

Je vis un autre arbre nommé *Gelingue*, qui n'eſt pas plus gros que nos cheſnes, mais qui eſt auſſi haut que ceux dont je viens de parler. Son fruit eſt de la figure de nos melons d'eau, mais un peu plus petit. Il eſt diviſé par dedans en cellules remplies de grains jaunes, & d'une ſubſtance qui approche fort du ſucre reduit en poudre. Cette ſubſtance eſt un peu aigre, mais agreable, de bonne odeur & trés-rafraichiſſante, ce qui fait

plaiſir dans un païs auſſi chaud que celuy-là: l'écorce en eſt dure & épaiſſe. La fleur de cet arbre a cinq feüilles blanches comme le lys, & porte une graine ſemblable à celle du pavot.

Il y a encore en ce païs-là une autre ſorte d'arbre nommé *Deleb*. Il eſt une fois plus haut que les plus hauts Palmiers, & à peu prés de la même figure. Ses feüilles reſſemblent à un éventail, mais elles ſont plus larges. Son fruit eſt rond & en grappe, & depuis la queuë juſqu'au milieu, un peu plus gros que ceux dont nous venons de parler. Ce fruit eſt couvert de cinq écailles fort dures, qui forment une eſpece de calice. Il eſt jaune quand il eſt meur, & ſon écorce eſt ſi épaiſſe & ſi dure, que quand ces arbres ſont agitez par les vents, ces fruits ſe heurtant les uns les

autres font un bruit épouvantable. S'il s'en détachoit alors quelqu'un, & qu'il vint à tomber sur la teste d'un homme, il le tuëroit infailliblement. Quand on a cassé l'écorce de ce fruit, ce qu'on ne fait qu'avec peine, on découvre quantité de filamens, qui soûtiennent une substance à peu prés semblable au miel. Cette substance, qui a l'odeur du baume, est si douce & si agréable que je ne me souviens pas d'avoir jamais rien mangé de plus delicieux. On trouve au milieu de cette substance une lentille brune, grosse & fort dure, qui est la semence de cet arbre. Outre le fruit, dont je viens de parler ce mesme arbre en porte encore un autre en forme de rave couvert de trois écorces que l'on leve, & qui a le goust de chataignes cuites.

Le *Domi* eſt comme le maſle du *Deleb*. Il n'eſt pas ſi haut de la moitié qu'un Palmier, mais ſes feüilles ſont preſque auſſi longues & une fois plus larges. On en fait des panniers, des nattes, & meſme des voiles pour les vaiſſeaux de la mer rouge. Cet arbre pouſſe un fruit long d'un pied, qui eſt couvert de cinq ou ſix feüilles, & dont la ſubſtance eſt blanche & douce comme le lait, & fort nourriſſante.

L'arbre qu'on appelle *Couglés* eſt encore d'une groſſeur énorme. Ce ſont neuf ou dix gros arbres liez & collez enſemble d'une maniere fort irreguliere. Il a la feuille petite, & ne porte point de fruit, mais ſeulement de petites fleurs bleues ſans odeur. Il y a encore dans les vaſtes foreſts de ce païs pluſieurs autres arbres entierement inconnus aux Européans.

Nous demeuraſmes dix-neuf jours à *Gieſim*. Cette bourgade eſt à mi-chemin de la ville de *Sennar* & des confins de l'Ethiopie, & au dixiéme degré de latitude Septentrionale, ſelon l'obſervation qu'en fit le Pere de Brevedent. Quand on eſt arrivé à *Gieſim*, on eſt obligé de ſe défaire de ſes Chameaux à cauſe des montagnes qu'il faut traverſer & des herbes qui empoiſonnent ces animaux, & c'eſt ce qui fait qu'en Ethiopie on ne ſe ſert que de mulets & de chevaux qu'on ne ferre point. On ne vend ſes Chameaux à *Gieſim* qu'à condition qu'on s'en ſervira juſqu'à *Girana*, où ceux qui les achetent les viennent querir. Nous viſmes à *Gieſim* une caravanne de *Gebertis*. Ces peuples ſont Mahometans & dépendent de l'Empereur d'Ethiopie, qui les traite

en Esclaves conformément à leur nom. La cause du long séjour que nous fismes dans cette bourgade, dont la situation est belle & agreable, fut la mort de la Reine mere du Roy de *Sennar*. L'Officier qui nous conduisoit, retourna à *Sennar* prendre de nouveaux Ordres du Roy son Maistre, & nous fusmes obligez de l'attendre. Ce fut pour nous un tres-fascheux contre-temps; car les pluyes nous surprirent en ce lieu-là : il ne plut d'abord qu'aprés le coucher du Soleil; cette pluye est toûjours precedée d'éclairs & de tonnerres; pendant le jour le ciel est trés-serain, mais la chaleur est insupportable.

Nous partismes de *Giesim* le onziéme de Juin; & aprés cinq heures de chemin, nous trouvasmes un village qu'on appel-

le *Deleb*, à cause des grandes allées d'arbres de ce nom qu'on voit à perte de veuë. Nous marchasmes long-temps dans ces delicieuses allées, qui sont plantées en échiquier. Nous arrivasmes le lendemain à *Chau* village sur le Nil, & le jour suivant à *Abotkna* où il y a une espece de boüis, qui n'a pas la feuille ny la fermeté du nostre. On voit dans toute cette route de grandes forests de Tamarins toûjours verds. La feuille en est un peu plus large que celle du Cyprez. Cet arbre a de petites fleurs bleuës d'une tres-bonne odeur, & un fruit à peu prés semblable à la prune. On l'appelle *Erdeb* dans ce païs. Ces Forests de Tamarins sont si touffues, que le Soleil ne les peut penetrer. Nous passasmes la nuit suivante dans la vallée de *Sonnone* au milieu d'une

belle prairie, & en deux jours nous nous rendiſmes à *Serké* jolie ville de cinq à ſix cens maiſons fort propres, quoiqu'elles ne ſoient baſties que de cannes d'Inde. *Serké* eſt au milieu des montagnes dans un beau vallon; on trouve un petit ruiſſeau à la ſortie de cette ville, & c'eſt ce petit ruiſſeau qui ſepare l'Ethiopie du Royaume de *Sennar.*

Depuis *Serké* d'où nous partiſmes le 20. Juin, juſqu'à *Gondar* Capitale d'Ethiopie, nous trouvaſmes quantité de belles fontaines, & des montagnes preſque continuelles de differentes figures, mais toutes fort agreables & couvertes d'arbres, qui ſont inconnus en Europe, & qui nous parurent encore plus beaux & plus hauts que ceux de *Sennar.* Ces montagnes, dont les unes s'élevent en pyramides, les au-

tres en cones, ſont ſi bien cultivées qu'il n'y a point de terrain inutile, & elles ſont d'ailleurs ſi peuplées, qu'on diroit que c'eſt une ville continuelle. Nous couchaſmes le lendemain à *Tambiſſo* gros village qui appartient au Patriarche d'Ethiopie, & nous nous rendiſmes le jour ſuivant à *Abiad* ſitué ſur une haute montagne couverte de Sicomorres. Depuis *Gieſim* juſqu'à ce village, toutes les campagnes ſont remplies de coton. Nous nous arrêtaſmes le 23. Juin dans un vallon plein d'Ebeniers & de cannes d'Inde, où un Lion nous enleva un de nos Chameaux. Les Lions ſont communs en ce païs-là, & on les entend hurler toute la nuit. On les écarte en allumant de grands feux qu'on a ſoin d'entretenir. On trouve ſur ces montagne des ſquinautes, & quan-

tité d'autres plantes & d'herbes aromatiques.

Le 24. nous passasmes la riviere de *Gandova*, qui est fort profonde & fort rapide, ce qui rend ce passage fort dangereux. Elle n'est pas tout à fait si large que la Seine à Paris. Elle descend des montagnes avec tant de rapidité, que dans ses debordemens, elle entraisne tout ce qu'elle trouve. Ils sont quelquefois si grands, qu'il faut dix jours pour la traverser. Comme elle estoit alors fort basse, nous la passasmes sans peine. Elle se décharge dans une autre riviere qu'on appelle *Tekesel*, c'est-àdire, *l'Epouvantable*, & ces deux rivieres unies ensemble vont se jetter dans le Nil. Nous passasmes encore deux grosses rivieres le jour suivant; elles estoient bordées de boüis d'une grosseur énorme

& hauts comme nos heſtres. Ce jour-là une de nos beſtes de charge s'eſtant écartée de la caravanne, fut morduë à la cuiſſe par un Ours. La playe eſtoit grande & dangereuſe: les gens du païs ne firent que luy appliquer un cauſtique avec le feu, & l'animal fut gueri.

Nous entraſmes le 26. dans une grande plaine remplie de grenadiers, & nous y paſſaſmes la nuit à la veue de *Girana*, où nous arrivaſmes le lendemain. *Girana* eſt un village ſitué au haut d'une montagne, d'où l'on découvre le plus beau païs du monde. C'eſt dans ce lieu qu'on change de voiture, & qu'on quitte les Chameaux pour prendre les Chevaux, comme j'ay déja dit. Le Seigneur de *Girana* nous vint rendre viſite, & nous fit apporter des rafraichiſſemens.

Nous y trouvaſmes une eſcorte de trente hommes que l'Empereur d Ethiopie nous avoit envoyés pour noſtre ſeureté, & pour faire honneur au frere du Patriarche qui eſtoit dans noſtre caravanne, & on nous délivra du ſoin de noſtre bagage ſelon la couſtume de cet Empire. Voicy la maniere dont on en uſe.

Quand l'Empereur d'Ethiopie appelle quelqu'un à ſa Cour, on confie ſon bagage au Seigneur du premier village que l'on trouve ſur ſa route. Ce Seigneur le met entre les mains de ſes vaſſaux, qui ſont obligez de le porter juſqu'au village voiſin. Ceux cy le confient aux habitans de ce ſecond village, leſquels le portent juſqu'au premier village qu'ils rencontrent ; & ainſi conſecutivement juſqu'à la ville Capitale. Ce qui ſe fait avec une

exactitude & une fidelité merveilleuſe.

Les pluyes, la fatigue du voïage, & ſur tout la maladie du Pere de Brevedent, nous obligerent de demeurer quelques jours à *Girana*. Nous en partiſmes le premier jour de Juillet ; & aprés trois heures de marche par des montagnes & par des chemins impraticables, nous vinſmes à *Barangoa*, & le lendemain à *Chelga*, grande & belle ville, environnée d'Aloés. C'eſt un lieu d'un grand commerce : il y a tous les jours marché, ou les habitans des environs viennent vendre la civette, l'or & toute ſorte de beſtail & de vivres. Le Roy de *Sennar* a dans cette ville avec l'agrément de l'Empereur d'Ethiopie, un Doüanier pour recevoir les droits du coton qu'on porte de ſon

Royaume en Ethiopie, & ces droits ſe partagent également entre ces deux Princes. A deux lieuës de *Chelga* du coſté du Septentrion, on voit un torrent, qui tombe d'une montagne trés-haute & trés-eſcarpée, & qui fait une caſcade naturelle, que l'art auroit peine à imiter. L'eau de cette caſcade eſtant partagée en differens canaux arroſe toute la campagne, & la rend tres-fertile.

Nous arrivaſmes enfin le troiſiéme de Juillet à *Barko* petite ville fort jolie, ſituée au milieu d'une plaine tres-agreable, & à une demi journée de la Capitale d'Ethiopie. Nous fuſmes obligez de nous arreſter en ce lieu-là, parce que j'y tombai griévement malade, & que mon cher Compagnon le Pere de Brevedent ſe vit en peu de jours reduit à la

derniere extrêmité par un violent purgatif de Pignons d'Inde dit *Cataputia* qu'on lui donna fort mal à propos à Tripoli de Syrie. Ce remede toûjours dangereux, ſelon un tres-habile homme* lui avoit cauſé un flux dont il eſtoit incommodé, & qu'il m'avoit toûjours caché par modeſtie. Je n'eus pas pluſtoſt appris l'état où il eſtoit, que je me fis porter dans ſa chambre, quoyque je fuſſe alors trés-mal. Mes larmes plutoſt que mes paroles lui firent connoiſtre que je deſeſperois de ſa gueriſon, & que ſon mal eſtoit ſans remede. Ces larmes eſtoient ſinceres, & ſi j'avois pû le ſauver aux dépens de ma vie, je l'aurois fait avec plaiſir. Mais il eſtoit meur pour le Ciel, & Dieu vouloit recompenſer ſes travaux apoſtoliques. Je l'avois

* Philoſ. Coſmopol.

connu au Caire, où ſa reputation eſtoit ſi grande qu'il paſſoit pour un homme favoriſé de Dieu par des graces extraordinaires, & meſme par le don des miracles & de prophetie.

C'eſt l'idée que je m'en eſtois alors formée ſur le bruit commun, mais dont je connus parfaitement la verité dans la ſuite par diverſes predictions qu'il fit ſoit de ſa mort, ſoit de pluſieurs autres choſes qui me ſont arrivées de la maniere dont il me les avoit predites. Pendant tout le voyage, il ne me parla que de Dieu, & ſes paroles étoient ſi vives & ſi pleines d'onction, qu'elles faiſoient ſur moy de profondes impreſſions. Dans les derniers momens de ſa vie, ſon cœur ſe répandit en des ſentimens d'amour & de reconnoiſſance envers Dieu, ſi ardens & ſi tendres que je ne les

oublierai jamais. C'eſt dans ces ſenntimens que ce ſaint homme mourut dans une Terre étrangere à la vûë de la ville Capitale d'Ethiopie, comme ſaint François Xavier, dont il portoit le nom, eſtoit mort autrefois à la veuë de la Chine, lorſqu'il eſtoit preſt d'y entrer pour gagner ce vaſte empire à JESUS-CHRIST.

Pour rendre juſtice au Pere de Brevedent, je puis dire que jamais je n'ai connu d'homme plus intrepide & plus courageux dans les dangers, plus ardent & plus ferme, lorſqu'il falloit ſoûtenir les intereſts de la Religion, plus modeſte & plus religieux dans ſes manieres & dans toute ſa conduite. Il mourut le 9e. de Juillet de l'année 1699. à trois heures du ſoir. Pluſieurs Religieux d'Ethiopie, qui furent preſens à ſa mort, en furent ſi touchez, & ſi édifiez,

que je ne doute pas qu'ils ne conſervent toute leur vie un grand reſpect pour la memoire d'un ſi ſaint Miſſionnaire. Ces Religieux vinrent le lendemain en corps revêtus de leurs habits de ceremonie, ayant chacun une croix de fer à la main. Aprés avoir fait les prieres pour les morts & les encenſemens ordinaires, ils porterent eux-meſmes le corps dans une Egliſe dédiée à la ſainte Vierge, en laquelle il fut inhumé.

Ma maladie & la douleur dont j'eſtois accablé m'arreſterent à *Barko* juſqu'au 21, de Juillet que je partis pour *Gondar* * où j'arrivai le ſoir. J'aillai deſcendre au Palais, où l'on m'avoit preparé un appartement proche de celui d'un des enfans de l'Empereur. J'eus l'honneur dés le lendemain

* On appelle cette ville capitale *Gondar* à *Catma*, c'eſt à-dire *ville du Cachet.*

de voir ce Prince, qui me témoigna mille bontez, & qui me marqua eſtre affligé de la mort de mon compagnon, dont on lui avoit fait connoître le merite & la capacité. Il m'ordonna de prendre tout le repos, qui me ſeroit neceſſaire pour me remettre de ma maladie, avant que de paroiſtre en public. Il me venoit voir preſque tous les jours par une petite gallerie, qui communiquoit à ſon appartement. Aprés m'eſtre délaſſé des fatigues d'un ſi long & ſi penible voyage, il me fit l'honneur de me donner une audience publique. Ce fut le 10. d'Aouſt ſur les dix heures du matin. On me vint prendre dans ma chambre, & aprés m'avoir fait traverſer plus de vingt appartemens, j'entrai dans une ſalle où l'Empereur eſtoit aſſis ſur ſon Troſne. C'étoit une eſpece de

canapé couvert d'un tapis de damas rouge à fleurs d'or : il y avoit tout autour de grands coussins brochez d'or. Ce Trosne dont les pieds sont d'or massif, estoit placé au fond de la sale dans une alcove couverte d'un dome tout brillant d'or & d'azur. L'Empereur estoit vestu d'une veste de soye brodée d'or avec des manches fort longues. L'écharpe, dont il estoit ceint, estoit brodée de la mesme maniere. Il avoit la teste nuë, & ses cheveux tressez avec beaucoup de propreté. Une grande émeraude brilloit au dessus do son front, & lui donnoit de la majesté. Il estoit seul dans l'alcove dont j'ai parlé, assis sur son canapé, les jambes croisées à la maniere des Orientaux. Les grands Seigneurs estoient des deux costez debout & en haye, ayant les mains croisées l'une sur

l'autre, & gardant un ſilence plein de reſpect.

Quand je fus au pied du Troſne, je fis trois profondes reverences à l'Empereur, & lui baiſai la main. C'eſt un honneur qu'il n'accorde qu'aux perſonnes qu'il veut diſtinguer; car pour les autres, il ne leur donne ſes mains à baiſer qu'aprés s'eſtre proſternez trois fois par terre, & lui avoir baiſé les pieds. Je lui preſentai la Lettre de Monſieur Maillet Conſul de France au *Caire*; il ſe la fit interpreter ſur le champ, & parut en eſtre content Il me fit pluſieurs queſtions ſur la perſonne du Roy, dont il me parla comme du plus grand & du plus puiſſant Prince de l'Europe; ſur l'état de la Maiſon Royale; ſur la grandeur & les forces de la France. Aprés avoir répondu à toutes ces queſtions, je

je lui fis mes presens, qui consistoient en peintures, en miroirs, en cristaux, & en d'autres ouvrages de verre fort bien travaillez. Ce Prince les reçût avec un air plein de bonté; & comme j'étois encore foible, il me fit asseoir & servir une magnifique collation.

Le lendemain il se mit dans les remedes avec un de ses enfans. Ils suivirent exactement l'un & l'autre le regime que je leur prescrivis. L'effet en fut si heureux qu'en peu de temps ils furent parfaitement gueris. Ce succez m'attira de nouvelles graces, & fit que l'Empereur me traita avec plus de familiarité qu'auparavant. Je remarquai dans ce Prince une grande pieté. Quoy qu'il fût encore dans les remedes, il voulut communier, & paroître en public le jour de l'Assomption

de la Vierge, à laquelle les Ethiopiens ont une devotion particuliere. Il m'invita à cette ceremonie. Je m'y rendis sur les huit heures : je trouvai environ douze mille hommes rangez en bataille dans la grande cour du Palais. L'Empereur revêtu ce jour-là d'une veste de velours bleu à fleurs d'or, qui traisnoit jusqu'à terre, avoit la teste couverte d'une mousseline rayée de filets d'or, qui formoit une espece de couronne à la maniere des anciens, & qui lui laissoit le milieu de la teste nud. Ses souliers estoient à l'Indienne travaillez a fleurs avec des perles. Deux Princes du sang superbement vestus, l'attendoient à la porte du Palais avec un magnifique Dais sous lequel l'Empereur marcha precedé de ses trompettes, tymballes, siffres, harpes, hautbois

& autres inſtrumens qui faiſoient une ſymphonie aſſez agréable. Il eſtoit ſuivi par les ſept premiers Miniſtres de l'Empire, qui ſe tenoient par deſſous les bras, & qui avoient la teſte couverte à peu prés comme l'Empereur, ayant chacun une lance à la main. Celui du milieu portoit la Couronne Imperiale teſte nuë, & sembloit l'appuyer avec peine ſur ſon eſtomach. Cette Couronne fermée & ſurmontée d'une Croix de pierreries, eſt tres magnifique. Je marchai ſur la meſme ligne que les Miniſtres, habillé à la Turque, & conduit par un Officier, qui me tenoit par deſſous les bras. Les Officiers de la Couronne ſe tenant de la meſme maniere, ſuivoient chantant les loüanges de l'Empereur, & ſe répondant les uns aux autres. Les Mouſquetaires veſtus de veſtes

de differentes couleurs, ſerrées en maniere de juſtaucorps, venoient enſuite, & eſtoient ſuivis par les Archers armez d'arcs & de fléches. Cette marche eſtoit fermée par les chevaux de main de l'Empereur ſuperbement enharnachez, & couverts de magnifiques étoffes d'or qui traiſnoient juſqu'à terre, & ſur leſquelles eſtoient des peaux de Tigres d'une grande beauté.

Le Patriarche reveſtu de ſes habits Pontificaux parſemez de Croix d'or, eſtoit à la porte de la Chapelle, accompagné de prés de cent Religieux veſtus de blanc. Ils eſtoient rangez en haye, tenant une Croix de fer à la main; les uns dans la Chapelle, & les autres en dehors. Le Patriarche prit l'Empereur par la main droite, en entrant dans la Chappelle, qui s'appelle *Tenſa*

Christos, c'est-à-dire, *l'Eglise de la Resurrection*, & le conduisit prés de l'Autel à travers une haye de Religieux, qui tenoient chacun un gros flambeau allumé à la main. On porta le Dais sur la teste de l'Empereur jusqu'à son priédieu, qui estoit couvert d'un riche tapis, & à peu prés semblable aux priédieux des Prelats d'Italie. L'Empereur demeura presque toûjours debout jusqu'à la Communion que le Patriarche lui donna sous les deux espéces. Les ceremonies de la Messe sont belles & majestueuses, mais je n'en ay point une idée assez distincte pour les rapporter ici.

La ceremonie estant finie, on tira deux coups de canon, comme on avoit fait en entrant, & l'Empereur sortit de la Chapelle, & etourna a u Palais dans le mesme ordre qu'il estoit venu. Le

Miniſtre qui portoit la Couronne, la remit entre les mains du grand Treſorier, qui la porta au Treſor accompagné d'une Compagnie de Fuſiliers. L'Empereur eſtant entré dans la grande ſale du Palais, s'aſſit ſur un Troſne fort élevé, ayant les deux Princes ſes enfans à ſes côtez, & aprés eux les Miniſtres. Pour moy je fus placé vis-à-vis de l'Empereur. Tout le monde étoit debout dans un profond ſilence, les mains croiſées l'une ſur l'autre. Aprés que l'Empereur eut pris de l'hydromel, & quelques écorces d'Oranges qu'on luy preſenta dans une coupe d'or, ceux qui avoient des graces à demander entrerent, & s'avancerent juſqu'au pied du Troſne, où un des Miniſtres prenoit leurs placets, & les liſoit à haute voix. L'Empereur ſe donnoit auſſi quelquefois la peine de

les lire lui-meſme, & y répondoit ſur le champ.

Ce Prince mangea ce jour-là en public & en ceremonie. Il eſtoit aſſis ſur une eſpece de lit, & avoit devant lui une grande table. Il y en avoit pluſieurs autres plus baſſes pour les Seigneurs de la Cour. Le bœuf, le mouton, la volaille ſont les viandes qu'on ſert. On les met preſque toutes en ragoûts; mais on y meſle tant de poivre & tant d'autres épiceries qui nous ſont inconnuës, qu'un Européan n'en peut goûter. On ſert en vaiſſelle de porcelaine & plat à plat. Je ne vis point de gibier, & on m'aſſeura qu'on n'en mangeoit point en Ethiopie. Je fus ſurpris de voir ſervir du bœuf crud ſur la table de l'Empereur : on l'aſſaiſonne d'une maniere particuliere. Aprés qu'on a coupé par mor-

ceaux une piece de bœuf, on l'arroſe du fiel de cet animal, qui eſt un excellent diſſolvant, & on la ſaupoudre de poivre & d'épiceries. Ce ragoût qui eſt à leur ſens le mets le plus exquis que l'on puiſſe manger, me paroiſſoit fort dégoûtant. L'Empereur n'y toucha pas, parce que je l'avois averti que rien n'eſtoit plus contraire à ſa ſanté. On a encore en ce païs-là une autre maniere d'aſſaiſonner les viandes cruës. On prend dans la penſe des bœufs, les herbes qui ne ſont pas encore digerées, on les meſle avec la viande, & l'on en fait avec de la moutarde un ragoût appellé *Menta*, qui eſt encore plus dégoûtant que celui, dont je viens de parler.

Comme la table où l'on m'avoit placé eſtoit proche de celle de l'Empereur, ce Prince m'adreſſoit

ſouvent

ſouvent la parole. Son diſcours roula preſque tout ſur la Perſonne du Roy, & ſur les merveilles de ſon regne. Il me dit qu'il avoit eſté charmé du portrait qu'un de ſes Ambaſſadeurs lui en avoit fait à ſon retour des Indes, & qu'il regardoit ce grand Prince comme le Heros de l'Europe. On fait l'eſſay des viandes comme en France; l'Officier goute à tous les mets qu'on ſert devant le Prince. L'Empereur bût d'abord un peu d'eau de vie qu'on lui ſervit dans un vaſe de criſtal, & de l'hydromel pendant tout le repas. S'il lui arrive de faire quelque excez, on l'avertit, & dans ce moment il ſe leve de table.

On ſera peut-eſtre ſurpris qu'en un païs où il y a d'excellens raiſins, on ne ſe ſert que d'hydromel. J'en fus étonné au commencement; mais j'appris que le vin

fait de raisins ne se conserve point à cause de la grande chaleur ; & comme il se gaste aisement, l'Empereur ne l'aime pas non plus que le peuple ; au lieu que tout le monde aime l'Hydromel, qui se fait de cette maniere. On fait germer l'orge, on la rôtit ensuite à peu prés comme nous faisons le caffé, & on la pulverise. On fait la mesme chose d'une racine qui croist dans le païs, & qu'on nomme *Taddo*. On prend un vase vernissé, & sur quatre parties d'eau on en met une de miel qu'on mesle ensemble, & sur la pesanteur de dix livres de cette eau, on met deux onces d'orge & deux onces de *Taddo* : on mesle le tout ensemble, on le laisse fermenter trois heures dans un lieu chaud, on le remuë de temps en temps, & aprés trois jours on a d'excellent Hydromel, qui est

pur & clarifié, & qui prend la couleur de vin blanc d'Eſpagne. Cette liqueur eſt trés-bonne ; mais elle demande un meilleur eſtomach que le mien. Elle eſt forte, & on en tire une eau de vie, qui eſt auſſi bonne quela noſtre.

L'Imperatrice vint rendre viſite à l'Empereur aprés le repas. Elle eſtoit toute couverte de pierreries & magnifiquement vêtuë : elle a le teint blanc & le port majeſtueux. Auſſi-toſt qu'elle parut toute la Cour ſe retira par reſpect ; l'Empereur m'arreſta avec le Religieux, qui me ſervoit d'interpréte. La Princeſſe me conſulta ſur quelques incommoditez, dont elle ſe plaignoit, & me demanda enſuite ſi les Dames de France eſtoient bien faites, de quelle maniere elles s'habilloient, & qu'elles eſ-

toient leurs occupations les plus ordinaires.

Le Palais eſt grand & ſpacieux & la ſituation en eſt charmante. Il eſt au milieu de la Ville ſur une colline qui domine toute la campagne ; il a environ une lieuë de circuit ; les murailles ſont de pierres de taille, flanquées de Tours, ſur leſquelles on a êlevé de grandes Croix de pierre. Il y a quatre Chapelles Imperiales dans l'enceinte du Palais : on les appelle *Beit Chriſtian*, comme les autres Egliſes de l'Empire, c'eſt-à-dire, *maiſons des Chrêtiens*. Elles ſont deſſervies par cent Religieux, qui ont auſſi ſoin d'un College, où l'on enſeigne à lire l'Ecriture ſainte aux Officiers du Palais.

La Princeſſe *Helcia* ſœur de l'Empereur a un magnifique Palais dans la ville de *Gondar*. Com-

me il n'eſt pas permis en Ethiopie aux Princeſſes d'épouſer des Etrangers, elle eſt mariée à un des plus grands Seigneurs de l'Empire. Elle va trois fois la ſemaine au Palais rendre viſite à l'Empereur ſon frere, qui a pour elle beaucoup d'eſtime & d'amitié. Quand cette Princeſſe paroiſt en public, elle eſt montée ſur une mule richement enharnachée, ayant à ſes côtez deux de ſes femmes, qui portent ſur elle un Dais. Quatre à cinq cens femmes l'environnent, chantant des vers à ſa loüange, & joüant du tambour de baſque d'une maniere vive & dégagée. Il y a quelques maiſons à *Gondar* baſties à la maniere d'Europe, mais la pluſpart des autres reſſemblent à un entonnoir renverſé.

Quoyque l'étenduë de la ville de *Gondar* ſoit de trois à quatre

lieuës, elle n'a point l'agrément de nos villes, & elle ne peut l'avoir, parce que les maisons n'ont qu'un estage, & qu'il n'y a point de boutiques; cela n'empesche pas qu'il ne s'y fasse un grand commerce. Tous les Marchands s'assemblent dans une grande & vaste place pour y traiter de leurs affaires; ils y exposent en vente leurs marchandises. Le marché dure depuis le matin jusqu'au soir. On y vend toutes sortes de marchandises. Chacun a un lieu qui luy est propre, où il expose sur des nattes ce qu'il veut vendre. L'Or & le Sel sont la monnoye dont on se sert en ce païs-là. L'Or n'est point marqué au coin du Prince comme en Europe, il est en lingots, qu'on coupe selon qu'on en a besoin depuis une once jusqu'à une demie dragme qui vaut

trente ſols de noſtre monnoye ; & afin que l'on ne l'altére pas, il y a par tout des Orfévres, qui en jugent à l'épreuve. On ſe ſert de Sel de roche pour la petite monnoye. Il eſt blanc comme la neige & dur comme la pierre, on le tire de la montagne *Laſta*, & on le porte dans les magazins de l'Empereur, où l'on le forme en tablettes qu'on appelle *Amouly*, ou en demie tablettes qu'on nomme *Courman*. Chaque tablette eſt longue d'un pied, large & épaiſſe de trois pouces. Dix de ces tablettes valent trois livres de France, On les rompt ſelon le payement que l'on a à faire, & on ſe ſert de ce Sel également pour la monnoye & pour l'uſage domeſtique.

Il y a environ cent Egliſes dans la ville de *Gondar*. Le Patriarche, qui eſt le chef de la Religion, &

qui demeure dans un beau Palais prés l'Eglise Patriarchale, dépend du Patriarche d'Alexandrie, qui le consacre. Il nomme tous les Superieurs des Monasteres, & a un pouvoir absolu sur tous les Moines, qui sont en grand nombre; car il n'y a point d'autres Prestres en Ethiopie, comme il n'y a point d'autres Evesques que le Patriarche. L'Empereur a de grands égards pour ce chef de la Religion. Il m'ordonna de l'aller voir, & me fit donner quelques curiositez pour lui presenter. Ce Prelat, qui s'appelle *Abona Marcos*, me reçût avec civilité, il me mit d'abord une étole au col, & tenant en main une croix émaillée, il recita sur ma teste quelques prieres, comme pour me marquer qu'il me regarderoit doresnavant comme une de ses oüailles & de

ſes enfans. Les Preſtres ont un grand pouvoir ſur les peuples, mais ils en abuſent quelquefois. L'Empereur *Ati Baſili* ayeul du Prince, qui regne aujourd'hui ſi glorieuſement, en fit précipiter ſept mille du haut de la montagne de *Balbau* pour s'eſtre revoltez contre lui. On peut juger de la grande multitude qu'il y en a dans l'Empire, parce que me dît un jour le Predeceſſeur du Patriarche d'aujourd'hui, que dans une ſeule Ordination il avoit fait dix mille Preſtres & ſix mille Diacres. Toute la ceremonie de leur Ordination conſiſte en ce que le Patriarche aſſis recite le commencement de l'Evangile de ſaint Jean ſur la teſte de ceux qu'il veut ordonner Prêtres, & leur donne ſa benediction avec une Croix de fer de ſept à huit livres qu'il tient à la

main. Pour les Diacres, il ſe contente de leur donner la benediction ſans reciter l'Evangile.

Le Predeceſſeur du Patriarche d'aujourd'hui, qui avoit eſté gouverneur de l'Empereur, mourut lorſque j'eſtois à *Gondar*. Qu'oy qu'il euſt eſté depoſé pour ſes mœurs peu édifiantes, le Prince plein de reconnoiſſance pour la bonne éducation qu'il lui avoit donnée, avoit toûjours conſervé pour lui une affection particuliere. Il tomba malade à *Tenket* maiſon de campagne qui lui appartenoit. L'Empereur m'ordonna de l'aller voir, & me pria de lui conſerver un homme qu'il aimoit. Je demeurai deux jours auprés de lui pour examiner ſa maladie; je vis qu'il eſtoit hors d'état de pouvoir guérir; ce qui m'empeſcha de lui donner aucun remede, pour ne me pas dé-

crier auprés d'une Nation ignorante, qui m'auroit peut-eſtre attribué ſa mort, laquelle arriva deux jours aprés.

J'eus à mon retour une avanture des plus extraordinaires de ma vie. Je revenois à *Gondar* ſur une Mule, qui eſt la voiture ordinaire du païs, accompagné de mes domeſtiques ; lorſque cet animal prit l'effroy, & comme un furieux, m'emporta ſans que je pûſſe la retenir. Je traverſai avec une rapidité effroyable trois précipices tres-profonds ſans me faire aucun mal. Il me ſembloit que par une protection particuliere de Dieu, j'eſtois comme cloüé ſur cette Mule, qui voloit pluſtoſt qu'elle ne couroit. *Mourat* que l'Empereur a envoyé Ambaſſadeur en France, & qui eſt preſentement au *Caire*, où il attend ſes ordres ; & tous mes

domeſtiques furent témoins de ce fait merveilleux que le Pere de Brevedent m'avoit prédit avant ſa mort.

L'Empereur parut inconſolable de la mort de l'ancien Patriarche : il en prit le deüil qu'il porta pendant ſix ſemaines, & le pleura les deux premieres ſemaines deux fois chaque jour. L'habit violet eſt comme en France, l'habit de deüil des Empereurs d'Ethiopie.

L'horreur que les Ethiopiens ont pour les Mahometans & pour les Européans eſt preſque égale. En voici l'occaſion. Les Mahometans s'eſtant rendus puiſſans en Ethiopie au commencement du ſeiziéme ſiecle, s'emparerent du Gouvernement. Les Abiſſins ne pouvant ſouffrir un joug auſſi dur & auſſi odieux que celui des Mahometans, appellerent à leur ſe-

cours les Portugais, qui eſtoient alors fameux dans les Indes, où ils venoient de s'établir. Ces nouveaux Conquerans furent bien-aiſes de trouver une entrée libre en Ethiopie. Ils marcherent contre les Mahometans, les combatirent, les défirent entierement, & rétablirent la Famille Imperiale ſur le Troſne. Un ſervice ſi important rendit les Portugais conſiderables à la Cour d'Ethiopie. Pluſieurs d'entr'eux s'y établirent, & y poſſederent les premiers emplois. Leur nombre s'augmenta, leurs mœurs ſe corrompirent, & ils garderent ſi peu de meſures qu'ils donnerent de la jalouſie aux Ethiopiens, qui crurent qu'ils vouloient s'emparer de leur Etat & le ſoûmettre à la Couronne de Portugal. Ce ſoupçon mit le peuple en fureur contre les Portugais; on courut

aux armes de toutes parts, & on en fit un terrible carnage dans le temps mesme qu'ils se croyoient les mieux affermis dans cet Empire. Ceux qui échaperent à ce premier mouvement, eurent permission de se retirer. Il sortit d'Ethiopie sept mille familles Portugaises, qui se répandirent dans les Indes & sur les Costes d'Afrique. Il en resta quelques-unes dans le païs, & c'est de ces familles, que sont venus les Abissins blancs qu'on y voit encore, & dont on prétent que descend l'Imperatrice, qui regne aujourd'hui, & dont je vous ai parlé.

On souffre les Mahometans à *Gondar*, mais dans le bas de la Ville & dans un quartier separé. On les appelle *Gebertis*, c'est-à-dire, Esclaves. Les Ethiopiens ne peuvent souffrir qu'ils mangent avec eux, ils ne voudroient pas

mesme manger de la viande tuée par un Mahometan, ni boire dans une tasse dont il se seroit servi, à moins qu'un Religieux ne l'eust benite en faisant le signe de la Croix, en recitant des prieres, & en soufflant trois fois sur cette tasse comme pour en chasser le malin esprit. Quand un Ethiopien rencontre un Mahometan dans les ruës, il le saluë de la main gauche, ce qui est une marque de mépris.

L'Empire d'Ethiopie comprend une vaste étenduë de païs. Il est composé de plusieurs Royaumes. Celui de *Tigré*, dont le Viceroy s'appelle *Gaurekos*, a vingt & quatre Principautez dans sa dépendance. Ce sont autant de petits Gouvernemens. Le Royaume d'*Agau* est une des nouvelles conquestes de l'Empereur. C'estoit auparavant une Republique,

qui avoit ſes Loix & ſon Gouvernement particulier. L'Empereur d'Ethiopie a toûjours deux Armées ſur pied; l'une ſur les frontieres du Royaume de *Nerea*, & l'autre ſur celles du Royaume de *Goyame*, oú ſont les plus riches mines d'or. On porte à *Gondar* tout ce qu'on tire de ces mines, on le purifie, & on le met en lingots qu'on porte dans le treſor Imperial, d'où il ne ſort que pour le payement des Troupes & pour les dépenſes de la Cour.

La grande puiſſance de l'Empereur vient de ce qu'il eſt le maiſtre abſolu de tous les biens de ſes Sujets. Il les oſte & les donne comme bon lui ſemble. Quand le chef d'une famille meurt, il s'empare de tous ſes biens immeubles, dont il laiſſe les deux tiers à ſes enfans ou à ſes heritiers. Il diſpoſe de l'autre

tre tiers en faveur d'un autre, qui devient par là ſon Feudataire, & qui eſt obligé de le ſervir à la guerre à ſes dépens, & de lui fournir des Soldats à proportion des biens qu'il lui donne : ce qui fait que ce Prince, qui a un nombre preſque infini de ces Feudataires, peut mettre de puiſſantes Armées ſur pied en peu de temps & à peu de frais.

Dans toutes les Provinces il y a des controlles, où l'on tient un regiſtre exact de tous les biens qui reviennent au Domaine Imperial par la mort du poſſeſſeur, & qui ſont donnez enſuite à des Feudataires. Voicy la maniere dont l'Emperur les met en poſſeſſion de ces biens. Il envoye à celui qu'il a choiſi pour eſtre ſon Feudataire un bandeau de taffetas, ſur lequel ſont écrits ces mots en lettres d'or, *Jeſus em-*

pereur d'Ethiopie de la Tribu de Juda, lequel a toûjours vaincu ſes ennemis. L'Officier qui porte cet ordre de l'Empereur, attache lui-meſme en ceremonie ce bandeau au front du nouveau Feudataire, & va enſuite accompagné de trompettes, de tymbales, & d'autres inſtrumens, & de quelques Cavaliers, le mettre en poſſeſſion des biens dont le Prince vient de le gratifier.

Les Anceſtres de l'Empereur avoient des jours reglez pour paroiſtre en public. Ce Prince s'eſt delivré de cette ſervitude. Il ſort quand il le juge à propos, tantôt en ceremonie & tantôt avec moins d'éclat. Quand il ſort en ceremonie, il eſt au milieu d'un gros de Cavalerie ſur un cheval richement enharnaché : il eſt precedé & ſuivi d'une garde de deux mille hommes. Comme le

Soleil eſt ſi brûlant en Ethiopie qu'il enleve la peau du viſage, à moins qu'on ne prenne quelque precaution pour s'en garentir , l'Empereur met ſur ſa teſte un carton plié en voute ou demi-cercle , couvert d'une riche étoffe d'or, lequel s'attache ſous le menton. C'eſt pour éviter l'embarras d'un paraſol & pour recevoir l'air par devant & par derriere , qu'il en uſe ainſi. Le divertiſſement le plus ordinaire de ce Prince eſt de faire faire l'exercice à ſes Troupes & de s'exercer à tirer : ce qu'il fait avec tant d'adreſſe, qu'il paſſe pour le plus habile tireur de ſes Etats.

Les pluyes durent ſix mois en Ethiopie ; elles commencent au mois d'Avril, & ne ceſſent qu'à la fin de Septembre. Pendant les trois premiers mois les jours ſont ſereins & beaux ; mais dés que

le Soleil ſe couche, il pleut juſqu'à ce qu'il ſe leve ; ce qui eſt accompagné ordinairement de tonneres & d'éclairs. On a cherché long-temps la cauſe du débordement du Nil, qui ſe fait tous les ans ſi regulierement en Egypte. On l'a attribuée mal à propos à la fonte des neiges ; car je ne crois pas qu'en en ait jamais vû en Ethiopie. Il n'en faut point chercher d'autre cauſe que ces pluyes qui ſont ſi abondantes qu'il ſemble que ce ſoit un deluge d'eau qui tombe. Les torrens s'enflent alors extraordinairement, & entraiſnent avec eux de l'or beaucoup plus pur que celui qu'on tire des mines. Les païſans le ramaſſent avec un grand ſoin.

Il n'y a gueres de païs plus peuplé ni plus fertile que l'Ethiopie. Toutes les campagnes & les

montagnes meſme, qui ſont en grand nombre, ſont cultivées. On voit des plaines entieres couvertes de Cardamomum & de Gingembre, qui a une odeur trés-agréable. La plante en eſt quatre fois plus grande que ne l'eſt celle des Indes. La multitude des grandes rivieres, qui arroſent l'Ethiopie, & qui ſont toûjours bordées de Lys, de Jonquilles, de Tulippes, & d'une infinité d'autres fleurs que je n'ai pas veuës en Europe, rendent ce Païs delicieux: les foreſts ſont remplies d'Orangers, de Citronniers, de Jaſmins, de Grenadiers & de pluſieursautres arbres couverts de trés-belles fleurs, qui répandent une odeur merveilleuſe. On y trouve un arbre, qui porte une eſpece de roſes beaucoup plus odoriferantes que les noſtres.

J'ay veu en ce païs-là un animal extraordinaire. Il n'eſt gueres plus gros qu'un de nos Chats, il a le viſage d'un homme & une barbe blanche. Sa voix eſt ſemblable à celle d'une perſonne qui ſe plaint. Cet animal ſe tient toûjours ſur un arbre, & on m'a aſſeuré qu'il y naiſt & qu'il y meurt. Il eſt ſi ſauvage qu'on ne peut l'apprivoiſer. Quand on en a pris quelqu'un qu'on veut élever, quelque ſoin qu'on ſe donne, il deperit & meurt de melancolie. On en tira un en ma preſence, qui s'attacha à une branche d'arbre en s'entrelaſſant les jambes l'une dans l'autre, & qui mourut quelques jours aprés.

Auſſi-toſt que les pluyes ſont ceſſées, l'Empereur a coûtume de ſe mettre en campagne. Il fait la guerre aux Roys de *Galla* & de *Changalla*, qui ſont ſes plus puiſ-

ſans ennemis. Ces Princes, qui eſtoient autrefois tributaires de l'Empire d'Ethiopie, ſe ſervirent de la foibleſſe des regnes precedens, pour ſecoüer le joug & pour vivre dans l'indépendance. L'Empereur qui regne aujourd'hui, les a ſommez de rentrer dans leurs premiers engagemens; & ſur le refus qu'ils en ont fait, il leur a declaré la guerre. Il les a vaincus en pluſieurs combats, ce qui a tellement intimidé ces Peuples que dés que l'Armée Ethiopienne paroiſt en campagne, ils ſe retirent dans des montagnes inacceſſibles, où ils vendent cherement leur vie, quand on va les y attaquer. Cette guerre eſtoit au commencement trés-meurtriere, & un grand nombre de braves gens y periſſoient tous les jours; parce que les Soldats [illegible]-poiſonnent leurs armes avec le

ſuc d'un fruit, qui eſt à peu prés ſemblable à nos Groſſelles rouges ; aìnſi dés qu'on avoit le malheur d'eſtre bleſſé, on perdoit la vie ſans reſſource. Les Ethiopiens deſolez des pertes qu'ils faiſoient, ont trouvé dans ces derniers temps un moyen ſeur d'arreſter l'effet d'un poiſon ſi violent. Ils font un cataplaſme avec leur urine qu'ils délayent dans le ſable. Ce cataplaſme appliqué ſur la playe, en tire le venin avec tant de ſuccez que le malade ſe trouve gueri en peu de temps.

L'Empereur, avant que de ſe mettre en campagne, fait publier le jour de ſon depart, & dreſſer ſes tentes dans une grande plaine à la veuë de la ville de *Gondar*. Elles ſont toutes magnifiques. Celle où loge l'Empereur, eſt de velours rouge brodée d'or. Trois

jours

jours aprés ce Prince fait porter par toute la Ville ses deux grandes Tymballes d'argent, monte à cheval, & se rend à *Arringon*, où est le rendez-vous de toute l'Armée. L'Empereur employe trois jours à en faire la reveuë, aprés laquelle on entre en action; ce qui ne dure qu'environ trois mois. Les Armées sont si nombreuses, qu'on m'a assuré que celle que l'Empereur commandoit en l'année 1699. estoit de quatre à cinq cens mille hommes.

Le Palais d'*Arringon* n'est pas moins magnifique que celui de *Gondar*, qui demeure presque desert en l'absence du Prince. On y laisse quatre à cinq mille hommes pour y garder la Co uronn. Cette garnison est commandée par un des principaux Ministres, qui ne doit jamais sortir du Pa-

lais. Mon peu de ſanté m'empeſcha de ſuivre l'Empereur à l'Armée. Il en revint quelques jours avant les feſtes de Noël qu'il celebra dans ſa Capitale dix jours plus tard que nous; parce que les Ethiopiens auſſi bien que les Chreſtiens d'Orient, n'ont pas reformé leur Calendrier. L'Epiphanie eſt en Ethiopie une des Feſtes des plus ſolemnelles, on l'appelle *Gottas*, c'eſt-à-dire, le jour qu'on ſe lave; parce qu'on ſe baigne ce jour-là en memoire du Bapteſme de noſtre Seigneur JESUS-CHRIST. L'Empereur va avec toute ſa Cour à *Kaa*, qui eſt un Palais prés de *Gondar*, où il y a un magnifique baſſin d'eau, qui ſert à cette pieuſe ceremonie. Aux Feſtes ſolemnelles, qui ſont en aſſez grand nombre en Ethiopie, l'Empereur fait diſtribuer un bœuf à chacun de ſes

Officiers; ce qui va quelquefois jusqu'à deux mille bœufs.

On a esté long-temps en Europe dans l'erreur sur la couleur & le visage des Ethiopiens, cela vient de ce qu'on les a confondus avec les Noirs de la Nubie leurs voisins. La couleur naturelle des Ethiopiens est brune & olivastre. Ils ont la taille haute & majestueuse, les traits du visage bien marquez, les yeux beaux & bien fendus, le nez bien pris, les levres petites, & les dents blanches; au lieu que les habitans du Royaume de *Sennar* ou de la Nubie, ont le nez écrasé, les levres grosses & épaisses & le visage fort noir.

L'habit des personnes de qualité est une veste de soye, ou d'une fine toile de coton avec une espece d'escharpe. Les bourgeois sont habillez de la mesme

maniere, avec cette difference qu'ils ne portent point de ſoye, & que la toile de coton dont ils ſe ſervent, eſt plus groſſiere. Pour le peuple il n'a qu'un calçon de coton & une eſcharpe, qui lui couvre le reſte du corps. La maniere de ſe ſaluer en Ethiopie eſt fort particuliere : on ſe prend la main droite les uns aux autres, & on ſe la porte mutuellement à la bouche ; on prend auſſi l'eſcharpe de celui qu'on ſaluë & on ſe l'attache autour du corps ; ce qui fait que ceux, qui ne portent point de veſtes, ſont demi-nuds quand on les ſaluë.

L'Empereur ſe nomme Jeſus. Quoyqu'il ne ſoit âgé que de quarante & un an, ſa famille eſt déja trés-nombreuſe. Il a huit Princes & trois Princeſſes. L'Empereur a de grandes qualitez, un eſprit vif & penetrant; une hu-

meur douce & affable, & la taille d'un heros. C'eſt l'homme le mieux fait que j'aye veu en Ethiopie. Il aime les ſciences & les beaux arts ; mais ſa paſſion eſt pour la guerre. Il eſt brave & intrepide dans les combats & toûjours à la teſte de ſes troupes. Son amour pour la juſtice eſt extraordinaire ; il la fait rendre à ſes Sujets avec une grande exactitude ; mais comme il n'aime pas le ſang, ce n'eſt qu'avec peine qu'il fait mourir un criminel. De ſi grandes qualitez le font également craindre & aimer de ſes Sujets, qui le reſpectent juſqu'à l'adoration. Je lui ay oüi dire qu'il n'eſt pas permis à un Chreſtien de repandre le ſang d'un autre Chreſtien ſans de grandes raiſons. De là vient qu'il veut qu'on faſſe d'exactes & amples informations, avant

que de condamner un criminel à la mort. Le ſupplice des coupables eſt de pendre ou de couper la teſte. On en condamne quelques-uns à perdre leurs biens avec deffenſes à qui que ce ſoit ſous des peines tres-rigoureuſes, de les aſſiſter, & meſme de leur donner à boire ou à manger; ce qui fait errer ces miſerables comme des beſtes feroces. Comme l'Empereur eſt humain, il ne ſe rend pas difficile à faire grace à ces malheureux. Il eſt ſurprenant que les Ethiopiens eſtant naturellement auſſi vifs & auſſi promts qu'ils le ſont, on n'entende preſque pas parler de meurtres, ni de ces crimes énormes qui font horreur. Outre la Religion je ſuis perſuadé que la juſtice exacte que l'on rend en cet Empire, & la grande Police qu'on y garde contribuent beaucoup à

l'innocence & à l'integrité des mœurs.

J'avois porté en Ethiopie une caisse de remedes chymiques, c'étoit un travail de six à sept ans. L'Empereur s'informa exactement de quelle maniere on preparoit ces remedes, & comment on s'en servoit; quels en estoient les effets; pour quelles maladies on les devoit employer. Il ne se contenta pas de le sçavoir, il le fit mettre par écrit: mais ce que j'admirai davantage, c'est qu'il goûtoit extrêmemens les raisons Physiques que je lui apportois de toutes ces choses. Je lui appris la composition d'une espece de bezoar, dont je me suis toûjours servi avec un succez extraordinaire pour guerir toutes les fievres intermittentes, comme l'Empereur & deux des Princes ses enfans l'éprouve-

rent. Il voulut voir auſſi de quelle maniere on tiroit les eſſences.

Dans cette vûë il m'envoya à *Tzemba* Monaſtere ſitué ſur la riviere de *Reb* à demi lieuë de *Gondar*. L'Abbé que l'Empereur honore pour ſa vertu & pour ſa probité, me reçût avec beaucoup d'honneſteté. C'eſt un venerable vieillard âgé de quatre-vingt dix ans, & un des plus ſçavans de l'Empire. J'y dreſſai mes fourneaux, & je preparai tout ce qui eſtoit neceſſaire. L'Empereur s'y rendit *incognito*. Je fis pluſieurs experiences en ſa preſence, & lui communiquai pluſieurs ſecrets, dont il me parut extrêmement curieux. Je me crois obligé ici d'avertir ceux qui voudront porter des remedes en Ethiopie, de ne prendre que des remedes chymiques, parce que les Electuai-

res & les Syrops ſe corrompent aiſément ſous la Ligne, au lieu que les eſſences & les Eſprits ſe tranſportent aiſément ſans ſe gaſter & ſe conſervent malgré la chaleur.

Comme je demeurai trois ſemaines avec l'Empereur à *Tzemba*, ce Prince curieux me parla ſouvent de Religion, & me marqua avoir un grand deſir de s'inſtruire de noſtre creance & de ſçavoir en quoy nous differions de la Religion des *Coptes*, qui eſt celle qu'on ſuit en Ethiopie. Je taſchai de le ſatisfaire autant qu'il me fut poſſible; mais je lui avoüai que n'ayant pas étudié les matieres les plus ſubtiles de la Theologie, je lui avois amené un homme des plus habiles de l'Europe, ſoit dans les Mathematiques, ſoit dans la Theologie. L'Empereur jetta alors un pro-

fond soupir, & me dit d'un air touchant : *j'ay donc beaucoup perdu*. Je vous avoüe que j'eus dans ce moment le cœur penetré d'une douleur trés-vive de voir que la mort m'avoit enlevé le P. de Brevedent mon cher compagnon ; car ce Pere, qui estoit insinuant & habile, se seroit avantageusement servi d'une occasion si favorable pour convertir ce grand Prince, & pour l'instruire à fond de la croyance de l'Eglise Catholique.

Un jour que nous estions seuls, l'Abbé du Monastere, mon interprete & moy, l'Empereur me pressa de lui expliquer nettement mes sentimens sur la personne de JESUS-CHRIST. Je lui répondis que nous ne croïons pas que la nature humaine fust perduë & absorbée en JESUS-CHRIST dans la nature divine, comme

une goutte de vin eſt perduë & abſorbée dans la mer, ainſi que l'enſeignent les *Coptes* & les Ethiopiens, comme l'Empereur me l'avoüa, mais que nous croïons que le Verbe, qui eſt la ſeconde perſonne de la trés-ſainte Trinité, s'eſtoit fait veritablement homme; enſorte que cet Homme-Dieu que nous appellons JESUS-CHRIST, avoit deux natures, la nature divine en qualité de Verbe & de ſeconde Perſonne de la trés-ſainte Trinité, & la nature humaine dans laquelle il a paru vrai homme, a veritablement ſouffert en ſon corps, & a enduré librement & volontairement la mort pour le ſalut de tous les hommes. Aprés que j'eus parlé, l'Empereur ſe tourna vers l'Abbé, & autant que j'en pus juger, s'entretint avec lui ſur ce que je venois de dire. Ils

ne me parurent point ſurpris, & je ne croy pas qu'ils ſoient fort éloignez des ſentimens de l Egliſe Catholique ſur ce point. Depuis cette conference l'Abbé me marqua encore plus d'amitié qu'auparavant. Pendant le ſejour que l'Empereur fit à *Tzemba*, un de ſes divertiſſemens les plus ordinaires eſtoit de voir ſes Pages monter à cheval & faire le manege, à quoy cette jeuneſſe eſt fort adroite.

Il n'y a de *Tzemba* aux ſources du Nil qu'environ ſoixante lieuës de France. J'avois deſſein de voir ces fameuſes ſources, dont on a tant parlé en Europe, & l'Empereur avoit eu la bonté de me donner une Compagnie de Cavalerie pour m'y accompagner, & pour m'y ſervir d'eſcorte: mais je ne pus profiter d'une occaſion ſi favorable, m'eſtant

trouvé alors trés-incommodé d'un mal de poitrine qui me tourmente depuis long-temps. Je priai *Mourat* un des premiers Ministres de l'Empereur & Oncle de l'Ambassadeur dont j'ay déja parlé, de m'en instruire. *Mourat* est un venerable vieillard âgé de cent quatre ans, qui a esté employé pendant plus de soixante ans dans des negociations trés-importantes auprés du Mogol & dans toute les Cours des Indes. L'Empereur a tant de consideration pour lui qu'il l'appelle ordinairement *Baba Mourat*, c'est-à-dire, *Pere Mourat*. Voici ce que ce Ministre qui a esté souvent aux sources du Nil, & qui les a examinées avec soin, m'en a rapporté.

Il y a dans le Royaume de *Goyame* une montagne fort élevée, au haut de laquelle sont deux

grosses sources d'eau, l'une à l'Orient & l'autre à l'Occident, Ces deux sources forment deux ruisseaux, qui se précipitent avec une grande impetuosité vers le milieu de la montagne dans une terre spongieuse & tremblante, qui est couverte de cannes & de joncs. Ces eaux ne paroissent qu'à dix ou douze lieuës de là, où se réunissant, elles forment la riviere du Nil, qui se grossit en peu de temps par les eaux de plusieurs autres rivieres qu'elle reçoit. Ce qui est merveilleux, c'est que le Nil passe au milieu d'un lac sans y mesler ses eaux. Ce lac est si grand qu'on l'appelle *Bahal Dembea*, c'est-à-dire, la mer de *Dembea*. Le païs qui l'environne est enchanté; on ne voit de tous costez que de grosses bourgades & de beaux bois de lauriers. Sa longueur est d'envi-

ron cent lieuës & sa largeur de trente-cinq à quarante. L'eau en est douce & agreable, & beaucoup plus legere que celle du Nil. Il y a vers le milieu de ce Lac une Isle où l'Empereur a un Palais, qui ne cede en rien à celuy de *Gondar* pour la beauté & la magnificence des bastimens, quoy qu'il ne soit pas si grand.

L'Empereur y fit un voyage, & j'eus l'honneur de l'y accompagner; il passa seul dans un petit bateau conduit par trois rameurs: nous le suivismes le Neveu du Ministre *Mourat* & moy dans un autre. Ces bateaux où il ne peut au plus tenir que six personnes, sont composez de nates de jonc jointes ensemble fort proprement, mais sans estre gaudronnées. Quoyque les joncs de ces nates soient fort serrez les uns contre les autres, je ne com-

prens pas comment ces bateaux sont à l'épreuve de l'eau.

Nous demeurasmes trois jours dans ce Palais enchanté, où je fis quelques experiences de Chymie, qui plûrent fort à l'Empereur. Ce Palais a une double enceinte de murailles & deux églises deservies par des Religieux, qui vivent en Communauté. L'une des deux Eglises est dediée à saint Claude, & donne le nom à cette Isle, qui s'appelle l'Isle de saint Claude, & qui a environ une lieuë de circuit.

Un des trois jours que nous fusmes en ce lieu-là, on vint avertir l'Empereur qu'il paroissoit sur le Lac quatre *Hypopotames* ou chevaux de riviere. Nous eusmes le plaisir de les voir pendant demie heure. Ils poussoient l'eau devant eux & s'élançoient fort haut. La peau de deux de ces animaux estoit

eſtoit blanche, & celle des deux autres rouge. Leur teſte reſſembloit à celle des chevaux, mais leurs oreilles eſtoient plus courtes. Je ne pûs bien juger du reſte de leur corps, ne l'ayant veu que confuſément. Ces *Hypopotames* ſont des amphibies, qui ſortent de l'eau pour brouter l'herbe ſur le rivage, où ils enlevent ſouvent les chevres & les moutons, dont ils ſe nourriſſent. Leur peau eſt fort eſtimée ; on en fait des boucliers, qui ſont à l'épreuve du mouſquet & de la lance. Les Ethiopiens mangent la chair de ces animaux, qui doit eſtre une mauvaiſe nourriture.

Voicy la maniere dont on les prend. Lorſqu'on en apperçoit quelqu'un, on le ſuit le ſabre à la main, & on lui coupe les jambes. Ne pouvant preſque plus nager, ils viennent

au bord du rivage où ils achevent de perdre leur ſang. L'Empereur commanda de tirer le canon ſur ces *Hypopotames*; mais comme on ne fut pas aſſez prompt à le tirer, ces animaux ſe replongerent en l'eau & diſparurent.

De l'Iſle de ſaint Claude l'Empereur alla à *Arringon* place de guerre dont j'ai déja parlé, & moi je pris la route d'*Emfras* qui eſt à une journée de *Gondar*. La ville d'*Emfras* n'eſt pas ſi grande que *Gondar*, mais elle eſt plus agreable & dans une plus belle ſituation; les maiſons meſmes y ſont mieux baſties. Elles ſont toutes ſeparées les unes des autres par des hayes vives toûjours vertes & couvertes de fleurs & de fruits, & entremeſlées d'arbres plantez à une diſtance égale. C'eſt l'idée qu'on ſe doit former de la pluſ-

part des villes d'Ethiopie. Le Palais de l'Empereur eſt ſitué ſur une éminence, qui commande toute la Ville.

Emfras eſt fameuſe par le commerce des Eſclaves & de la Civette. On y éleve une quantité ſi prodigieuſe de ces animaux qu'il y a des Marchands qui en ont juſqu'à trois cens. La Civette eſt une eſpece de chat : on a peine à la nourrir : on lui donne trois fois la ſemaine du bœuf crud, & les autres jours une eſpece de potage au lait. On parfume cet animal de temps en temps de bonnes odeurs, & une fois la ſemaine on racle proprement une matiere onctueuſe, qui ſort de ſon corps avec la ſueur. C'eſt cet excrement qu'on appelle la Civette, du nom de l'animal meſme. On renferme cette matiere avec ſoin dans des cornes de bœuf qu'on

tient bien bouchées.

J'arrivai à *Emfras* dans le temps des vendanges, qu'on ne fait pas en Automne comme en Europe ; mais au mois de Fevrier. J'y vis des grapes de raiſin, qui peſoient plus de huit livres, & dont les grains eſtoient gros comme de groſſes noix. Il y en a de toutes les couleurs. Les raiſins blancs, quoique de trés-bon gouſt, n'y ſont pas eſtimez : j'en demandai la raiſon, & je conjecturai par la maniere dont on me répondit, que c'eſtoit parce qu'ils eſtoient de la couleur des Portugais. Les Religieux d'Ethiopie inſpirent au peuple une ſi grande averſion contre les Europeans, qui ſont blancs par rapport à eux, qu'ils leur font mépriſer, & meſme haïr tout ce qui eſt blanc.

Emfras eſt la ſeule ville d'Ethiopie où les Mahometans faſſent

un exercice public de leur Religion, & où leurs maiſons ſoient meſlées avec celles des Chreſtiens.

Les Ethiopiens n'ont qu'une femme, mais ils ſouhaiteroient fort qu'il leur fuſt permis d'en avoir pluſieurs, & de trouver dans l'Evangile quelque choſe qui puſt autoriſer ce ſentiment. Dans le temps que j'eſtois à *Tzemba* avec l'Empereur, il me demanda ce que j'en penſois. Je lui dis que la pluralité des femmes n'eſtoit ni neceſſaire à l'homme, ni agreable à Dieu, puiſque Dieu n'avoit créé qu'une femme pour Adam, & que c'eſtoit ce que noſtre Seigneur vouloit marquer, quand il dit aux Juifs que Moïſe ne leur avoit permis d'avoir pluſieurs femmes qu'à cauſe de la dureté de leur cœur; mais que cela n'avoit pas eſté

ainſi dés le commencement. Les Religieux d'Ethiopie ſont fort ſeveres à l'égard de ceux qui entretiennent pluſieurs femmes ; mais les Juges laïques ont beaucoup plus d'indulgence.

Les Ethiopiens font profeſſion du Chriſtianiſme ; ils reçoivent l'Ecriture & les Sacremens ; ils croïent la Tranſſubſtantiation du pain & du vin au Corps & au Sang de noſtre Seigneur JESUS-CHRIST ; ils invoquent les Saints comme nous ; ils communient ſous les deux eſpeces, & conſacrent avec le pain levé comme les Grecs ; ils obſervent quatre careſmes comme les Orientaux ; le grand Careſme, qui dure cinquante jours ; celui de ſaint Pierre & de ſaint Paul, qui dure quelquefois quarante jours & quelque fois moins, ſelon que la Feſte de Paſques eſt plus

ou moins avancée; celui de l'Aſſomption de noſtre-Dame, qui eſt de quinze jours; & celui de l'Avent, qui dure trois ſemaines. Dans tous ces Careſmes on ne ſe ſert ni d'œufs, ni de beurre, ni de fromage, & on ne mange qu'aprés le Soleil couché, mais on peut boire & manger juſqu'à minuit. Comme il n'y a point d'Oliviers en Ethiopie, ils ſont obligez de ſe ſervir d'une huile qu'ils tirent d'une graine du païs, & qui eſt aſſez agreable au gouſt. Ils jeuſnent encore avec la meſme rigueur tous les Mercredis & Vendredis de l'année. La priere precede toûjours le repas. Une heure avant le coucher du Soleil les païſans quittent leur travail pour aller à la priere, ne voulant pas manger qu'ils ne ſe ſoient aquitez de ce devoir. On ne diſpenſe perſonne du jeuſne. Les

vieillards, les jeunes gens, mesme les malades y sont également obligez. On fait ordinairement communier les enfans à dix ans, & dés qu'ils ont communié, on les oblige de jeusner.

La declaration de leurs pechez est fort imparfaite: voici la maniere dont ils la font. Ils vont se prosterner aux pieds du Prestre, qui est assis, & là ils s'accusent en general d'estre de grands pecheurs & d'avoir merité l'enfer, sans jamais entrer en aucune circonstance des pechez qu'ils ont commis. Aprés cette declaration le Prestre tenant de la main gauche le livre des Evangiles & une croix de la droite, touche de la croix les yeux, les oreilles, le nez, la bouche & les mains du penitent en recitant quelques prieres; il lit ensuite l'Evangile, fait plusieurs signes de croix sur lui,

lui impose une penitence, & le renvoye.

Les Ethiopiens ont beaucoup plus de modestie & de respect dans les Eglises, qu'on n'en a ordinairement en Europe. Ils n'y entrent que pieds nuds ; c'est pour cela que le pavé de leurs Eglises est couvert de tapis : on n'y entend ni parler, ni moucher, & on n'y tourne jamais la teste. Quand on va à l'Eglise il faut toujours avoir du linge blanc, autrement on en refuseroit l'entrée à ceux qui se presenteroient. Quand on donne la Communion, tout le monde se retire, & il ne reste dans l'Eglise que le Prestre & les Communians. Je ne sçay, s'ils en usent ainsi par un sentiment d'humilité, comme se croyant indignes de participer aux divins mysteres.

Leurs Eglises sont tres-pro-

pres: on y voit des tableaux & des peintures ; mais jamais de ſtatuës ni d'images en boſſe. L'Empereur ne laiſſa pas d'accepter des Crucifix en relief que j'eus l'honneur de lui preſenter avec quelques mignatures. Il les baiſa avec reſpect, & les fit mettre dans ſon cabinet. Les mignatures eſtoient des images des Saints, dont il fit écrire le nom au bas en Ethiopien. C'eſt dans cette occaſion que ce Prince me dit que nous eſtions tous de la meſme Religion, & que nous ne differions que par le rit. Ils font des encenſemens preſque continuels pendant leurs Meſſes & pendant l'Office : quoy qu'ils n'ayent pas de livres notez, leur chant eſt juſte & agreable : ils y meſlent le ſon des inſtrumens. Les Religieux ſe levent deux fois la nuit pour chanter des Pſeaumes. Hors de l'Egliſe leur habit

est à peu prés semblable à celui des seculiers ; ils n'en sont distinguez que par une calotte jaune ou violette qu'ils portent sur la teste. Ces diverses couleurs distinguent leurs ordres : on les respecte beaucoup en Ethiopie.

Les Ethiopiens ont retenu des Juifs la Circoncision. On circoncit l'enfant le septiéme jour aprés sa naissance, & on le baptise ensuite, pourvû qu'il ne soit pas en danger de mort ; car alors on ne differeroit pas le Baptesme. La Circoncision ne passe pas parmi eux pour un Sacrement, mais pour une pure ceremonie qu'on pratique à l'imitation de JESUS-CHRIST, qui a bien voulu estre circoncis. On m'a assuré que les Papes avoient toleré cet usage de la Circoncision en Ethiopie, en leur declarant qu'on ne devoit pas croire que la Circonci-

ſion fuſt neceſſaire au ſalut.

Je pourrois ajoûter ici pluſieurs autres choſes trés-curieuſes, qui regardent l'Ethiopie ; mais comme je n'en ſuis pas parfaitement inſtruit, & que je ne veux rien avancer que ce que j'ay vû moy-meſme, ou ce que j'ay appris de témoins irreprochables, je me bornerai aux remarques que j'ay faites.

Comme je voyois que ma ſanté s'affoibliſſoit tous les jours par de continuelles rechutes ; je pris la reſolution de revenir en France, & de demander mon congé à l'Empereur. Ce Prince témoigna un veritable chagrin de mon deſſein, il renouvella ſes ordres pour me bien traiter, craignant que je ne fuſſe pas content ; il m'offrit des maiſons, des terres, & meſme un établiſſement trés-conſiderable : mais quelque en-

vie que j'euſſe de rendre ſervice à un Prince ſi aimable, & qui a de ſi grandes qualitez; je lui repreſentai que depuis la grande maladie, dont j'avois penſé mourir à *Barko*, je n'avois pû me rétablir, quelques remedes que j'euſſe fait, & quelques precautions que j'euſſe priſes; que je ne pouvois recouvrer ma ſanté que je ne changeaſſe de climat, & que je ne repriſſe mon air natal; que j'eſtois au deſeſpoir d'eſtre obligé de m'éloigner d'un ſi grand Prince, mais que je mourrois infailliblement, ſi je m'opiniaſtrois à demeurer plus long-temps dans ſes Etats. L'Empereur plein de bonté m'accorda, quoyqu'avec peine, la grace que je lui demandois avec tant d'inſtance; mais il ne le fit qu'à condition que dés que je ſerois rétabli, je retournerois en Ethio-

pie, & afin de m'y engager par ce qu'il y a de plus saint, il me fit jurer sur les saints Evangiles que je ne manquerois pas à la parole que je lui donnois, & que je la tiendrois inviolablement.

L'estime qu'il avoit conçuë pour le Roy sur ce que je lui avois dit, & sur ce qu'il en avoit appris d'ailleurs, le porta à vouloir s'unir avec un Prince, dont la réputation faisoit tant de bruit par tout le monde, & à lui envoyer un Ambassadeur avec des lettres & des presens. Il jetta d'abord les yeux sur un Abbé appellé *Abona Gregorios*, & dans cette vuë il m'ordonna de lui apprendre la langue latine. Comme ce Religieux avoit beaucoup d'esprit, & qu'il parloit & écrivoit parfaitement en Arabe, il fit en peu de temps un progrez

trés-confiderable dans cette langue; mais parce qu'en Ethiopie on fe fert plus volontiers pour les Ambaffades, des Etrangers que des gens du païs, il ne fut pas difficile au Miniftre *Mourat* de faire nommer fon neveu pour l'Ambaffade de France. L'Empereur le declara publiquement, & lui fit preparer fes prefens, qui confiftoient en Elephants, en chevaux, en jeunes enfans Ethiopiens & autres prefens.

Eftant à l'Audience de l'Empereur, avant qu'il fe fuft determiné fur le choix d'un Ambaffadeur, il fit venir les Princes fes enfans, & s'adreffant à un des plus jeûnes âgé de huit à neuf ans, il lui dit qu'il avoit envie de l'envoyer en France, qui eftoit le plus beau païs du monde. Ce jeune Prince lui répondit avec beaucoup d'efprit, que ce feroit

pour lui une extrême peine de s'éloigner de lui, mais que si ce voyage lui faisoit plaisir, il l'entreprendroit avec joye. L'Empereur m'adressant ensuite la parole, me demanda de quelle maniere on traiteroit son fils à la Cour de France, s'il prenoit la resolution de l'y envoyer. Je lui répondis qu'on le traiteroit avec tous les honneurs que merite le plus grand & le plus puissant Prince de l'Affrique. *Il est encore trop jeune*, me repartit l'Empereur, *& le voyage est trop long & trop difficile, mais quand il sera plus fort & plus avancé en âge, il pourra l'entreprendre.*

Mon depart estant arresté, l'Empereur me donna mon Audience de congé avec les ceremonies ordinaires. Lorsque je fus en sa presence, le grand Tresorier apporta un bracelet d'or

que l'Empereur eut la bonté de me mettre au bras au ſon des tymballes & des trompettes. Cet honneur répond en Ethiopie à celui que font les Princes d'Europe, quand ils donnent leurs Ordres. Enſuite il me donna le manteau de ceremonie, & comme c'eſtoit le temps du repas, il me fit l'honneur de me retenir & de me faire manger à une table auprés de la ſienne, mais qui n'eſtoit pas ſi haute. Aprés diſner je pris congé de l'Empereur qui ordonna au grand Treſorier de me fournir tout ce que je lui demanderois.

Mon depart fut fixé au ſecond jour de May de l'année mil ſept cens. On me donna un Officier avec une eſcorte de cent Cavaliers pour me conduire juſqu'aux confins de l'Empire, & un Interprete qui ſçavoit les langues des

Provinces par où nous devions passer ; car chaque Province a sa langue particuliere. Plusieurs Marchands qui alloient à *Messua*, se joignirent à moy, & furent bien-aisés de profiter de cette occasion pour faire leur voyage plus sûrement. Quoique l'Ambassadeur *Mourat* me pressât de partir de peur des pluyes, qui commençoient déja à tomber toutes les nuits ; il ne pût se mettre si-tost en chemin, parce que l'Empereur l'arresta. Nous nous donnasmes rendez-vous à *Duvarna* pour continuer ensemble nostre route. Je ne pûs, sans estre attendri, quitter l'Empereur, qui me marqua mille bontez, & me parut estre sensible à cette separation. J'avouë que je ne pense jamais à ce grand Prince qu avec les sentimens de la plus tendre reconnoissance, & sans mes in-

commoditez, je me ſerois attaché à ſa perſonne, & j'aurois ſacrifié le reſte de mes jours à ſon ſervice. Les principaux Seigneurs de ſa Cour, me firent l'honneur de m'accompagner pendant deux lieuës, ſelon les ordres qu'il leur en avoit donné.

Nous priſmes noſtre route par la ville d'*Emfras* dont j'ay déja parlé. L'Officier qui nous conduiſoit, arrivoit une heure avant nous dans les lieux où nous devions loger. Il alloit deſcendre chez le Gouverneur, ou chez le Chef du Village, & lui montroit les ordres de la Cour, qui ſont écrits ſur un rouleau de parchemin. Ce rouleau eſt renfermé dans de petites courges qu'il porte attachées à ſon col avec des cordons de ſoye. Si-toſt qu'il eſt arrivé, les Principaux de la Ville ou du lieu s'aſſemblent devant la

porte du Gouverneur, où en leur presence il détache sa courge, la rompt & en tire le petit rouleau de parchemin, qui s'apelle en langue du païs *Ati Heſés*, c'eſt-à-dire, *Commandement de l'Empereur*; il le remet avec beaucoup de reſpect au Gouverneur, en lui diſant, que s'il ne l'execute il y va de ſa teſte : lorſqu'un ordre eſt ſous peine de la vie, il eſt écrit en lettres rouges. Le Gouverneur pour marquer ſon reſpect & ſon obéïſſance, le prend & le met ſur ſa teſte ; il donne enſuite ſes ordres pour deffrayer par tous les lieux de ſon Gouvernement l'Officier & toute ſa Compagnie.

Nous employaſmes un jour à aller de *Gondar* à *Emfras*; parce qu'il nous fallut traverſer une haute montagne par des chemins trés-difficiles. Il y a ſur cette

montagne un grand Monaſtere avec une Egliſe dediée à ſainte Anne. Ce lieu eſt fameux, & on y vient de fort loin en pelerinage. On voit dans ce Monaſtere une fontaine d'une eau trés-claire & trés-fraiſche, les Pelerins en boivent par devotion: ils pretendent qu'elle fait pluſieurs gueriſons miraculeuſes par l'interceſſion de ſainte Anne, à laquelle les Ethiopiens ont beaucoup de devotion.

Nous arrivaſmes à *Emfras* le troiſiéme de May, & nous logeaſmes dans une belle maiſon, qui appartient au vieux *Mourat.* On m'y regala pendant trois jours. J'entendis en cette ville des concerts de harpe & d'une eſpece de violon, qui approche fort des noſtres. J'aſſiſtai auſſi à une eſpece de ſpectacle: les Acteurs chantent des vers à l'hon-

neur de celui qu'ils veulent divertir, & font mille tours de souplesse. Les uns dansent des ballets au son de petites tymballes, & comme ils sont lestes & legers, ils font en dansant des postures fort extravagantes. Les autres ayant un sabre nud dans une main, & tenant un bouclier dans l'autre, representent des combats en dansant, & font des sauts si surprenans qu'on ne les pourroit croire, si on ne les avoit pas veus. Un de ces sauteurs m'apporta une bague, & me dit de la cacher ou de la faire cacher par quelqu'un, & qu'il sçauroit bientost me dire où elle seroit. Je la pris, & je la cachai si bien que je crûs qu'il lui seroit impossible de deviner où je l'avois mise. Un moment aprés je fus fort surpris que cet homme s'approcha de moy en dansant toûjours en ca-

dence, & me dit doucement à l'oreille qu'il avoit la bague, & que je ne l'avois pas bien cachée. Il y en a d'autres qui tiennent une lance d'une main & un verre plein d'hydromel de l'autre, & ſautent prodigieuſement haut ſans qu'ils en repandent une goute.

On me pria de voir une perſonne de qualité qui eſtoit malade. Un des aſſiſtans me dit à l'oreille *Mich*, c'eſt-à-dire, *l'eſprit malin l'a frappé*. Lorſque j'eſtois à *Gondar*, on m'avoit ſouvent parlé de cette maladie qu'on attribuë au Démon, & l'Empereur meſme m'en avoit demandé plus d'une fois mon ſentiment : je lui répondis que Dieu ne permettoit ces obſeſſions que pour nous punir de nos pechez, ou pour faire éclater ſa puiſſance; que nous avions un

remede infaillible dans le ſigne de la Croix, & que le Diable n'avoit aucun pouvoir ſur les veritables Chreſtiens. C'eſt ici où les exorciſmes de l'Egliſe Catholique ſeroient fort neceſſaires gour la gueriſon de ces maladies: on a vû ſouvent dans ces païs ſchiſmatiques des effets merveilleux des prieres, dont l'Egliſe ſe ſert dans ces occaſions.

D'*Emſras* nous allaſmes coucher à *Coga*. C'étoit autrefois la demeure des Empereurs d'Ethiopie. La ville eſt petite, mais la ſituation en eſt charmante, & les dehors en ſont trés-agreables. J'allai loger chez le Gouverneur de la Province, qui me fit beaucoup d'honneur auſſi-bien que tous les autres Gouverneurs & Chefs de Villages, chez qui je logeai dans toute la route. On commença à *Coga* à confier nos bagages aux

Seigneurs des Villages, qui nous les firent porter jusqu'à la frontiere de la maniere dont je l'ai déja expliqué. Je n'ai pas marqué exactement les lieux par où nous avons passé ; la grande foiblesse où j'estois alors ne me permettoit pas d'écrire comme je l'aurois souhaitté.

Nous emploïasmes sept à huit jours à traverser la Province d'*Ogara*, où il ne fait pas de si grandes chaleurs qu'ailleurs, parce qu'il y a plusieurs montagnes fort hautes. On m'a dit qu'on y trouvoit de la glace en certain temps de l'année, je n'oserois l'assurer. Il y a dans ces montagnes des maisons pratiquées dans le roc, & on me fit voir un endroit, où de jeunes gens s'estant allez cacher pour faire la débauche, y furent tous petrifiez. Ceux qui me raconterent cette avan-

ture, m'ont dit qu'on voit encore ces jeunes débauchez dans la posture où ils se trouverent, quand ils furent changez en pierres. Je crois que ces figures sont des congelations, dans lesquelles la nature se jouë quelquefois. Il y a dans ces montagnes un si grand nombre de maisons qu'il semble que ce soit une Ville continuelle. Elles sont basties en rond; le toit, dont la figure ressemble à celle d'un entonnoir renversé est de jonc & appuyé sur des murailles, qui s'élevent à dix ou douze pieds de terres. L'interieur des maisons est propre & orné de cannes d'Inde rangées avec art. On trouve de tous costez des marchez, où l'on vend toutes sortes de denrées & de bétail; l'on voit par tout un monde infini.

De la Province d'*Ogara* nous

entrasmes dans celle de *Siry*, où l'on commence à parler la langue de *Tigra*. Avant que d'arriver à *Siry* Capitale de cette Province, nous passasmes la riviere de *Tekesel*, c'est-à-dire, *l'épouvantable*: c'est le nom qu'on lui donne à cause de sa rapidité. Elle est quatre fois plus large que la Seine n'est à Paris; on la passe en batteau, car il n'y a point de pont. Cette Province est le plus beau & le plus fertile païs que j'aye veu en Ethiopie. Il y a de tres-belles plaines arrosées de fontaines & remplies de grandes forests d'Orangers, de Citronniers, de Jasmins & de Grenadiers. Ces arbres sont si communs en Ethiopie, qu'ils y viennent en plein sol sans soin & sans culture: les prairies & les campagnes sont couvertes de Tulippes, de Renonculles, d'Oeillets,

de Lis, de Roſiers chargez de Roſes blanches & rouges, & de mille autres ſortes de fleurs que nous ne connoiſſons pas, & qui embaument l'air d'une maniere plus forte & plus delicieuſe que ces beaux endroits qu'on voit en Provence. L'Officier qui nous conduiſoit, a dans cette Province un fort beau Chaſteau, où il me regala pendant huit jours. Je commençai en ce lieu-là à remarquer que la tumeur que j'avois à l'orifice de l'eſtomach diminuoit, & que l'exercice & l'air de la campagne me donnoit de l'appetit, & faiſoit ſur moy un bon effet. Je reçûs dans ce Chaſteau la viſite, dont le Gouverneur de la Province m'honora par ordre de l'Empereur. Il y fit amener un jeune Elefant que l'Ambaſſadeur devoit conduire en France, & preſenter au Roy.

C'eſtoit là l'effet des ordres renfermez dans les petites courges.

De la Province de *Siry* nous paſſaſmes dans celle d'*Adoua*, dont la Capitale porte le meſme nom. Le Gouverneur de cette Province eſt un des ſept premiers Miniſtres de l'Empire. L'Empereur a donné en mariage une de ſes filles au fils de ce Gouverneur, qui a dans ſa dépendance vingt-quatre petits Gouvernemens ou Principautez. Lorſque nous fuſmes arrivez à ſa Ville Capitale, il fit dreſſer une tente magnifique dans ſon Palais pour m'y recevoir; il me logea dans un tres-bel appartement, & me regala pendant ſeize jours que je demeurai chez lui avec une magnificence digne de ſa qualité & de ſon rang. Ce fut lui qui eut ordre de me fournir

abondamment tout ce qui me ſeroit neceſſaire pour mon embarquement ſur la mer rouge, & il le fit de la maniere du monde la plus obligeante. Je mangeai par regal du bœuf ſauvage que les Ethiopiens eſtiment fort; la chair en eſt trés-bonne & trés-délicate. Ces bœufs n'ont point de cornes, & ne ſont pas ſi gros que nos bœufs de France.

Il y a encore quantité de Chevreüils dans cette Province; mais je n'y vis ni Biches ni Cerfs. Aprés avoir remercié ce Seigneur qui nous combla d'honneſtetez, nous pourſuiviſmes noſtre route. Nous traverſaſmes une foreſt pleine de Singes de toutes les grandeurs, qui montoient ſur les arbres avec une viteſſe ſurprenante, & qui nous divertiſſoient par mille & mille ſauts qu'ils faiſoient. Nous entraſmes

ensuite dans la Province de *Saravi*, où j'eus le chagrin de voir mourir le petit Elefant dont je m'estois chargé.

C'est dans cette Province qu'on trouve les plus beaux chevaux d'Ethiopie, & d'où on tire ceux des Ecuries de l'Empereur ; c'estoit aussi dans cette Province où l'Ambassadeur avoit ordre de prendre les chevaux qu'il devoit conduire en France. Ces chevaux qui sont pleins de feu, & qui sont aussi gros que les chevaux Arabes, ont toûjours la teste haute. Ils n'ont point de fers, parce qu'on ne sçait en Ethiopie ce que c'est que de ferrer les chevaux ni les autres bestes de charge.

De *Saravi* nous arrivasmes enfin à *Duvarna* Capitale du Roïaume de *Tigra*. Il y a deux Gouverneurs dans cette Province ; je

n'en ſçay pas la raiſon ni quels ſont leurs departemens. On les appelle *Barnagas*, ceſt-à-dire, *Roys de la Mer*, apparemment parce qu'ils ſont voiſins de la mer rouge.

Duvarna eſt diviſé en deux villes, la haute & la baſſe; les Mahometans occupent la baſſe. Tout ce qui vient en Ethiopie par la mer rouge paſſe par *Duvarna*. Cette ville, qui a environ deux lieuës de circuit, eſt comme le bureau & le magaſin general des marchandiſes des Indes. Toutes les maiſons ſont baſties de pierres quarrées, elles ont des terraſſes au lieu de toits. La riviere de *Moraba* qui paſſe au pied de cette ville, ſe jette dans le *Tekeſèl*: elle eſt peu large, mais fort rapide, & on ne la peut paſſer ſans danger. Nous emploïâmes deux mois & demi à nous

rendre de *Gondar* en cette ville, où je devois attendre *Mourat.*

Peu de temps aprés mon arrivée les deux Gouverneurs reçûrent la triste nouvelle de la mort du Prince Basile fils aisné de l'Empereur & presomptif heritier de l'Empire. Ce Prince, qui mourut à l'âge de dix-neuf à vingt ans, avoit toutes les qualitez qui peuvent rendre un Prince accompli. Outre qu'il estoit extrêmement bien fait, il avoit de l'esprit, du courage, de la droiture & un cœur genereux & liberal, ce qui le rendoit les délices de toute la Cour. Une fiévre maligne l'emporta en huit jours au retour de la campagne qu'il venoit de faire avec l'Empereur son pere contre les *Galla*, où il s'estoit signalé; car il avoit combattu & poursuivi si vivement les ennemis,

qu'il en avoit tué huit de ſa main. Ce Prince aimoit tendrement le peuple, dont il auroit eſté le pere s'il avoit veſcu. Il le fit bien paroiſtre la veille de ſa mort ; l'Empereur l'eſtant allé voir, accompagné des plus grands Seigneurs de la Cour, le Prince luy dit qu'il n'avoit qu'une grace à luy demander, *c'eſt que vous vouliez bien, Seigneur, ſoulager voſtre peuple qui eſt opprimé & accablé par l'avarice inſatiable des Miniſtres & des Gouverneurs*. Ces paroles toucherent ſi vivement l'Empereur, qu'il ne put retenir ſes larmes, & qu'il lui promit d'y prendre garde, & d'y mettre ordre. J'appris cette circonſtance de celui, qui apporta à *Duvarna* la nouvelle de cette mort, & l'ordre de faire des Prieres pour le Prince défunt, & de le pleurer

ſelon la coûtume. Ce qu'on raconte de ſes vertus eſt digne d'une éternelle memoire. L'Empereur ſon pere eſtant un jour tombé dans une embuſcade des ennemis, le jeune Prince accourut à toute bride à ſon ſecours, ſe jetta au milieu de la meſlée, les chargea de tous coſtez, & fit des actions d'une ſi grande valeur, qu'il ſauva la vie à ſon pere au péril de la ſienne.

L'Empereur, ſoit par politique, ſoit par divertiſſement, ſe déguiſe quelquefois, & s'abſente avec deux ou trois confidens, ſans qu'on ſçache ce qu'il devient. Il fut une fois deux mois ſans paroiſtre, ce qui jetta le Prince ſon fils dans de terribles inquietudes & dans un chagrin mortel, parce qu'on crut l'Empereur mort.

Quelques Seigneurs des plus considerables de la Cour, qui estoient bien aises de s'avancer en flattant l'ambition du jeune Prince, lui proposerent de prendre en main le Gouvernement, & de se faire declarer Empereur; parce qu'il estoit à craindre que dans les conjonctures presentes quelqu'un de ses freres ne le prévînt, & ne fist soulever quelques Provinces; qu'il pouvoit compter sur leur fidelité, & qu'ils estoient prests de sacrifier leurs biens & leurs vies pour son service.

Le Prince qui avoit un amour tendre & un attachement inviolable pour son pere, rejetta avec indignation la proposition de ces Courtisans interessez, & leur declara qu'il ne vouloit jamais monter sur le Trosne que quand il auroit veu le corps de

ſon pere, & qu'il ſeroit certain de ſa mort. L'Empereur retourna quelques jours aprés, & ſçût par quelque Courtiſan affidé les pernicieux conſeils que l'on avoit donnés à ſon fils. Comme il eſt extrêmement ſage & reſervé, il n'en fit pas de bruit; mais les flateurs diſparurent ſans qu'on les ait jamais vûs depuis ce temps-là. Le préſomptif heritier de l'Empire a une Principauté qui eſt attachée à ſa perſonne.

Je paſſai par cette Principauté en allant à *Duvarna*; la ville ſe nomme *Heleni*: il y a un trés-beau Monaſtere & une magnifique Egliſe. C'eſt la plus belle & la plus grande que j'aye vû en Ethiopie; elle eſt dédiée à ſainte Heléne, & c'eſt apparemment de cette Egliſe que la ville a pris le nom d'*Heleni*. Au mi-

lieu de la grande place qui eſt devant l'Egliſe, on voit trois aiguilles piramidales & triangulaires de granite, toutes remplies de hierogliphes. Parmi les figures de ces aiguilles, je remarquai dans chaque face une ſerrure, ce qui eſt fort ſingulier, car les Ethiopiens ne ſe ſervent point de ſerrures, & n'en connoiſſent pas même l'uſage. Quoyqu'il ne paroiſſe pas de piedeſtaux, ces aiguilles ne laiſſent pas d'être auſſi hautes que l'obeliſque qu'on voit dans la place de ſaint Pierre de Rome poſé ſur ſon piedeſtal. On croit que ce païs eſt celuy de la Reyne de *Saba* : pluſieurs villages qui dépendent de cette Principauté, portent encore aujourd'huy le nom de *Sabaim.* On trouve dans les montagnes du marbre, qui ne cede en rien

à celui d'Europe; mais ce qui eſt plus conſiderable, eſt qu'on y trouve beaucoup d'or, même en labourant la terre, & on m'en apporta en ſecret quelques morceaux que je trouvai trés-fins. Les Religieux de cette Egliſe ſont habillez de peaux jaunes, & portent une calotte de la même couleur & de la même peau.

Aprés l'arrivée du Courrier qui portoit la triſte nouvelle de la mort du Prince Baſile, les *Barnagas* la firent publier à ſon de trompe par toutes les villes de leur Gouvernement. Tout le monde prit le deüil, qui conſiſte à ſe raſer la tête; ce qui ſe pratique par tout l'Empire, tant à l'égard des hommes & des femmes, que des enfans. Le lendemain les deux Gouverneurs eſcortez de toute la milice &

d'une multitude infinie de peuple, allerent à l'Eglise dédiée à la sainte Vierge, où l'on fit un service solemnel pour le Prince, aprés lequel on retourna au Palais dans le mesme ordre. Les deux *Barnagas* s'assirent dans une grande sale, & me placerent au milieu d'eux; ensuite les Officiers & les personnes de consideration, hommes & femmes, se rangerent autour de la sale. Des femmes avec des tambours de basque, & des hommes sans tambours se placerent au milieu de la sale, & commencerent à faire mutuellement à l'honneur du Prince des recits en forme de chansons; mais d'un ton si lugubre, que je ne pûs m'empescher d'en estre attendri, & de pleurer pendant une heure que dura la ceremonie. Il y en avoit qui,

pour marquer leur chagrin, ſe déchiroient le viſage, & ſe le mettoient tout en ſang, ou ſe brûloient les temples avec des bougies. Il n'y avoit dans cette ſale que des perſonnes de qualité; le peuple eſtoit dans les cours, où il faiſoit des cris ſi lamentables, qu'il auroit attendri les perſonnes les plus dures. Ces ceremonies durerent trois jours ſelon la couſtume.

Il faut remarquer, que lorſque quelque Ethiopien meurt, on entend de tous coſtez des cris épouventables. Tous les voiſins s'aſſemblent dans la maiſon du défunt, & pleurent avec les parens qui s'y trouvent. On lave le corps mort avec des ceremonies particulieres, & aprés l'avoir envelopé d'un linceüil neuf de cotton, on le met dans un cercüeil au milieu d'une ſale avec

des flambeaux de cire. On y redouble les cris & les pleurs au ſon des tambours de baſque. Les uns prient Dieu pour l'ame du défunt, les autres diſent des vers à ſa loüange, ou s'arrachent les cheveux, ſe déchirent le viſage, ou ſe brulent la chair avec des flambeaux pour marquer leur douleur. Cette ceremonie qui eſt affreuſe & touchante, dure juſqu'à ce que les Religieux viennent lever le corps. Aprés avoir chanté quelques Pſeaumes, & fait les encenſemens, ils ſe mettent en marche tenant à la main droite une croix de fer & un livre de prieres à la gauche; ils portent euxmeſmes le corps, & pſalmodient pendant tout le chemin. Les parens & amis du défunt ſuivent & continuent leurs cris avec des tambours de baſque.

Ils ont tous la teste rasée, qui est la marque du deüil, comme je l'ay déja dit. Quand on passe devant quelque Eglise, le convoy s'y arreste, on y fait quelques prieres, ensuite on continuë son chemin jusqu'au lieu de la sepulture. Là on recommence les encensemens, on chante pendant quelque temps les Pseaumes d'un ton lugubre, & on met le corps en terre. Les personnes considerables sont enterrées dans les Eglises, & les autres dans les cimetieres communs, où l'on plante quantité de croix à peu prés de la même maniere que font les Peres Chartreux. Les assistans retournent à la maison du défunt, où l'on fait un festin. On s'y assemble pendant trois jours matin & soir pour pleurer, & on ne mange point ailleurs pendant

tout ce temps-là. Aprés trois jours on se sépare jusqu'au huitiéme jour de la mort, & de huit en huit jours on se rassemble pour pleurer pendant deux heures, ce qui se pratique pendant toute l'année. C'est leur anniversaire.

Quand le Prince heritier, ou quelqu'autre d'une qualité trés-distinguée meurt, l'Empereur est trois mois sans s'appliquer aux affaires, à moins qu'elles ne soient pressées. Comme il vouloit envoyer un Ambassadeur en France, il fit venir *Mourat*, lui donna ses ordres, lui fit remettre sa lettre de créance pour le Roy ; & aprés l'avoir revestu du manteau de ceremonie dans une audience publique, il le fit partir. Son voyage ne fut pas heureux. Les chevaux qu'il devoit presenter

au Roy moururent en chemin ; *Mourat* renvoya en Cour pour en avoir d'autres, cet accident retarda ſon voyage, & me fit prendre la réſolution d'aller l'attendre à *Meſſua*, pour donner ordre à noſtre embarquement.

La veille de mon départ les *Barnagas* aprés avoir renvoyé les troupes, qui m'avoient conduit à *Duvarna*, donnerent ordre à cent lances à pied, qui avoient un Officier à cheval à leur teſte, de ſe tenir preſtes à marcher le lendemain pour m'eſcorter juſqu'à *Meſſua*. Je renvoyai une partie de mes domeſtiques, & je n'en gardai que trente. Je partis de *Duvarna* le huit Septembre de l'an mil ſept cens, & je paſſai avec bien de la peine & du danger une riviere très rapide nommée *Moraba*.

Depuis *Duvarna* les Seigneurs des Villages ne font plus porter les bagages par leurs vassaux, mais on se sert de certains bœufs qu'on nomme *Bers*, & qui sont d'une espece differente de ceux qu'on nomme *Frida*, qui sont les bœufs ordinaires. Ces animaux, dont on ne mange point la chair, font beaucoup de chemin en peu de temps. J'en avois une vingtaine, dont une partie portoit les grandes provisions de nostre vaisseau, & l'autre nos tentes; parce que depuis que les pluyes avoient cessé nous couchions la nuit à la campagne.

Les habitans de ce païs, qui sont en partie Mahometans & en partie Chrestiens, apportent des vivres & des provisions aux Caravannes qui pas-

ſent. J'appris qu'à une journée de noſtre route on voyoit quelque choſe de fort extraordinaire dans un des plus fameux Monaſteres du païs. Je voulus m'en aſſurer par moy-meſme ; je quittai le grand chemin , & pris avec moy vingt lances & le Commandant pour faire plus ſûrement ce petit voyage. Nous employaſmes la moitié d'un jour à monter une montagne fort difficile & toute couverte de bois. Quand nous fuſmes au haut nous trouvaſmes une Croix & le Monaſtere que nous cherchions.

Ce Monaſtère eſt au milieu d'une foreſt dans une affreuſe ſolitude. Il eſt bien baſti & a une vûë fort étenduë, on y découvre la mer rouge & un vaſte païs. Il y a cent Religieux dans cette maiſon , qui y me-

nent une vie trés-auſtere, & qui ſont habillez de la meſme maniere que ceux d'*Heleni.* Leurs cellules ſont ſi étroite qu'un homme a de la peine à s'y étendre. Ils ne mangent point de viande non plus que les autres Religieux d'Ethiopie. Ils ſont toûjours appliquez à Dieu & à la meditation des choſes ſaintes ; c'eſt là toute leur occupation. J'y vis un vieillard âgé d'environ ſoixante & ſix ans, qui n'avoit veſcu pendant ſept ans que de feüilles d'Olivier ſauvage. Cette mortification extraordinaire lui avoit cauſé un crachement de ſang qui l'incommodoit beaucoup. Je lui donnai quelques remedes, & je lui preſcrivis un regime de vie un peu plus doux. C'eſtoit un trés bel homme & trés poli, frere du Gou-

verneur

verneur de *Tigra*. L'Abbé du Monaſtere nous reçut avec beaucoup de charité. Sitoſt que nous fuſmes arrivez, il noue lava les pieds & nous les baiſa, pendant que ſes Religieux recitoient des prieres. Aprés cette ceremonie on nous conduiſit à l'Egliſe proceſſionellement, les Religieux chantans toûjours, & nous allaſmes enſuite dans une chambre où l'on nous apporta à manger. Tout le regal ne conſiſta qu'en du pain trempé dans du beurre & en de la biere ; car on ne boit ni vin ni hydromel dans ce Convent, & on n'y voit meſme jamais de vin que pour dire la Meſſe. L'Abbé nous tint toûjours compagnie, mais il ne mangea point avec nous.

L'orſqu'on me mena dans l'Egliſe, j'y vis le prodige qui fai-

ſoit le ſujet de mon voyage, & que je ne pouvois croire. On m'avoit aſſuré, que du coſté de l'Epiſtre on voyoit en l'air ſans aucun appui ni ſoûtien une baguette d'or ronde, longue de quatre pieds & auſſi groſſe qu'un gros baſton. Ce prodige me parut ſi merveilleux, que j'eus peur que mes yeux ne m'euſſent trompé, & qu'il n'y euſt quelque artifice que je ne découvrois pas; ainſi je priai l'Abbé de vouloir bien me permettre d'examiner de plus prés s'il n'y avoit point quelque appuy qu'on ne viſt pas. Pour m'en aſſurer d'une maniere à n'en pouvoir douter, je paſſai un baſton par deſſus & par deſſous & de tous les coſtez, & je trouvai que cette baguette d'or eſtoit veritablement en l'air; ce qui me cauſa un étonnement,

dont je ne puis revenir, ne voyant aucune cause naturelle d'un effet si prodigieux. Les Religieux m'en raconterent l'histoire de la maniere dont je vais la rapporter.

Il y a environ trois cens " trente-six ans, me dirent-ils, " qu'un Solitaire nommé *Abona* " *Philippos*, ou Pere Philippe, " se retira dans ce desert, il ne " se nourrissoit que d'herbes, & " ne beuvoit que de l'eau. La " réputation de sa sainteté se " répandit de tous costez, il fit " plusieurs prédictions, qui se " verifierent dans la suite. Un " jour que ce solitaire estoit en " contemplation, JESUS-" CHRIST se fit voir à lui, " & lui ordonna de bastir un " Monastere dans l'endroit du " bois, où il trouveroit une " baguette d'or suspenduë en "

„ l'air : l'ayant trouvée & veu „ le miracle dont vous estes „ témoin, me dit celui qui par- „ loit, *Abona Philippos* ne douta „ plus de la volonté de Dieu. Il „ obéït & bastit ce Monastere, „ qui se nomme *Bihen Jesus*, „ *Vision de Jesus*, à cause de cet- „ te apparition. Je laisse au Lecteur à faire les reflexions qu'il luy plaira sur ce prodige que j'ay veu, & sur ce que ces Religieux m'ont dit là-dessus.

Le lendemain ayant pris congé de l'Abbé & des Religieux qui me firent l'honneur de m'accompagner fort loin, j'allai rejoindre la caravanne que j'avois quittée, & je continuai mon voyage. Je ne vis rien dans le reste de ma route, qui merite qu'on y fasse attention. Huit jours aprés estre partis de *Du-*

varna nous arrivaſmes à *Arcouva*, petite ville ſur le bord de la mer rouge, que les Geographes appellent fort mal *Arequies*, nous n'y demeuraſmes qu'une nuit. Nous paſſaſmes le lendemain en bateau un bras de mer, & nous allaſmes à *Meſſoüa*, qui eſt une petite Iſle, ou pluſtoſt un rocher ſterile ſur lequel eſt baſtie une fortereſſe, qui appartient au grand Seigneur, & qui eſt la demeure d'un Bacha.

C'eſt peu de choſe que cette fortereſſe, & un vaiſſeau de guere bien armé s'en ſaiſiroit aiſément. Pendant que j'y eſtois, un vaiſſeau Anglois vint moüiller à la rade, ce qui jetta l'épouvante dans toute l'Iſle. On ſongeoit déja à ſe mettre en ſeureté, lorſque le Capitaine du vaiſſeau envoya ſa chaloupe à terre pour aſſeurer le Com-

mandant qu'il n'avoit rien à craindre des Anglois,qui eſtoient amis du grand Seigneur. Le Bacha de *Meſſoüa* met un Gouverneur à *Suaquen*, ville dépendante de l'Empire Ottoman ſur le bord de la mer rouge. C'eſt là qu'eſt la peſche des perles & des tortuës, dont on fait un grand commerce, & dont le grand Seigneur tire un gros revenu. Le Bacha de *Meſſoüa* me reçut avec beaucoup d'honneſtetez, à la recommandation de l'Empereur d'Ethiopie qu'on craint beaucoup en ce païs-là & avec raiſon; car les Ethiopiens pourroient aiſément ſe rendre maiſtres de cette place, qui leur appartenoit autrefois, en l'affamant, & refuſant de l'eau aux habitans de *Meſſoüa*, qui ſont obligez d'en faire venir d'*Arcouva*; car il n'y

en a point dans l'Isle.

Pendant que j'estois à la Cour d'Ethiopie, j'appris que les Hollandois avoient tenté plus d'une fois de lier commerce avec les Ethiopiens; mais soit que la difference de Religion, soit que la grande puissance des Hollandois dans les Indes Orientales leur ayent donné de la jalousie, il est certain que les Ethiopiens n'en veulent point avoir avec eux, & je leur ai entendu dire qu'ils ne se fieroient jamais à des Chrestiens, qui ne jeusnent point, qui n'invoquent point les Saints, & qui ne croyent pas la réalité de JESUS-CHRIST dans le saint Sacrement.

Les Anglois ont aussi envie de se lier avec les Ethiopiens, & je sçai qu'un Marchand Armenien nommé *Agapyri*, s'estoit associé aux Anglois pour entrer dans ce

commerce, qui leur feroit avantageux. Car outre l'Or, la Civette, les dents d'Elephant, &c. on tireroit de l'Ethiopie l'Aloés, la Mirrhe, la Caſſe, le Tamarin & le Caffé, dont les Ethiopiens ne font pas un grand cas, & qu'on m'a dit avoir eſté tranſporté autrefois d'Ethiopie dans l'*Hiemen* ou l'Arabie heureuſe, d'où on le tire à preſent; car on ne le cultive aujourd'hui en Ethiopie que par curioſité.

La plante du Caffé eſt à peu prés comme le Myrthe; les feüilles en ſont toûjours vertes, mais plus larges & plus touffuës. Il porte un fruit comme une Piſtache, & au deſſus une gouſſe où ſont renfermées deux féves, & c'eſt ce qu'on appelle le Caffé. Cette gouſſe eſt d'abord verte, mais en meuriſſant elle devient brune. Il eſt faux qu'on faſſe

faſſe paſſer le Caffé par l'eau boüillante pour en gaſter le germe, comme quelques-uns l'ont aſſuré ; on le tire des gouſſes où il eſt renfermé, & on l'envoye ſans autre preparation.

Les retardemens de l'Ambaſſadeur *Mourat* m'inquiettoient, parce que j'apprehendois de perdre la *Mouſſon*. Je lui écrivis que j'avois pris la reſolution d'aller l'attendre à *Gedda*. Il me répondit que je pouvois y aller, & qu'il taſcheroit de s'y rendre ; que la mort du Prince Baſile & les embarras qu'il avoit trouvez ſur ſa route, l'avoient empeſché de me joindre. Ainſi je congediai tous mes domeſtiques, & je les recompenſai d'une maniere qui leur aura donné de l'eſtime pour les François. Ils fondoient en larmes & vouloient tous me ſui-

vre, mais je ne leur permis pas. Cela eſtant fait, je pris congé du Bacha de *Meſſcüa*, & je m'embarquai le 28. Octobre ſur une barque, qui avoit eſté conſtruite à Surate.

Je ne voulus point me mettre ſur les baſtimens du païs, qui me paroiſſoient fort mauvais & peu ſeurs, les planches quoique goudronnées, n'eſtant attachées enſemble qu'avec d'aſſez méchantes cordes, auſſi-bien que les voiles, qui ne ſont que de nattes de feüilles de *Domi*. Cependant ces baſtimens ſi mal équippez, & encore plus mal gouvernez, portent beaucoup, & quoiqu'ils n'ayent que ſept ou huit hommes pour les conduire, ils ſont d'un grand uſage dans toute cette mer.

Nous abordaſmes deux jours aprés noſtre départ de *Meſſoüa*

à une petite Isle nommée *Debeleq*. Les vaisseaux qui viennent des Indes ont coûtume d'y faire aiguade & d'y prendre des provisions qu'on y trouve en abondance, excepté le pain dont les habitans manquent souvent eux-mêmes, ne vivant la plusspart du temps que de chair & de poisson. Nous restasmes huit jours dans cette Isle, parce que le vent nous devint contraire; mais sitost qu'il fut bon, nous passasmes à une autre Isle nommée *Abugafar*, qui signifie, *Pere du pardon*. Le Capitaine ne manqua pas de descendre, & de porter un flambeau au tombeau de ce malheureux *Abugafar*. Les Mahometans craindroient de faire naufrage, s'ils y manquoient, & ils se détournent mesme de leur route pour aller visiter ce pretendu Saint. Nous cinglasmes ensuite

en haute mer à travers les écueils qui ſont à fleur d'eau & trés-frequens, ce qui rend cette navigation fort perilleuſe : mais les Pilotes, qui connoiſſent ces écueils, paſſent ſans crainte tout au travers, quoyqu'on en trouve à tous momens. Nous arrivaſmes le ſixiéme jour à *Kautumbul* ; c'eſt un rocher fort élevé dans la mer à une demie-lieuë de la terre ferme d'Arabie. Nous y jettaſmes l'ancre entre l'écueil & la terre, & nous y paſſaſmes la nuit. Le lendemain nous cottoyaſmes l'Arabie, & nous moüillaſmes à *Ibrahim Merſa*, c'eſt-à-dire *au moüillage d'Abraham*. Nous continuaſmes enſuite noſtre route, & aprés huit jours de navigation nous abordaſmes à *Conſita*. C'eſt une jolie ville, qui appartient au Roy de la Mecque, & le premier port de

mer de ſes Eſtats du coſté du midi. On y aborde volontiers ; parce qu'on n'y paye qu'une Douane, & qu'il en faut payer deux ailleurs. Il y a de trés-beaux magaſins ; on y met les marchandiſes qu'on débarque, & qu'on fait paſſer enſuite par terre ſur le dos des Chameaux à *Gedda*, qui en eſt éloignée de cinq à ſix journées. Nous demeuraſmes huit jours à l'ancre à *Conſita* pour nous repoſer & pour attendre le vent favorable. Le commerce eſt grand dans cette Ville, parce qu'il y vient un grand nombre de Marchands Mahometans, Arabes & Indiens: On n'y reçoit point les Indiens idolâtres. Les vivres y ſont à meilleur marché, & en plus grande abondance qu'à *Gedda*, où nous arrivaſmes le cinquiéme de Decembre de l'année

mil ſept cent. Depuis *Kaumbul* jusqu'à *Gedda*, nous ne navigions que le jour, & nous moüillions tous les ſoirs à cauſe des écueils.

Gedda eſt une grande Ville ſur le bord de la mer à demi journée de la Mecque. Le port ou plûtoſt la rade en eſt aſſez ſeure, quoyqu'elle ait le Nord-oüeſt pour traverſier. Le fonds eſt aſſez bon en certains endroits, & les petits vaiſſeaux y ſont à flot, mais les gros ſont obligez de reſter à une lieuë. J'allai à terre & je logeai dans un *Oquel*. Ce ſont quatre grands corps de logis à trois étages avec une Cour au milieu. L'étage d'en bas eſt pour les magaſins, les paſſagers occupent les autres étages. Il n'y a point d'autres hoſtelleries en ce Païs-là non plus qu'en Turquie. Il y a quan-

tiré de ces *Oquels* dans *Gedda*. D'abord qu'un Voyageur eſt arrivé, il va chercher des chambres, & des magaſins qui luy conviennent, & dont il paye au maiſtre un prix reglé qui n'augmente ni ne diminuë jamais. Je donnois quatre écus par mois pour deux chambres, une terraſſe & une cuiſine. Ces *Oquels* ſont des aziles & des lieux ſacrez, où l'on ne craint ni les inſultes, ni les vols : ce qu'il y a d'incommode, c'eſt qu'on n'y fournit rien; il faut ſe meubler, acheter & preparer ſoy-meſme ce qu'on veut manger, à moins qu'on ne le faſſe faire par ſes domeſtiques.

Deux jours aprés que je fus arrivé à *Gedda*, le Roy de la *Mecque* y vint avec une Armée de vingt mille hommes. Il fit dreſſer ſes tentes & campa à la

porte de la ville qui conduit à la *Mecque.* Je le vis, c'est un homme âgé d'environ soixante ans, d'une taille majestueuse, mais dont le regard paroist affreux: il a la levre inferieure fenduë du costé droit, ses sujets & ses voisins ne se loüent pas de sa douceur, ni de sa clemence. Il obligea le Bacha qui est à *Gedda* de la part du Grand Seigneur, de lui donner quinze mille écus d'or, & le menaça de le chasser, s'il ne lui obéïssoit sur le champ. Il fit aussi une avanie à tous les marchands sujets du Grand Seigneur, qui y sont établis pour le negoce, & il leur fit payer trente mille écus d'or. Il fit distribuer ces deux sommes à ses troupes, qui sont toûjours nombreuses, ce qui le rend maistre de la campagne. Il vient tous les ans des caravannes des Indes &

de Turquie en pelerinage à la *Mecque*. Il y en a de fort riches ; car les Marchands se joignent à ces caravannes pour faire passer leurs marchandises des Indes en Europe, & d'Europe aux Indes. Quand ces caravannes arrivent à la *Mecque*, il s'y tient une grande foire où se trouvent une multitude infinie de Marchands Mahometans avec toutes les marchandises les plus précieuses des trois parties du monde, qu'on y échange. Le Roy de la *Mecque* s'avisa de faire piller les caravannes des Indes & de Turquie en 1699. & 1700. Ce Prince s'appelle *Cherif* ou *Noble par excellence*, parce qu'il pretend estre descendu du Prophete Mahomet. Le Grand Seigneur estoit depuis long-temps en possession de donner l'investiture de ce Royaume ; mais ce *Cherif*

qui eſt fier & hautain, s'eſt ſouſtrait à l'autorité du Grand Seigneur qu'il appelle par mépris *Elon mamluq*, c'eſt-à-dire, *fils d'une Eſclave.*

Medine eſt la Capitale de ſon Royaume; elle eſt fameuſe par le tombeau de Mahomet, comme la *Mecque* eſt celebre par ſa naiſſance. Le Prince ne demeure pas ſouvent à *Medine*, parce qu'il eſt preſque toûjours à la teſte de ſes Armées. Les Turcs en arrivant à *Medine*, oſtent leurs habits par reſpect, ne gardant qu'une eſcharpe qui leur couvre le milieu du corps, ils viennent de trois ou quatre lieuës en cet équipage; ceux qui ne veulent pas ſe ſoumettre à cette loy, payent une ſomme d'argent pour faire un Sacrifice à Dieu en l'honneur de Mahomet.

Gedda n'eſt pas un lieu où les

Chreſtiens puiſſent s'établir, particulierement les Francs à cauſe du voiſinage de la *Mecque*, les Mahometans ne le ſouffriroient pas. Il s'y fait cependant un grand commerce, car les vaiſſeaux qui reviennent des Indes, y moüillent. Le Grand Seigneur entretient ordinairement dans ces mers, trente gros vaiſſeaux pour le tranſport des marchandiſes. Ces vaiſſeaux, qui pourroient eſtre percez pour cent pieces de canon, n'en ont point. Tout eſt cher à *Gedda* juſqu'à l'eau, à cauſe du grand abord de tant de nations differentes, une pinte d'eau meſure de Paris, couſte deux ou trois ſols, parce qu'on l'apporte de quatre lieuës loin. Les murailles de la ville ne vallent rien: la fortereſſe qui eſt du coſté de la mer eſt un peu meilleure; mais elle

ne pourroit pas soûtenir un siege, quoyqu'il y ait quelques pieces de canon pour sa défense. La plufpart des maisons sont de pierre; elles ont des terrasses au lieu de toit, à la maniere des Orientaux.

On me fit voir sur le bord de la mer à deux portées de mousquet de la ville, un tombeau qu'ils assurent estre celui d'Eve nostre premiere mere. Les environs de *Gedda* sont tout-à-fait désagréables : on ne voit que des rochers steriles, & des lieux incultes pleins de sable. J'aurois bien souhaité voir la *Mecque*, mais il y a défense aux Chrestiens d'y paroistre sous peine de la vie. Il n'y a point de riviere entre *Gedda* & la *Mecque*, comme quelques-uns l'ont avancé mal à propos; il n'y a qu'une fontaine où l'on va puiser l'eau qu'on boit à *Gedda*.

Aprés avoir demeuré un mois dans cette ville, j'appris que l'Ambaſſadeur *Mourat* ne viendroit pas ſitoſt ; & que s'il perdoit la *Mouſſon*, il ſeroit obligé de demeurer encore un an en Ethiopie. Cela me fit prendre la réſolution de m'embarquer ſur les vaiſſeaux qui ſe diſpoſoient pour aller à *Suez* & de viſiter le mont *Sinaï*, où *Mourat* m'avoit mandé de me rendre, en cas qu'il ne vint pas à *Gedda*.

Je m'embarquai le douziéme de Janvier de l'année mille ſept cens un ſur des vaiſſeaux que le Grand Seigneur avoit fait baſtir à Surate. Quoyque ces vaiſſeaux ſoient fort grands, ils n'ont qu'un pont. Les bords en ſont ſi élevez qu'un homme de la plus haute taille eſtant debout ne peut y atteindre. Les cordages de ces vaiſſeaux ſont

trés-épais & trés-durs, leurs mats & leurs voiles sont peu differens des nostres. Ce qu'il y a de particulier dans ces vaisseaux c'est qu'on y pratique des chambres ou cisternes, lesquelles sont si grandes, qu'elles peuvent fournir pendant cinq mois l'eau necessaire à un équipage de cent cinquante hommes. Ces cisternes sont si bien vernissées en dedans que l'eau s'y conserve trés-pure & trés-nette, & beaucoup mieux que dans les tonneaux, dont on se sert en Europe. Nous eusmes bien de la peine à sortir des écueils, qui sont autour de *Gedda*, & dont toute cette mer est remplie ; ce qui nous obligeoit à nous soûtenir toûjours prés des terres que nous laissions sur la droite. Nous jettions tous les soirs l'ancre pour ne pas donner dans les écueils, que les Pi-

lotes de ces mers évitent avec une addresse merveilleuse ; on les voit à fleur d'eau de tous costez, & ces Pilotes passent hardiment au travers, par le grand usage qu'ils ont depuis leur enfance de naviger sur ces mers ; car plusieurs de ces matelots sont nés sur ces bastimens, qu'on peut regarder comme de grands magasins flotans. Aprés cinq ou six jours de navigation, nous moüillasmes à l'Isle d'*Hassama* à deux lieuës de la terre ferme, elle n'est pas habitée, mais on y fait de l'eau qui est trés-bonne. De-là jusqu'à *Suez* on moüille tous les soirs prés de terre, & les Arabes ne manquent pas d'apporter des rafraichissemens.

Douze ou treize jours aprés estre partis d'*Haßama*, nous arrivasmes à la rade d'*Yambeau*. C'est une ville assez grande, dé-

fenduë par un Chasteau qui est sur le bord de la mer, dont les fortifications sont fort miserables. Elle appartient au Roy de la *Mecque*. Je n'allai pas la voir, parce que les Arabes, qui courent de tous costez dans ces quartiers volent les passans, & maltraitent ceux qui vont à terre. Le vent contraire nous arresta huit jours dans cette rade. Deux jours aprés nostre d'épart d'*Yambeau*, nous moüillasmes entre deux écuils, & nous y essuyasmes une si furieuse tempeste, que deux de nos cables se rompirent, ce qui nous mit en grand danger de nous perdre; mais la tempeste ne dura pas.

Nous abordasmes à *Mieula*. C'est une ville à peu prés de la mesme grandeur qu'*Yambeau*, qui a aussi un Chasteau de peu de deffense. De là nous passasmes

mes à *Chiurma*. C'eſt un trés-bon port où les vaiſſeaux ſont à l'abri des tempeſtes. Il n'y a en ce lieu-là ni ville ni village, mais quelques tentes où habitent des Arabes. Nous arrivaſmes à *Chiurma* le 22. Avril, à cauſe que les vents contraires nous arreſterent long-temps. La *Mouſſon* eſtant avancée, je deſeſperai de pouvoir tenir plus long-temps la mer, & je debarquai à *Chiurma*, j'y pris des Chameaux qui me conduiſirent à *Tour* en ſix jours. *Tour* appartient au Grand Seigneur: il y a garniſon dans le Chaſteau avec un Aga qui y commande, & un grand nombre de Chreſtiens Grecs dans le village. Ils ont un Monaſtere de leur Rit, lequel dépend du grand Monaſtere du mont *Sinaï*. J'appris en ce lieu-là qu l'Archeveſque du Monaſtere du mont *Sinaï*, qui eſtoit

paralytique, & qui avoit esté informé de mon arrivée à *Gedda*, avoit donné ses ordres à *Tour* pour qu'on m'engageast à l'aller voir. Je me mis donc en chemin, & je pris la route de ce fameux Monastere, où je n'arrivai qu'aprés trois jours de marche par des chemins impraticables, & par des montagnes trés-difficiles. Le Monastere du mont *Sinaï* est situé au pied de la montagne, les portes en sont toûjours murées à causes des courses des Arabes. On m'y tira par une poulie avec des cordes, & on y fit entrer mes hardes de la mesme maniere.

Je saluai d'abord l'Archevesque qui est un venerable vieillard, âgé de quatre-vingt treize ans. Je le trouvai paralytique de la moitié du corps; il me fit compassion. Je le connoissois de-

puis quelques années, parce que je l'avois traité au *Caire* d'une maladie, dont je l'avois guéri. Je fus encore assez heureux pour le mettre en estat de celebrer pontificalement la Messe le jour de Pasques, ce qu'il n'avoit pû faire depuis long-temps.

Ce Monastere est solidement basti ayant de bonnes & fortes murailles. L'Eglise est magnifique, c'est un ouvrage de l'Empereur Justinien, à ce que me dirent les religieux. Ils sont au nombre de cinquante, sans compter ceux qui vont à la queste. Leur vie est trés-austere; ils ne boivent point de vin, & ne mangent jamais de viande mesme dans leurs plus grandes maladies. L'eau qu'ils boivent est excellente, elle vient d'une source qui est au milieu du Monastere. On leur donne trois fois la semaine

un petit verre d'eau de vie, qu'on fait avec des dates. Ils jeusnent trés - austerement les quatre Caresmes, qui sont en usage dans l'Eglise Orientale, hors ce temps-là, on leur sert à table des legumes, & du poisson salé. Ils se levent la nuit pour chanter l'Office Divin, & ils en passent la plus grande partie au Chœur. Ils me firent voir une chasse de marbre blanc couverte d'un riche drap d'or, dans laquelle est renfermé le corps de sainte Catherine qu'on ne voit point. On montre seulement une main de la Sainte, qui est fort dessechée, & dont les doigts sont pleins de bagues & d'anneaux d'or. L'Archevesque, qui est aussi Abbé du Monastere, a sous lui un Prieur dont le pouvoir est fort borné, quand l'Archevesque n'est pas absent.

J'eus la curiosité d'aller au haut de la montagne jusqu'au lieu, où Dieu donna les deux Tables de la Loy à Moïse. L'Archevesque eust la bonté de m'y faire accompagner par quelques uns de ses Religieux.

Nous montasmes au moins quatre mille degrez avant que d'arriver au sommet de cette fameuse montagne, où l'on a basti une Chapelle assez propre. Nous visme ensuite la Chapelle d'Elie ; nous déjeunasmes à la fontaine, & nous revinsmes au Monastere aprés avoir beaucoup fatigué. La montagne voisine est encore plu haute, je n'eus pas le courage d'y aller, parce que je me trouvai encore accablé de la premiere journée C'est sur cette seconde montagne que le corps de sainte Catherine fut transporté par les Anges, aprés

qu'elle euſt eſté martyriſée.

Je demeurai un mois dans ce Monaſtere, en attendant l'Ambaſſadeur *Mourat*. Je commençois à m'y ennuyer, & je deſeſperois de le voir, l'orſqu'on m'apprit qu'il n'eſtoit pas loin, & qu'il alloit arriver au Monaſtere. Cette nouvelle me cauſa une joye trés-ſenſible. J'allai le recevoir, & je le preſentai à l'Archevêque, qui le reçût avec beaucoup d'honneſteté. Il me raconta toutes les diſgraces de ſon voyage : il m'apprit que la mort du Prince Baſile avoit d'abord retardé ſon départ ; que l'Empereur cependant, malgré l'accablement de ſa douleur, lui avoit donné audience, & l'avoit expedié ; qu'il s'eſtoit arreſté à *Duvarna* pour attendre de nouveaux ordres de l'Empereur. Il me dit les mauvais traitemens

qu'il avoit reçûs de la part du Roy de la *Mecque*, qui luy avoit enlevé les enfans Ethiopiens qu'il amenoit en France ; & que pour comble de disgrace, le vaisseau sur lequel estoient les presens avoit fait naufrage prés de *Tour*; que neuf gros vaisseaux chargez de Caffé estoient demeurez dans ce port, parce qu'ils estoient partis trop tard, & qu'ils avoient perdu le temps de la *Mousson*. Ce retardement a rendu le Caffé fort cher au *Caire*, ces vaisseaux n'ayant pû gagner *Suez* où ils déchargent les marchandises pour en prendre d'autres, qui sont des toiles, du bled, du ris, & autres denrées qu'ils tirent du *Caire* en échange de celles des Indes.

Aprés que l'Ambassadeur *Mourat* se fut reposé pendant cinq jours au mont *Sinaï*, nous re-

primes la route de *Tour*, où nous rejoignismes ses gens & ses équipages. Nous ne demeurasmes qu'une nuit dans ce port, & nous partismes dés le lendemain par terre, en cottoyant presque toûjours la mer, pour aller à *Suez*, où nous arrivasmes en cinq jours.

Suez est une petite ville au fond de la mer rouge. C'est le port du *Caire*, dont elle est éloignée de trois journées de chemin. Cette ville est commandée par un Chasteau basti à l'antique & mal fortifié. Il y a un Gouverneur avec deux cent hommes de garnison, & de trés-beaux Magasins. Le Païs n'est pas agreable, on ne voit que deserts remplis de rochers & de sables, Cette Ville n'a point d'eau non plus que *Gedda*, on l'y apporte de dehors, mais elle

y

y eſt à meilleur marché.

A mon arrivée à *Tour*, j'eſcrivis à Monſieur Maillet Conſul de France au *Caire*, pour lui faire ſçavoir l'arrivée de l'Ambaſſadeur. Il me pria de me rendre au *Caire* le plutoſt que je pourrois. J'obéïs, & je me ſervis de la premiere caravanne qui partit. Elle eſtoit compoſée d'environ huit mille chameaux. Je montai un Dromadaire, & aprés avoir fait trois lieuës avec la caravanne, je pris les devants, & j'arrivai en vingt-quatre heures au *Caire*. Ces Dromadaires ſont plus petits que les Chameaux ; leur pas eſt rude, mais fort viſte, & ils marchent vingt-quatre heures ſans s'arreſter. On ne s'en ſert que pour porter les hommes. A mon arrivée au *Caire*, je rendis compte de mon

R.

voyage à Monſieur noſtre Conſul, & fis preparer une belle maiſon pour loger l'Ambaſſadeur, qui arriva deux jours aprés.

Monſieur Maillet lui envoya à ſon arrivée toutes ſortes de rafraichiſſemens, & convint avec lui que je paſſerois en France, pour inſtruire la Cour de tout ce que je viens de raconter.

Je pourrois eſcrire beaucoup d'autres particularitez qui regardent l'Ethiopie, & parler du Gouvernement de ce grand Empire, de la Religion, des Charges, des Tribunaux de Juſtice, de la Botanique meſme & de la Medecine : mais il faut pour cela que je joüiſſe du repos qu'on cherche avec empreſſement aprés de ſi longs & de ſi penibles voyages ; & que l'air

de France m'ait rendu la ſanté, dont on ne gouſte la douceur que lorſqu'elle eſt parfaite. Car nous autres Medecins, qui gueriſſons les autres, nous ne ſçavons ſouvent pas l'art de nous guerir nous-mêmes.

FIN.





